2,00

Les Temps Modernes

année REVUE MENSUELLE n° 102

DIRECTEUR : JEAU-PAUL SARTRE

Mai 1954

T. M. — Le rendez-vous de Dien-Bien-Phu.

NELSON ALGREN. — Chicago.

ALFRED DÖBLIN. — Des capitales et leurs habitants.

LES VUILLEMIN. — La personnalité esthétique du Tintoret.

GEORGE LAMMING. — Les Iles fortunées (III).

TÉMOIGNAGES

MADELEINE ALLEINS. — Approches du divin.

CHRONIQUES

ELENA DE LA SOUCHÈRE. — Le colonialisme yankee et la chasse aux sorcières en Amérique latine.

NOTES

— *Le Théâtre.* RENÉE SAUREL : « La Soirée des proverbes », de rges Schehadé; « Un nommé Judas », de C.-A. Puget et P. Bost; « Crines et guillotine »; « La Cocktail-party », de T. S. Eliot; « Hamlet de ascon », de Jean Canolle; « Mon cœur dans les Highlands », de William oyan.

— *Le Cinéma.* COLETTE AUDRY : « Tant qu'il y aura des hommes », red Zinnemann. — JEAN CAU : « Roman Holiday », de Billy Wilder.



laction, administration : 30, rue de l'Université, Paris

Les Temps Modernes

revue mensuelle
paraît le premier du mois sur 192 pages

Directeur :
JEAN-PAUL SARTRE

Comité de Rédaction :
JEAN CAU - CLAUDE LANZMANN - MARCEL PÉJU
Secrétaire général : MARCEL PÉJU

O

La Revue n'est pas responsable des manuscrits
qui lui sont adressés.

La Revue n'accepte les manuscrits ni des condamnés à mort
pour fait de collaboration ni des indignes nationaux.

La rédaction reçoit le mercredi après-midi sur rendez-vous.

O

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

30, rue de l'Université, Paris-7e - Tél. BABylone 17-90

O

PRIX DE VENTE AU NUMÉRO

France : 200 fr.

O

TARIF D'ABONNEMENT

	SIX MOIS	UN AN
France et Union Française	1.100 fr.	2.100 fr.
Étranger	1.300 fr.	2.500 fr

Les abonnements peuvent se régler par chèque bancaire,
mandat-carte, mandat-poste, chèque postal (compte Paris 6999-04)

POUR TOUT CHANGEMENT D'ADRESSE
Envoyer la dernière bande et joindre la somme de 20 fr.

Les Temps Modernes

LE RENDEZ-VOUS DE DIEN-BIEN-PHU

La guerre du Vietnam est perdue : telle est la vérité de Dien Bien-Phu. Il n'y a là ni accident ni surprise. M. Laniel, sans comprendre, peut regarder passer la défaite pendant qu'autour de lui s'entre-déchirent les responsables. Au nom de quoi parlent-ils? Gaullistes marqués par d'Argenlieu, socialistes coupables de Moutet, petits bollaerts qui sommeillent... Huit ans de crime débouchent sur cette cuvette ravagée du pays thaï où vient de s'engloutir l'élite du corps expéditionnaire. Dien-Bien-Phu résume tout mais il n'est rien. Sans lui, peut-être, le Laos tombait, l'offensive commençait contre le delta. Malgré lui, le Laos, s'il le faut, tombera demain, déjà le delta nous échappe. En vain a-t-on voulu ruser avec l'Histoire et fuir les évidences. L'échec des armes, la faillite du baodaïsme, l'irresponsabilité provocante de l'Amérique, tout ce qu'on tentait de conjurer, voilà que tout reflue ici pour l'épreuve de la vérité. Comme le condamné de la légende, essayant d'échapper à la mort, s'enfuit là justement où elle vient à sa rencontre, ainsi les hommes de la guerre, croyant retarder l'heure, se sont jetés à corps perdu dans ce coin de la jungle où ils avaient rendez-vous avec leur *défaite.*

Prendre Dien-Bien-Phu quand on négocie à Genève, quel cynisme! s'exclament-ils. Plaisante indignation : qui donc a inventé la forteresse? Le plan Navarre, la stratégie dynamique, les situations de force, est-ce un rêve de Giap? L'épreuve de force, ils l'ont voulue, préparée, attendue. Ils ont choisi le lieu et l'heure. De toutes pièces, ils ont fabriqué Dien-Bien-Phu pour briser, proclamaient-ils, le corps de bataille vietminh,— « casser du viet», dans l'abject argot de la bonne presse. Que l'adversaire leur réponde alors par les seuls arguments qu'ils entendent, ils gémissent qu'il y a maldonne. Mais quand on voit Bidault, ministre des vaincus, prétendre encore dicter ses conditions, à qui fera-t-on croire qu'il eût jamais parlé de paix s'il n'y avait été contraint par l'évidence du désastre?

En parle-t-il, d'ailleurs, pour la faire ou pour mieux la trahir? Ce qu'il voulait, à Genève, il l'a trop publié pour qu'on ignorât rien du moment de génie qui l'avait habité : séparer le Vietminh de la Chine, puis l'écraser sous les armes américaines. Calcul deux fois absurde mais qui ravit les ambassades. Le Quai d'Orsay, tout à coup, retrouvait les chemins royaux de la diplomatie planétaire. Un Talleyrand lui était né, qui se glissait dans l'Histoire : jouant l'U.R.S.S. contre la Chine, payant Pékin en monnaie américaine, achetant le Vietnam à l'un et à l'autre... Négocier avec le Vietminh pour obtenir la paix? Non : mais négocier sur le Vietminh pour la lui imposer. Bref, le nier pour l'anéantir. Il fallait donc que Dien-Bien-Phu tombât pour rappeler au réel les hommes de la guerre. Cette défaite est la sanction d'une diplomatie d'illusions. C'est le prix imposé par la France au Vietminh pour avoir le droit de parler à Genève : et ceux du camp retranché sont morts parce que Bidault voulait tenir leurs adversaires pour des fantômes.

Le courage même de ces victimes, qu'on tente aujourd'hui d'exploiter pour en préparer d'autres, ne rend que plus vrai cet échec nécessaire. Les choses ont un sens. Quand une force d'occupation est battue par la Résistance nationale, quand des soldats de métier sont vaincus par l'armée populaire, quand un conflit anachronique aboutit à la catastrophe, ce dénouement est sain, cette défaite est juste. On peut mourir bravement : on meurt en vain. Et l'héroïsme des combattants, loin de la justifier, condamne la politique qui l'a imposé en lui ôtant jusqu'à l'espoir. Il faut faire la paix quand on n'a plus rien à offrir à ses troupes que de mourir en héros pour une cause injuste.

La paix, oui, nous dit-on : la capitulation, non. Mais qui capitulera? Cette guerre n'était pas notre guerre et cette défaite n'est pas la nôtre. Elle n'est ni celle de la France, qui jamais ne s'y associa, ni celle de soldats dont beaucoup ne l'ont pas choisie. Quant à ceux qui, depuis huit ans, empêchent la paix après avoir provoqué la rupture, mentent pour masquer leurs mensonges et mendiaient, hier encore, l'intervention américaine, au risque de généraliser la guerre, la reddition la plus ignominieuse resterait en deçà de ce qu'ils méritent. En vain cherchent-ils une issue « honorable » : toute défaite, pour eux, sera déshonorante, parce que la guerre l'était. Mais elle le sera pour eux seuls. Qu'il leur soit douloureux de reconnaître à Ho Chi-minh plus d'autorité

qu'ils n'en possèdent, on l'imagine aisément : Bidault, à Genève, préférerait s'adresser aux pierres plutôt qu'au délégué du Vietminh. Aussi n'ont-ils pas perdu tout espoir de faire échouer la Conférence au nom de la croisade. Ne livrons pas, disent-ils, le Vietnam au communisme. Mieux vaut le passer au napalm : ainsi brûle-t-on les hérétiques pour les délivrer du démon. Mais où est l'indépendance qu'on prétend accorder si l'on se réserve d'en dicter l'usage ? Nul ne conteste que des élections libres confirmeraient le pouvoir du président Ho Chi-minh. Il n'y a donc de paix possible que dans la reconnaissance, directe ou indirecte, de la République démocratique du Vietnam et le retrait du corps expéditionnaire. Il faudra, pour cela, d'autres hommes que des vaincus qui se survivent.

Du fond de son silence, ici, remonte à la surface le Président du Conseil pour une bataille à sa mesure. Faute de pouvoir vaincre à Dien-Bien-Phu, M. Laniel, sur le front de l'Opéra, sauve Paris, menacé par les commandos du corps de ballet soviétique. Cela valait bien une aumône. L'Assemblée lui a jeté deux voix. Pour quelques instants encore, M. Laniel reste assis.

T. M.



A NOS LECTEURS

Notre précédent numéro devait contenir un éditorial qui portait sur la guerre d'Indochine, dénonçait « le chantage à l'héroïsme » pratiqué par le gouvernement et prenait position contre « l'avertissement » que M. Foster Dulles proposait de lancer à la Chine. Nous étions d'avis qu'une telle démarche serait nécessairement le prélude à la généralisation du conflit et nous donnions sans fard notre sentiment sur les hommes d'État français qui semblaient vouloir s'y associer. Cet éditorial n'a pas paru : au dernier moment nous nous sommes censurés nous-mêmes. Nous devons à nos lecteurs des excuses et des explications.

Les bonnes feuilles ont bien voulu s'émouvoir et certains journalistes ont été jusqu'à parler d'un « désaccord » entre les rédacteurs de la Revue. En réfléchissant un peu, ils se fussent rassurés sans peine : quand nous publions un article sous la signature T.M., il engage la rédaction entière et n'est envoyé à l'imprimerie qu'après avoir été lu et approuvé par *tous* les rédacteurs. Cet éditorial,

nous avions décidé tous ensemble de le faire paraître : tous ensemble nous avons, quelques jours plus tard, décidé de le retirer.

Le brochage du numéro venait à peine de commencer quand on apprenait que M. Dulles, découragé par l'attitude des Anglais, avait abandonné son projet initial. C'est le défaut des revues : elles retardent sur l'événement et il est toujours un peu ridicule de protester contre un crime que ses auteurs futurs ont renoncé à commettre. Certes le danger subsistait : mais puisqu'il se présentait sous une autre forme, il appelait d'autres commentaires.

Nous eussions cependant publié notre éditorial si « l'on » ne nous avait fait savoir qu'il « risquait » de faire saisir le numéro. Il n'était pas question de menace, non : c'était tout juste un avis, un bon conseil qu'on nous faisait parvenir par des voies détournées. Le danger n'était pas sûr — on voulait intimider, peut-être — ni le risque bien grand : tout se fût réduit à un dommage financier que notre éditeur était résolu à supporter. Pourtant nous avons cédé à cette ombre de chantage : nous ne *voulons* pas nous faire saisir. A un quotidien la saisie profite : il dira demain en d'autres termes ce qu'on l'empêche de dire aujourd'hui; la confiscation du numéro provoque une agitation qui le sert. Mais nous, ce que nous disons en 190 pages *aujourd'hui*, nous ne pouvons, si l'on nous censure, le redire qu'un mois après. Le cercle de nos lecteurs est trop limité pour qu'une mesure prise contre les *Temps Modernes* éveille une ample colère : ils seront indignés, bien sûr, mais les sujets d'indignation ne manquent pas et la plupart ont une bien autre importance. Ce que le public demande à notre revue, ce n'est pas *d'agiter* mais d'exposer les événements, d'analyser les situations, d'en éclairer le sens, s'il se peut, bref de commenter et de convaincre. Nous ne reculerons pas devant le risque d'une saisie quand il s'agira de donner à nos lecteurs des documents ou des informations : lorsque nous avons parlé des atrocités de la guerre indochinoise, le gouvernement n'a pas osé nous poursuivre parce qu'il savait que nous pouvions prouver nos dires. Mais nous ne chercherons pas délibérément à nous faire saisir : nous voulons témoigner, tel est notre office. Tous nos lecteurs savent que nous tenons la politique du gouvernement pour néfaste et pour méprisables les hommes qui l'inspirent : mais notre tâche est de le démontrer sans cesse. C'est seulement en *démontrant* que nous pouvons espérer servir. Nous continuerons : s'il est défendu d'appeler Bidault un criminel, nous dirons que c'est un grand coupable; si l'on nous refuse le droit de parler du sang qu'il a sur les mains, nous parlerons des écailles qu'il a sur les yeux. Ce n'est qu'une affaire de terminologie.

J. P. S.

Nelson Algren.

CHICAGO

à Carl Sandburg

Le cœur content, je suis monté sur la montagne
D'où l'on peut contempler la ville en son ampleur,
Hôpital, purgatoire, enfer, bagne
Où toute énormité fleurit comme une fleur.

Que tu dormes encore dans les draps du matin
Lourde, obscure, enrhumée, ou que tu te pavanes
Dans les voiles du soir passementés d'or fin,

Je t'aime, ô capitale infâme !

BAUDELAIRE.

I

LES ÉCUMEURS

L'Est : aussi loin que le regard peut aller, l'eau bouge. L'Ouest : ussi loin que le vent peut souffler, l'herbe roule. Comme la mer.

Sans répit, les eaux glissent hors de leurs vieilles couleurs t font peau neuve. La brise balaye et dilue dans la prairie s couleurs usagées : la prairie roule dans la lumière, reflet élavé de la mer.

Mais un jour, entre les vents et les eaux, vint la pègre avec sigle du dollar tatoué sur les prunelles.

En quête de n'importe quel baraquement où l'on n'eût pas ncore construit de prison.

Au bord de n'importe quelle vieille mer délavée.

L'auberge : une cabane; les rues : des bauges. Sur les bords de la rivière, les Pottawattomies traînaient leur deuil, tout au long des longues nuits d'été; dehors c'était nuit noire; mais toutes les nuits étaient blanches pour les voleurs de chevaux et les trafiquants de whisky vermillon badigeonnaient la nuit de vermillon.

Dans l'herbe indienne, les Indiens écoutaient : c'était eux, autrefois, qui vivaient de nuit.

A présent, ils écoutaient dans le vacarme de l'hôtel les premières rumeurs de la ville future : passé le temps de la grande barbarie naturelle, cette ville ferait jaillir de ses bauges la coulée de ses boulevards; elle forcerait sa sombre rivière à remonter son cours; elle tremperait l'acier dans le néon sanglant pour forger sa propre barbarie. Et ce serait son destin de vivre la nuit.

Yankee et voyageur, Irlandais et Hollandais, fournisseurs et commis des Indiens, les pur-sang, les demi-sang et les sang-mêlé, au bout du compte, ils avaient tous le même sang : du sang d'écumeur; ils remplissaient le vieux Sauganash de vacarme et d'écume.

Ils écumaient la prairie, ils écumaient les Indiens; ils écumaient le jour, ils écumaient la nuit. Trafiquants d'armes, de fourrures, de peaux ou de whisky rouge-sang, pour écumer, tous les moyens étaient bons : les dés, les cartes, le pistolet. Et ils décrétaient, ces braves écumeurs, que les Indiens leurs faisaient perdre leur temps.

Ils dormaient jusqu'à midi et se réveillaient pour gueuler après ces feignants d'Indiens.

Dans la fraîcheur du soir, ils réglaient leurs dettes aux Pottawattomies : avant l'aube, ils leur avaient tout repris.

Ils auraient accepté de faire n'importe quoi, sous le soleil, sauf de travailler et nous honorons leur mémoire, avec Balaban et Katz, nous les appelons « Les Pères Fondateurs », « Les Pionniers-Sans-Peur-Et-Sans-Reproche », « Les Conquérants-Au-Regard-d'Aigle ».

Ce qui signifie simplement qu'ils s'entendaïent à ratisser les poches de tous ceux qui passaient à portée de leur main.

Conquérir n'était pas leur fort : ils s'entendaient mieux à écumer. Leurs combines étaient plus méchantes que leurs couteaux. Ils plumaient le peau-rouge jusqu'à sa dernière plume, la forêt jusqu'à sa dernière feuille morte, le fermier jusqu'à son dernier grain de maïs véreux et passaient gaiement la saison des pluies à se plumer entre eux.

Un de ces joyeux lurons eut l'idée délicate d'inscrire sa profession dans le premier bottin de la ville sous le nom de *Noble Sport.*

Ceux qui revendaient l'alcool dans la montagne et ceux qui jouaient dans les saloons flottants, fervents du Noble Sport et chacals des frontières, tricheurs et charlatans, brutes aux bonnets de ragondin, Longs Couteaux du Kentucky et tueurs de New-York, mauvais payeurs, coulissiers, agioteurs — du premier jour tout ce monde fit une ville; une ville où tout se passait en coulisse; aujourd'hui encore, les coulissiers y font la loi.

Aujourd'hui encore, c'est le coin rêvé pour renier vos dettes sans vous faire mettre en taule. Le prix : ce que vous avez en poche; si la poche est vide, un mauvais cigare fera l'affaire.

Par le fait, la première fois qu'on trouva dans la ville un vrai gibier de prison, les pères de la cité lui donnèrent la clef des champs. Un antique clochard nommé Harper fut adjugé pour deux cents balles à Georges White, le crieur nègre, conformément aux lois locales contre le vagabondage. Et White, conformément à la loi, l'emmena au bout d'une chaîne rouillée.

Lorsque le sentiment public, dressé contre l'esclavage, eut contraint le noir à libérer le blanc, Georges se contenta de réclamer son argent. Il n'eut pas un sou. Alors, chaque nuit, il scandalisa les ténèbres en criant ses peines au lieu de crier les heures. Il ne revit jamais ses deux cents balles, mais fit pour deux cents dollars de ram-dam. Heure après heure, toute la nuit.

Le ram-dam dure encore. Heure après heure. Toute la nuit.

Quand les gens de bien tentent de l'apaiser, ils ne font qu'y

ajouter leur tam-tam; les justes n'auront pas la loi : ils sont arrivés trop tard.

En 1835 ils décrétèrent « un temps de prière » pour arracher deux hors-la-loi aux griffes du diable : comme cette double perte ne paraissait pas l'affecter outre mesure, ils remirent ça, mais avec une paire de vrais durs.

Le diable s'en foutait.

Alors ils collèrent une amende de vingt-cinq dollars à un patron de bordel et la bataille entre les Purs-de-Cœur et les Fils-de-Truands s'engagea pour de bon. Elle était commencée, la guerre civile qui devait s'étendre à la ville entière et affronter sans répit, pendant plus d'un siècle, les Fais-Ce-Que-Je-Dis aux Laisse-Pisser.

Au départ les truands ont troué le front. Ils conservent leur avantage; bien qu'obligés parfois de se battre le dos au mur.

Ils étaient légion pourtant, les honnêtes gens et les honnêtes femmes qui partageaient les espoirs de Jane Addams, mais quand ils marquaient un but les écumeurs en marquaient deux.

Quand Big Bill Thompson mit Capone dans ses meubles, il maria pour toujours la ville au racket.

Et quand le maire réformiste, son successeur, essaya de renforcer la loi de prohibition, il provoqua de telles bagarres dans les rues que les Gens-de-Bien eux-mêmes remirent Thompson au gouvernail; ils avaient réalisé qu'il fallait être hors-la-loi pour faire régner un semblant de loi sur la voie publique. C'est donc à juste titre que Big Bill remercia ses concitoyens par un gracieux : « Camarades truands ! »

Depuis, les maires vivent à la petite semaine : le mieux qu'ils puissent faire, c'est de colmater les brèches.

Mais les Gens-de-Bien s'acharnent; ils vont de l'avant, forcent les écumeurs à se battre pour leur fric, bon an mal an, et leur foutent une trouille verte une ou deux fois par décade. La ville est grande et le combat ne cessera que faute de combattants; de sorte que Chicago reste à la fois la cité de Jane Addams et celle de Big Bill. La partie continue.

Mais les jeux sont truqués.

Il était une fois, au temps où la Trente-Cinquième Rue marquait la limite Sud et North Avenue la limite Nord, une certaine Ligue de l'Ordre Moral qui ordonna la fermeture dominicale des brasseries; aux élections suivantes, le parti de la Bière du Dimanche gagna dans un fauteuil. La contre-attaque ne se fit pas attendre. De l'Ohio accourut une horde de vieilles sauterelles scandalisées; elles envahirent les bars et se mirent à prier devant le zinc en adjurant les consommateurs de s'agenouiller.

Je n'ai pas entendu dire qu'il s'en soit trouvé un pour balayer la sciure avec ses pantalons. C'était en 1873, après le Grand Incendie; les milliers d'ouvriers qui étaient venus dans l'espoir de travailler à la reconstruction promenaient à travers les rues des bannières en loques qui réclamaient « DU PAIN OU DU SANG ». Pour celui qui n'était pas en chômage, le dimanche c'était *son* jour, le seul de la semaine qui fût à lui. Il se contentait de plonger le nez dans son demi et après s'être posément essuyé la moustache, d'en commander un autre; ça n'était pas en se mettant à genoux qu'il obtiendrait la journée de huit.

Alors les demoiselles, en cohortes indignées, marchèrent sur l'Hôtel de Ville pour réclamer la prohibition de la Bière du Dimanche : l'accueil fut plutôt frais. Travailleurs et chômeurs réunis les conspuèrent gentiment et les renvoyèrent dans leur Ohio.

Le temps passa et puis un certain révérend Gipsy Smith, vêtu comme feu minuit lui-même, prit la tête de douze mille sauveurs; habillés et cravatés de noir, ils agitaient des torches aveuglantes et dansaient au ralenti une marche funèbre scandée par le boum menaçant d'un unique tambour. Sur le coup de minuit, ils envahirent le Vieux Quartier.

Les pianos mécaniques expirèrent ensemble sur un dernier accord stupéfait; dans un même clignotement, les lanternes rouges s'éteignirent; le gros tambour clamait : « Viens à Jésus ou gare! » D'une seule voix les sauveurs accusaient l'univers, criant : « La nuit tombe. Où donc est mon enfant prodigue? »

— Il n'est pas là, mon Révérend! répondit précipitamment

un pêcheur glacé de respect. Les petites lanternes rouges vacillèrent de rire, un trille moqueur fusa d'un piano, le cortège vola en miettes, la bagarre éclata avec un grondement sourd.

Elle gronda toute la nuit.

— Nous avons fait le coup de poing pour Jésus! annonça le Révérend sans changer de chemise.

Old Cap Streeter ne le lui envoya pas dire : « Ça ne s'est encore jamais vu qu'on fasse une grande ville avec une église et un W.C.T.U. Chicago, dit-il, c'est encore une ville frontière. »

Une ville frontière, oui, et c'est encore l'esprit de la frontière qui l'habite, tenace comme un pou, avec ses tricheries, ses intrigues et sa violence sans frein.

Chez nous, malgré les boys-scouts et les girls-scouts, les sociétés missionnaires et les Instituts d'Études Bibliques, la Légion des Bonnes Mœurs, le Lieutenant Fulmer, Preston Bradley et la « Epworth League », Émile Coué et Dwight L. Moody, il n'y a pas de printemps pour le salut des âmes. Que les vaches soient grasses, que les vaches soient maigres, cette ville entêtée reste six jours sur sept une capitale d'infidèles.

Avec un élan, une énergie, un cœur qui n'ont pas leur pareil dans l'histoire. Hier encore l'odeur âcre du chien bouilli flottait sur les marais, aujourd'hui les panneaux lumineux se mirent dans l'eau profonde et leurs millions de bougies brodent en reflets ivres la gloire du Johnny Walker, du Vat 69 et du White Horse. Hier, encore le corbeau du soir survolait les feux solitaires des tepees; il verrait aujourd'hui brûler les sveltes réverbères.

Révélant nos arrière-cours aux étoiles impassibles.

II

ÊTES-VOUS CHRÉTIEN?

Elle reste la capitale du crime; crime jadis rouge-sang comme la teinture de whisky du vieux Sauganash, mais qui, délavé par toutes les averses de prairies, a pris peu à peu la morne

teinte grise de l'administrateur fils de ses œuvres, calculant ses commissions sous la pâleur d'un éclairage fluorescent.

— « Fraternité et combativité, disait Balaban : les deux vertus du Middle West. » — Pour ce qui est de la fraternité, nous l'avons laissée tomber ; mais la combativité, nous l'avons drôlement affutée : elle coupe jusqu'à l'os et légalement.

Car, depuis le temps où Dwight L. Moody harponnait les passants dans la rue pour leur poser cette simple et terrible question : — « Êtes-vous chrétien ? » — la réponse est devenue beaucoup moins simple et beaucoup plus terrible.

Bien qu'il eût l'habitude de laisser un tract religieux sur le lieu du crime et qu'il allât jusqu'à porter l'habit noir des ecclésiastiques, le casseur qui se faisait appeller Saint Jean-Baptiste n'était évidemment pas chrétien : car il portait, en outre, un foulard rouge vif autour de son cou crasseux ; et pour ce qui est des chemises, il n'en portait pas du tout.

Ou vous étiez chrétien ou vous ne l'étiez pas. Saint Jean-Baptiste ne l'était pas. Ni Black Jack Yattaw, le pirate des bateaux-poubelles, ni Paddy l'Ours, ni Loony le Renard, ni Duffy la Chèvre.

Ni Jimmy Fitzgerald le Rouquin, qui arnaqua Charles Francis Addams de 7.000 dollars. Ni Joe Lewis le Famélique qui se fit une petite fortune avec la mise en l'air d'Oscar Wilde.

Ni Jimmy Caldwell le Grêlé ; ni Saffo le Grec. Ni Grabiner le Youpin. Ni le roi des Asiles de Nuit, Tom O'Brien l'Astucieux, car il assassina Reed Wadell, l'inventeur du coup des lingots d'or.

Ni ce petit monstre de Mickey Finn qui vantait impudemment son atroce mixture, pour le plaisir d'entendre des clients sans méfiance la commander de leur propre bouche avant d'être catapultés de leur tabouret, d'atterrir dans le ruisseau et de s'y réveiller sous l'œil intéressé des chats. S'ils se réveillaient jamais dans ce bas monde.

Mais Mickey fut le dernier des vrais infidèles.

Et quand Hinky Dink Kenna s'amena, il fallut y regarder à deux fois avant de répondre à la question du Révérend. Car, en sa personne, l'apache de frontière était devenu un respec-

table citoyen, un travailleur, un propriétaire conscient de ses responsabilités civiques, qui méritait la fidélité de ses électeurs et qui, le dimanche matin, se réclamait tantôt d'une confession, tantôt d'une autre. Écumeur d'écumeurs, mi-philantrophe, mi-bandit, c'était dans les urnes qu'il allait chercher le salut de son âme.

A l'exemple de sa ville natale, il maintenait en permanence au pied de son lit un ange qui lui jouait de la harpe et un diablotin, spécialement affecté aux écumeurs, qui attisait le feu. Quand vinrent les temps difficiles, il nourrit et hébergea plus d'affamés et de sans-logis que tous les Archanges réunis de la Côte de l'Or. Et fut profondément blessé quand les Archanges l'accusèrent d'acheter des voix avec des repas gratuits. A sa Banque des Travailleurs.

Il payait un demi-dollar cash pour chaque vote : si les Archanges ne le savaient pas, il se faisait un plaisir de le leur apprendre — et si on parlait un peu de ces missions qui achetaient des âmes bien noires avec un pot de café plus noir encore? C'est facile de promettre un trône au Paradis. Pourquoi ça serait plus noble que de payer cash, ici-bas et tout de suite?

Eh bien? Qu'est-ce qu'ils répondaient à *ça*, les Archanges de la Côte?

Pieux archanges, indignés par la fête nocturne du Premier Secteur, saisis d'horreur sacrée devant ses bordels, mais beaucoup moins dégoûtés quand les tauliers s'amenaient en douce pour leur en payer le loyer.

Il faut l'avouer : pour avoir inventé le vote à prix unique, Hink fut plus secourable à la ville pendant ce rude hiver que Moody l'évangéliste avec tous ses étés embaumés ou que Lucy Page Gaston quand elle s'avisa d'interdire la cigarette à tous les moins de seize ans.

Et de quel côté faut-il chercher le *vrai* chrétien dans des cas comme ça?

Car tous nos vilains sont des cœurs d'or et tous nos héros des pommes un peu véreuses. Chez Hink, l'avarice se mêlait à la générosité comme l'eau froide au rhum bouillant dans les grogs qu'il aimait boire : il faut des types comme lui pour faire

marcher les villes quand les effluves brûlants du cœur s'y mélangent au vent glacé de la rapacité, plus inséparablement que notre souffle et notre sang.

Et des types comme John le Baigneur, son homme de main, pirate jusqu'à son maillot de jersey qui conjura la ville, au nom de tous les petits enfants, d'interdire la vente des cigarettes dans un rayon de deux cents mètres autour des écoles. Ce qui lui valut la bénédiction de *La Tribune :*

— « Cette mesure éloignera de nos écoles tous ces petits colporteurs de mort qui entraînent les enfants à leur perte. »

Bénédiction que le Baigneur accueillit avec beaucoup de noblesse : il s'inclina vers la gauche puis vers la droite dans son étonnante redingote vert billard, avec ses pantalons lavande, ses gants roses, son gilet crème piqueté de diamants étincelants, pour saluer la plus belle ménagerie de coquins qu'on eût jamais rassemblée dans le même cirque.

Et tout le respect qu'il affichait pour le nom de Lucy Page Gaston ne l'avait pas empêché d'amener ses putains, drogués, escrocs, maquereaux, jean-foutre, jean-fesse et Madames aux grosses fesses, en d'autres termes ses « champions zélés du bien », avec leurs bannières impures, au Bal Annuel du Premier Secteur.

Quittant leurs terriers et leurs repaires, les boxons aux lourds rideaux, et les boudoirs aux belles tentures, les champions zélés du bien — la plupart soigneusement masqués — marchaient derrière le Baigneur qui tenait dans une main sa victoire sur le trust du tabac et dans l'autre un projet de zoo privé. Et qu'est-ce que le fait d'empocher le revenu des bordels avait à voir avec les petits enfants, je vous le demande un peu ?

Le fait est que Hink et le Baigneur furent les premiers des grands brasseurs d'affaires. Tous deux vécurent assez pour voir leur domaine envahi par les businessmen qui mirent un terme aux repas gratuits comme étant anticommerciaux.

Ce que Hink et le Baigneur furent les premiers à entrevoir, c'est que les appels au civisme se perdaient dans les courants d'air : et que ce bled avait grandi trop vite pour avoir pris conscience d'être une cité et pour exiger quoi que ce soit des

habitants au-delà du culte qu'on vouait au dollar. « Ce culte, note avec finesse un observateur européen, ne vient ni d'avarice ni de mesquinerie; on veut gagner de l'argent, ici, parce qu'il n'y a rien d'autre à faire dans une ville où le dollar sert de commun dénominateur à l'esprit tout aussi bien qu'aux finances. » Le « Buck » seul donne un sens aux milliers de vies anonymes qui s'empilent, tout le long des rues anonymes, sous l'anonymat de la lune.

A quoi sert de chanter la Foi Éternelle aux carrefours? Depuis que les âmes sont anonymes, à quoi bon les ramener à Dieu : il ne les reconnaîtrait pas.

Quand vous passeriez votre vie entière entre Goose Island et Bronzeville, pas une minute vous n'aurez l'impression que vos voisins pourraient vous regretter plus d'une semaine après le déménagement. Car cette ville n'est qu'une vaste salle d'attente envahie par trois millions et demi de bipèdes, au seul cri de : « Piétine pas mes plates-bandes ou je piétine les tiennes! » Chacun pour soi; l'air même est en location.

Mais pour peu que vous ayez emménagé dans le coin, vous n'en aimerez plus d'autre : si votre maîtresse avait le nez cassé, vous trouveriez sûrement des mignonnes plus mignonnes. Mais jamais de mignonne aussi *vraie*.

Elle le savait aussi, Jane Addams, que c'était du sang d'écumeur, le sang de Chicago. Elle savait que la ville, tout comme Jean-Baptiste et John le Baigneur, Billy Sunday et Big Bill, possède à jamais deux visages, l'un pour les gagnants, l'autre pour les perdants; l'un pour les truands, l'autre pour les justes.

Un pour les yeux grand ouverts qui guettent aux mille fenêtres des immeubles commerciaux. L'autre pour le temps des volets clos.

Un pour les tumultes ensoleillés de midi. L'autre pour les rondes de nuit du métro, quand les stations tournent comme les wagonnets d'une grande roue de lumière et trempent au passage les vitres de pluie ou de larmes.

Un pour ceux qui mettent la main à la pâte, un pour ceux

qui ont un poil dans la main. Un pour les poètes et un pour les administrateurs. Un pour les sujets d'avenir et un pour les mauvais sujets.

Un pour les prolétaires en faux-cols et pour les travailleurs en salopette, pour nos musées, ces cathédrales de l'art, et pour nos cathédrales, ces musées de la foi, pour ces kilomètres de vent, le long de nos plages blanches et bleues, pour les excursions à Michigan City sous le clair de lune du samedi, pour ces après-midi au zoo qu'envahissent tout à coup, réveillés par la tran-; quille chaleur d'une averse, des souvenirs embrumés de soleil, l'autre pour ce bistrot tout poisseux de nuit où, tristement l'interminable nuit exhale, sur l'air de Sherry Oar Shivering Sheba, son triste dernier soupir, devant vingt tables vides et un élégant barbeau poivre et sel qui supplie le barman inexorable de lui donner le coup de l'étrier.

Un pour ceux qui se lèvent aux aurores, un pour ceux qui se couchent à l'aube.

Un pour King Oliver et Louis Armstrong quand ils improvisaient des chorus d'une demi-heure dans le vieux kiosque à musique des Lincoln Gardens, pour Baby Dodds et Dave Tough et tous les autres gars de la Nouvelle-Orléans, qui obligèrent le jazz à remonter le fleuve pour en faire la musique de Chicago puis celle de l'univers.

Pour les soldats, les marins et les marines nostalgiques et convaincus qu'il n'y a pas, dans toute l'Amérique, de ville plus accueillânte pour le soldat nostalgique.

Pour les nids à clochards, les bordels au fond des ruelles sombres et les bars en sous-sol; pour les bistrots, claques et garnis. Pour les requins du Pari Mutuel en casquettes à carreaux qui n'ont jamais vu de vaches et pour les graines de noctambule qui n'ont jamais vu de nuage.

Pour la lumière aveuglante de nos expositions, le clair-obscur de nos prisons et l'obscurité de nos meublés où l'air et les draps ne bougent qu'au passage du Jackson Park Express. Pour les murs blancs de nos asiles de fous, les murs noirs de nos tribunaux, pour nos stations de métro surchauffées, pour

les soleils souillés et les sombres dimanches de nos hospices désinfectés.

Pour les hôpitaux, bordels, prisons et autres enfers doucement fleuris par notre bienfaisance.

Ça n'est pas malin d'aimer une ville pour la hauteur de ses tours, la beauté de ses parcs ou le scintillement de ses ballets. Ou pour ses larges boulevards courbes, sillonnés du soir à l'aube par l'éblouissement ininterrompu des phares et les ombres rapides des conducteurs. Mais pour l'aimer vraiment, il faut l'aimer jusque dans ses ruelles sombres : dans leur pénombre, nos proches eux-mêmes nous semblent des étrangers. Où est le clair matin des visages amis? Ils ont leurs yeux de minuit, leurs yeux perdus qui vous regardent avec angoisse. Ce sont des étrangers. A l'étranger. Et si loin, ah! si loin de la terre natale, sur la terre de minuit, ceinturée par le carnaval éblouissant des boulevards et les sombres douves du métro aérien.

Où fleurissaient autrefois le marais.

Où le cerf autrefois venait boire.

Si vous arrivez de nuit en contournant le lac par l'Est ou le Sud, vous verrez la ville sous un ciel de guerre. Entre Gary et Chicago Est, au-dessus du battement sourd des forges géantes, les flammes éternelles des raffineries peuplent la nuit de signaux d'alarme.

Puis, en compagnie du soleil levant, vous vous avancerez jusqu'au vaste oriflamme des boulevards et vous verrez au bord du lac bleu noir les donjons du Loop monter la garde devant la championne des villes industrielles sorties d'une étape au milieu de la prairie.

Chicago reste une étape au milieu des terres. La ville possède une demi-douzaine de gares. Mais le chemin de fer ne la traverse pas : il faut que les voyageurs se transportent d'une gare à l'autre par leurs propres moyens. On achemine les trains de marchandises par des lignes de grande ceinture. Mais les Constellations au-dessus de nos têtes sont en train d'en faire une étape au milieu de la Terre, avec le ciel pour port de mer.

Les habitants sont séparés les uns des autres par la rivière,

par la race, par la langue. Le Quartier Nord, groupé autour du vieux Réservoir, survivant pataud et comique de l'Incendie, diffère autant du Quartier Nord-Ouest à l'autre bout du pont, par les manières et les mœurs, les professions et les façons de parler que Bronzeville de Rogers Park.

Donc, si vous avez l'âme belle, n'allez pas vous égarer derrière le Loop, dans la jungle des garnis, restez sur la Drive, traversez Lincoln Park, gardez soigneusement le lac à main droite et poussez jusqu'à nos beaux quartiers : on y trouve de larges pelouses, un ciel toujours pur, des jardins bien entretenus; les arbres y portent des feuilles éternelles et les églises y sont en ordre pour l'éternité; les rues viennent toujours d'être balayées, les intérieurs sont copiés sur les photos de *Town and Country*. Et les habitants sont empaillés.

Car il peut battre tant qu'il veut, l'énorme cœur de la ville qui se forge dans sa jungle derrière ses tours : on n'a pas d'oreilles pour l'écouter dans ce sahara spirituel. Dans ses intérieurs si complaisants, dans ses églises si confortables, on suffoque; une invisible poussière s'est répandue sur ses sophas immaculés et sur ses bibliothèques si pleines d'elles-mêmes.

Dans les bas-quartiers, on se sent plus terrestre; on y respire mieux que dans ces avenues sans pêché. Quand le *Reader's Digest* est la Bible, le Révérend Bradley est son prophète et rien — sauf le service religieux du dimanche — ne peut détourner le chasseur de la proie.

III

JOURS D'AUTREFOIS AUX ÉCAILLES D'ARGENT...

C'était au mois d'août, il y a très longtemps. Toute la journée le soleil avait laqué les rues; mais, vers le soir, une petite brise sortit paresseusement d'un saloon, fit trois petits tours nonchalants dans Cottage Grove, tourna à l'Ouest et se mit à flâner le long de la Soixante-et-Onzième Rue.

On était en 1919. Shoeless Joe Jackson surclassait Ty Cobb, le Bon Dieu demeurait au Paradis, Carl Wanderer était encore un héros de la guerre, John Dillinger un garçon de ferme dans l'Indiana et les flics cherchaient prudemment Tommy O'Connor le Terrible, partout où il n'était pas.

Le samedi soir, nous deux, le môme Neveu et moi, nous traînions un petit chariot rouge à travers Cottage Grove jusqu'à la porte en fer forgé du cimetière d'Oakwoods et il y avait, dans ce chariot, des piles de *Saturday Evening Blade*, un torchon que nous vendions à la criée, devant les vieilles tombes moisies des prisonniers confédérés qui avaient moisi à Camp Douglas, au cours d'une vieille guerre en fer forgé.

Quand nous avions tout vendu, nous restions à traîner devant la porte monumentale jusqu'à ce que le Neveu vit son oncle Johnson sortir du bistrot juste en face. Sans le prétexte irrécusable d'une bagarre à contempler, nous n'aurions pas eu le droit d'approcher de la porte : le patron nous aurait chassés sans pitié : pour nous, comme pour la boîte, le suprême espoir, c'était l'oncle.

Si la bagarre se faisait attendre, on pouvait être sûr que les clients organiseraient une rencontre pour le pauvre Johnson. Quand il se battait, ce monstrueux épileptique au mufle d'éléphant de mer, il n'avait qu'une idée en tête : se protéger les yeux. L'espoir suprême, comme vous voyez.

Pauvre oncle! (la co-propriété du petit chariot rouge me donnait droit aux confidences de Neveu). Tous ses malheurs venaient de ce qu'on l'avait fait travailler trop tôt.

Comme oncle, il se posait là. Il fallait l'entendre quand il s'accoudait au bar pour chanter ses cantiques et que les habitués l'encourageaient pour rigoler :

Oh! I marche à mon côté
Et v'la qu'i s'met à m'parler

Il était profondément religieux et les habitués n'arrêtaient pas de l'encourager : à boire, à chanter, à se battre, à forniquer, à prier; quoi qu'il fasse, ils crevaient de rire.

Je le vois encore, le pauvre et saint homme : il est nu-tête;

un méchant petit dur rapplique, la gueule enfouie dans une casquette, le mégot à la bouche; Johnson le heurte par mégarde; voilà le mégot qui saute en l'air et l'oncle qui recule en flageolant et qui pisse le sang par le nez, par la bouche. Le mac le rattrape, le feinte pour lui faire baisser les mains et lui colle dans les gencives un marron sensationnel.

Neveu contemplait la bagarre appuyé sur notre petit chariot rouge : « Et voilà, me confia-t-il, comment un brave poids plume descend un brave poids lourd. »

Ensuite, je me rappelle un léger frottement — c'est le mac qui fait son jeu de pointe pour imiter les pros à White City — et la voix de Neveu qui l'exhorte en douce : « Eh! Finis-le. » C'est comme ça qu'ils étaient dans la famille.

L'oncle vacillait, tanguait, saignait, ahanait, brâmait, nais il n'avait jamais pu apprendre à tomber et c'était le patron qui arrêtait les frais; il essuyait la pauvre gueule livide dans a lumière livide du bistrot, avec le torchon à vaisselle. Alors out le monde courait à lui; on l'embrassait, on l'accablait de élicitations avinées et l'oncle, sur le pas de la porte, avalait out d'une lampée; l'alcool et les compliments. Ses joues reprenaient un peu de couleur et il se remettait à gueuler son ffroyable complainte pour annoncer au monde sa nouvelle victoire :

I m'a dit qu'j'étaït à lui!

Tous les samedis soirs, l'oncle remportait ainsi le même riomphe spirituel.

Moi, ces trucs-là me fascinaient, je n'arrivais pas à m'en rracher et quand je me décidais à m'en aller j'étais complètement vidé, mais il me semblait que je portais le deuil de la ille entière et qu'il y avait quelque chose de pourri entre la roix de Saint Colomban et cette porte en fer forgé, relique 'une guerre en fer forgé, qui s'était refermée pour toujours errière nous sur ces morts deux fois morts.

Quelque chose de pourri : personne n'a jamais pu me dire ce ue c'était.

Le plus sage, c'était de se glisser derrière le bistrot pour

faire la chasse aux capsules de bière. Avec la ville autour de nous. La ville, énorme moisissure sous la protection d'un énorme ciel vide. Et puis de ramener lentement le petit chariot rouge à la maison pendant que Neveu chantonnait pour lui-même : « Be my little bay-bee bum-bul bee, buzz buzz buzz. »

Peut-être c'est la ville entière qu'on a fait travailler trop tôt.

Car elle ressemble entre toutes les villes à un épileptique perdu de Dieu, à un pauvre déséquilibré aveugle et sourd qui pisse le sang, flageole, vacille et tente de se rattraper aux courants d'air, sous la gigantesque moisissure céleste.

Peut-être qu'on nous a tous fait travailler trop tôt.

IV

LOVE IS FOR BARFLIES

Pour critiquer, il faut avoir aimé. Si vous voulez parler de Chicago, il faut d'abord lui appartenir et l'avoir traversé aussi souvent qu'une vieille rame de métro. Et cela ne suffit pas encore.

Mais si vous avez pris la pointure de New-York et fait un saut à Paris, si vous avez vécu à la Nouvelle-Orléans assez longtemps pour découvrir le charme de ses docks, si le vieux Marseille vous a pris et gardé un moment, si Naples vous a rôti et Londres congelé, si vous avez vu, en Afrique, la terrible lumière vert-de-gris voler bas sur le Sahara — et quand vous n'auriez fait que traverser Cincinatti en courant, alors et alors seulement Chicago est votre homme : et voici ce que vous pouvez en dire sans crainte d'être démenti :

C'est un va-de-la-gueule : du fond de ses arrière-cours et de ses sentines, il lance des défis qui roulent autour du monde. Le môme joue au caïd dans le bistrot du coin et les habitués qui en ont vu d'autres laissent tomber de temps en temps une remarque blasée : « Le petit fait son dur parce qu'il bande mou. »

« C'est du combien pour cent? » demande le môme, comme

si ça le regardait. « Comment que vous vous démerdez, par ici? »

C'est une ville qui se démerde. Dans l'ombre comme au grand jour. Dans ses palaces comme dans ses bistrots. Par tous les moyens et de toutes les façons. Une ville bruissante de sentences amères, les unes brutales, les autres mielleuses; qu'on vous assène en pleine figure ou qu'on laisse tomber du coin de la bouche comme un mégot.

Cette constatation d'un pompier qui parlait devant dix mille travailleurs au cours d'un pique-nique socialiste : « C'est vous qui fabriquez les armes et vous êtes toujours au mauvais bout des fusils. »

Cette affirmation du président de la « Junior Steamfitters League » au président de la « Epworth League » qui lui rendait visite : « Montrez-moi un honnête homme et je vous ferai voir un con. »

Cette déclaration du polichinelle de la « National Association of Real Estate Boards » soucieux de rassurer ses camarades polichinelles : « La démocratie, c'est de la cochonnerie. »

Cet avertissement bien intentionné des flics aux écumeurs hors-les-murs qui visitent la ville : « A Chicago, on vous arrête pour vous être baladé dans la rue avec la femme d'un autre. »

Ce défi d'un accusé de vingt-deux ans à un vieux juge rigoriste : « Ton ordre social, tes lois, ton autorité appuyée sur la force publique, je les ai au cul! Pends-moi si tu l'oses! »

Cette étrange et simple question gravée pour la postérité sur chaque volet sombre et clos du bordel aux mille chambres qui fut autrefois entre Wells et Monroe :

POURQUOI PAS?

Cette admonestation du politicard protecteur des dits-volets clos au pasteur qui partait pour la croisade : « Si vous commencez à gueuler, vous n'avez pas fini; vous aussi, dans votre partie, vous vivez sur le pauvre monde, pas vrai? »

Et cet argument sans réplique des écumeurs : « Si t'es si malin, pourquoi que t'es pas millionnaire? »

Pour se rendre aux fabriques et aux raffineries de Success,

le travailleur saute tous les matins dans un des bus qui suivent Milwaukee Avenue en direction du Loop; accroché d'une main à la poignée de cuir, il tient de l'autre un journal qui pourrait aussi bien paraître à Tel-Aviv, à Athènes, à Varsovie ou à Rome. S'il lève les yeux, il voit défiler des vitrines qui portent des inscriptions en langue américaine et leur traduction en Espagnol, en Portugais, en Italien, en Hébreu, en Chinois ou en Grec.

Entre les arrêts, les rues s'étirent, barrées à perte de vue par les ombres alternées de l'église et de la taverne. Étroits goulets où le soleil ondule comme un accordéon polonais et lance des notes plus éclatantes et plus cuivrées qu'aucun orchestre américain. Les églises, on les a importées, sans en laisser perdre une brique, de toutes les chères vieilles terres natales : Stockholm, Lodz, Dublin, Budapest. Les églises nègres, une fois sur deux, portent des inscriptions en caractères hébreux, vestiges d'un temps où c'étaient des synagogues.

La ville tolère toutes les convictions et toutes les couleurs : les visages noirs et les yeux bleus, les Slaves blêmes et les Italiens olivâtres. Cette terre est un lieu d'asile pour toutes les croyances que les persécutions ont chassées d'Europe; chez nous, les préjugés n'osent pas lever la tête.

Le racisme n'attaque pas de front : nous lui imposons le plus long détour.

Le nègre n'est pas l'objet d'une haine franche et tenace; c'est pire. Nous avons, en tout et partout, une certitude discrète et protéenne de la supériorité blanche, qui le fait d'autant plus enrager qu'elle est plus courtoise et plus insaisissable. Mais voyons, cher ami, ça ne viendrait *même pas* à l'idée!

Alors, on augmente les loyers. Un peu. Un tout petit peu — par exemple de vingt-cinq %. Vingt-cinq %, pour un noir, est-ce que ça compte?

Si vous êtes noir, il vaut mieux pour vous que ça ne compte pas.

Parfois, dans la Quarante-Septième Rue, un chanteur ambulant fredonne, surtout pour lui-même :

Si t'es blanc,
C'est épatant.
Café-au-lait,
Ça peut aller.
Si t'es noir,
Bien l'bonsoir,
Bonsoir,
Bonsoir.

Et tu ne trouveras personne pour te donner la liste des restaurants et des bars qui te sont fermés, ni des rues où tu n'as pas le droit d'habiter, ni des hôtels où tu n'as pas le droit de descendre, ni des emplois qui te sont interdits, ni des syndicats où tu ne peux pas t'inscrire. Trouves-les toi-même, mon petit vieux. Fais-la toi-même, ta liste; tape-la en trois exemplaires. T'en enverras un au sénateur Douglas et un à King Levinsky.

C'est eux que ça regarde.

On peut appartenir à la Nouvelle-Orléans, à Boston et à San-Francisco et même — clandestinement — à Philadelphie. On n'appartient pas à Chicago, pas plus qu'à la soucoupe volante nommée Los Angeles : ce n'est pas une ville; c'est un bruyant carrefour de truands : la mer y dépose son écume et l'écume reste à écumer jusqu'à la prochaine marée.

Voilà pourquoi garçons et filles nous quittent dès qu'ils sont grands.

Pour chercher la ville de leurs rêves, une ville comme on n'en voit que dans les livres et où une grande entreprise commune donne un sens à la vie : ce qu'un baraquement de colporteurs ne leur donnera jamais.

S'ils s'en vont à New-York, ils s'endurcissent. A Hollywood ils ramollissent comme une crème qui fond au soleil de Sunset Boulevard.

S'ils vont chercher à Paris, toît du ciel et bout du monde, la singulière magie dont ils ont besoin — ils ne trouvent que des tapettes américaines, empilées dans les bars comme des sardines, et des divorcées américaines sur le retour, qui portent

des fourrures d'été et trimbalent des pékinois, dans des paniers spécialement étudiés pour la clientèle pékinoise. Passé la saison des toutous et des tatas, la Ville Lumière leur apparaît dans un éclair : c'est une ville comme on n'en voit que dans les livres, la cité même dont ils rêvaient et ils savent qu'ils n'ont jamais été si près, ni jamais si loin de leur vraie patrie.

Car Paris, Londres, New-York et Rome sont tout d'une pièce; profondément enracinées dans la sombre argile des siècles, elles ressemblent à ces fougères solidement accrochées à leur pot de cuivre qui se tournent vers le moindre rais de lumière, comme il convient aux plantes naturelles. Chicago, lui, n'est qu'un greffon bigarré qui fuit le jour et penche vers la nuit, dont les rameaux vont ramper dans l'ombre des marais et dont la tige, trop vivace pour aucun pot, est pourtant rongée par une étrange malaria.

. . . .

Entre les rails courbes du métro aérien et les boutiques des prêteurs de Clark Street, entre les Kermesses et les stands de tir, entre les raffineries et les juke-box de Bronzeville, la prairie est à jamais captive. Mais parfois, la nuit, quand les festons sanglants du néon relient les réverbères aux flaques de pluie, quelque part entre le carnaval éblouissant des boulevards et les sombres douves du métro aérien, faible et lointain, perçant comme un miaulement porté par le vent nocturne, un sanglot traîne sur les herbes tranquilles et l'eau mouvante : les Pottawattomies mènent le deuil dans les roseaux de la rivière.

Pauvres Pottawattomies. Ils étaient bien trop réguliers : ils n'ont laissé derrière eux que leur rivière crasseuse.

Nous autres, nous laisserons en souvenir un cœur de fer rouillé.

Le cœur rouillé d'une ville qui attire et retient l'écumeur et le juste.

Qui les agrippe tous les deux et qui les garde.

Au jour le jour et pour toujours.

Nelson Algren.

(*Traduit par Michelle Léglise-Vian.*)

Extraits d'une plaquette intitulée *Chicago, city on the Make*, Doubleday 1951.

Alfred Döblin.

DES CAPITALES ET LEURS HABITANTS

I

Il sera question ici d'une ville en l'an 1928, une ville située dans la Marche de Brandebourg par 52,31 degrés de latitude Nord, 13,25 degrés de longitude Est, à 36 mètres au-dessus du niveau de la mer, avec au Sud Zauch-Belzig-Beeskow-Storkow et la sous-préfecture de Teltow, à l'ouest Osthavelland, à l'Est et au Nord Niederbarnim. Cette ville de Berlin est un grand être. Qui n'est pas unique en son genre. Il y en a de pareils sur ce continent-ci et sur les autres. Semblables les uns aux autres quant à leurs traits essentiels, ils diffèrent profondément pour tout le reste : origine, développement, étendue, caractère locaux. Berlin, au Nord de l'Allemagne, à peu de distance de la mer Baltique, est traversée par la petite Sprée, affluent de la Havel, elle-même affluent de l'Elbe. La ville lance des voies ferrées dans toutes les directions et laisse pénétrer dans son vaste corps, de tous les coins de l'horizon, des trains, des hommes et des marchandises. 20 gares de grandes lignes, 121 gares de banlieue, 25 gares de ceinture, 14 gares intra-urbaines, 7 gares de triage et 7 ateliers de la Direction des chemins de fer d'Etat à Berlin travaillent pour assurer sa nutrition. Pour transporter les gens qui se rendent à leur travail, à leurs achats, à leurs distractions, à leurs réunions (mais le travail vient en première place) on a construit un métro aérien et souterrain dont les rames se succédant à une cadence précipitée traversent la ville à toute allure dans les principales directions. En 1928, environ 13 millions de personnes sont sorties de la ville par les gares de grandes lignes seulement. En 1871, cette capitale n'était qu'une ville de 900.000 habitants ;

en 20 ans le chiffre monte à 2 millions. Les 20 années suivantes doublent le nombre d'habitants. Les gens (pour la plupart) y logent dans des maisons-casernes. Ils travaillent (pour la plupart) dans des usines, des bureaux et des magasins. Veut-on savoir à quoi ressemblent cette ville et ces masses de maisons que l'afflux de millions d'êtres a entassées autour de l'ancienne ville, rien de plus facile : on n'a qu'à prendre une seule rue (au Nord, à l'Est ou au Sud) et on les connaît toutes. Environ 90 pour cent des rues (à l'exception de celles de l'Ouest et de quelques-unes du centre) ont le même aspect : un bâtiment gris de trois ou de quatre étages, large ou étroit, avec ou sans cage à oiseau (balcon) à côté d'un autre ; le long de rues interminables. Derrière la maison sur rue, un puits, étroite cour sans lumière, un second bâtiment transversal, tout cela grouillant de gens, les cours pleines d'enfants qui cherchent l'air et la lumière ; une caserne, un bloc d'habitation gris et sans visage adossé à un bloc sans visage. (Mais tout cela a peut-être quand même un visage, nous en reparlerons.) C'est une compagnie, un bataillon, un régiment, une armée. De même qu'une cellule n'a pas de visage dans l'organisme, tandis que l'organisme (homme, bête, plante) en a un, de même la maison, la rue s'effacent derrière quelque chose d'autre, derrière le bataillon, le régiment, et cet autre seul s'exprime. De toute évidence toutes ces maisons sont soumises à la loi et à la volonté organiques d'une seule et particulière puissance, celle qui édifie ici la capitale.

Après ce coup d'œil d'ensemble, il nous faut bien constater que Berlin se compose premièrement d'un héritage historique, et deuxièmement de tout ce que les puissants d'aujourd'hui y ont apporté et ne cessent d'y apporter. La section I est accessible à chacun à l'occasion d'une tournée circulaire (quelque chose comme une visite de cimetière ou de musée). La section II (nous la connaissons déjà), il n'y a pas lieu de la photographier, elle ne vaut même pas la peine d'être photographiée. En d'autres termes Berlin est, pour la plus grande partie, invisible. Les édifices des ancêtres, des vieux et des disparus existent, chacun pris séparément et se maintiennent en vie en tant qu'œuvres d'art et monuments représentatifs. Mais les autres, les nouveaux, que sont-ils

pour nous ? Il n'y a pas lieu de désespérer, en parcourant les rues sans fin de Berlin si on ne rencontre que casernes, façades vides après façades vides : c'est un énorme camp qui se trouve là ; mais une ville ? oser appeler ça une ville.

Mais, pénétrez, tard dans la soirée, par l'ouest ou le sud, dans cette mer de pierre, donnez-vous à l'impression émouvante de cette totalité. Alors vous comprendrez : cette ville est une ville moderne, une ville grandiose et, en dépit de tout, une colonie d'hommes modernes. L'éclairage des rues est modéré, vous volez d'une gare à une autre, vous êtes depuis un bon moment dans l'enceinte de la ville mais rien encore ne s'organise comme il en était autrefois (au vieux sens du mot), encore et toujours de nouvelles rues, de nouvelles avenues, de nouvelles rues transversales. Voici de la lumière, des tourbillons de lumière tout à coup, mais combien négligeables dans cette obscurité ; sur les quais, des passants pressés, et de nouveau des rues sans fin, des immeubles-casernes, de hautes cheminées, des ponts. Toute la monotonie des vrais grands êtres. Ce qui est petit est intelligent, joli, divers, varié, gracieux. Ici, c'est la grandeur, la totalité puissante qui saute aux yeux. On ne peut pas parler d'un morceau de Berlin, ni raisonnablement désigner séparément un édifice. C'est le tout qui a seul une forme et qui signifie la ville moderne dépouillée, l'agglomération de masses productrices.

Dans le sud, à Britz ou ailleurs, la conception de logements collectifs pour les grandes masses s'est traduite sous une forme particulière. On avait déjà compris là le pouvoir de l'uniformité, et l'uniformité s'y est exprimée à la manière d'une professsion de foi. Dans ces milliers de rues les masses étaient entassées, comprimées, encrassées, sans aucune conscience d'elles-mêmes. Mais ici, c'est le calme et la dignité. Ces bâtiments en savent plus que leurs habitants, ils expriment ce qui se déroule ici, ils annoncent les temps nouveaux, leur temps.

A la périphérie de la ville (et c'est là que nous touchons au nœud de la question), au sud, au nord, à l'est, à Tegel, à Oberschöneweide, s'étendent les usines. Elles débordent jusque dans la ville. Quand Gœthe visita Berlin sous Frédéric II, il écrivit à Mme Von Stein : « Si seulement je pouvais

tout vous raconter à mon retour, si j'osais — d'après les mouvements des marionnettes on peut conclure à ceux du mécanisme, à ceux, en particulier, de la grande vieille roue F.R. (Friedericus Rex) indiqués par mille traits qui, à eux tous, produisent la mélodie. » L'Allemand du sud, l'ami des Hellènes et de la beauté pure ne trouva pas ici son compte ; il ne pouvait rien comprendre, car tout était encore en germe ici, et les formes telles qu'il les aimait ne s'y dessinaient pas et ne s'y dessineront jamais (peut-être se prépare-t-il ici une gigantomachie). Il est visible que la vieille roue du second Frédéric, du despote éclairé du royaume de Prusse ne tourne plus, mais une autre tourne à sa place, une roue anonyme, et nous la reconnaissons comme descendante légitime et héritière de la roue royale.

Dans cette ville au sol de sable règne une prodigieuse volonté de travail. Chaque homme qui entre dans cette atmosphère, fût-il originaire de la plus nonchalante des Vienne, est entraîné par le sentiment de nécessité, le sérieux et la rigueur puritaine de la volonté de travail. Les lieux du plaisir banal n'y prospèrent pas, bien que le Berlinois soit, par nature, prompt à la plaisanterie. Il a un tour d'esprit redoutable, mais son humour n'est pas celui que nous proposent les chansonniers et les auteurs de farces et qui se rapporte, lui, à des types d'hier et d'avant-hier. Les types d'aujourd'hui, happés par les processus du travail sont plus durs, d'arêtes plus vives, car ils grandissent au pied des murs d'usines, dans les bouffées de la politique et de la lutte des classes. C'est dans les usines que les populations ouvrières passent la journée (pour autant qu'elles ne sont pas sans emploi et réduites au chômage). Dans tous les quartiers les magasins sont disséminés dans les rues principales ; chaque quartier engendre des petits, des moyens et des grands magasins ; les plus vastes sont, à l'heure actuelle, ceux de Tietz et de Wertheim.

On a pu compter, au cours des dix dernières années plus de 300.000 installations artisanales. Elles emploient plus d'un million et demi de personnes dont 600.000 femmes. L'une des plus grandes industries de Berlin est l'électrotechnique ; elle emploie 200.000 personnes ; l'industrie de la confection également. Pour soigner les habitants de cette immense agglo-

mération et assurer le bon fonctionnement de leur corps, on dispose de 30.000 personnes, auxquelles il faut ajouter 3.000 médecins.

On peut se faire une idée de la structure sociale de cette vaste agglomération aux environs de 1928, des rapports de la richesse et de la pauvreté à cette époque, du haut degré de tension entre les classes quand on sait qu'à Berlin 70 % des enfants du sexe masculin fréquentent l'école primaire, l'école communale ; à 30 % seulement sont accordées les études secondaires. Chez les enfants du sexe féminin la différence sociale est encore plus marquée : ici près de 80 % doivent se contenter de l'école communale qui leur assure en partage une culture générale rudimentaire ; que vont-elles apprendre, que leur laissera-t-on entrevoir des valeurs de la civilisation existante en science, en art et en littérature qui occupent l'espace réel et spirituel et qui prétendent poursuivre l'édification de l'humanité. Il se peut qu'on travaille beaucoup dans les villes géantes mais on y passe à côté de l'humanité. Et rien que ce petit facteur scolaire annonce une faille dans la structure sociale des masses de la ville. Une totalité se présente à nous mais nous sentons bien que ce n'est pas une totalité véritable.

Pour décrire cette capitale, cette agglomération invisible et sans cesse croissante dans toute sa vérité, il me faudrait recopier page par page les annuaires statistiques de la ville, étaler les naissances et les morts, rendre compte des entreprises, des liquidations et des faillites, des caisses d'assurances sociales, des caissees de secours aux chômeurs, des postes de secours médical, des asiles d'aliénés, des hôpitaux, des asiles de nuit, des établissements de protection de la jeunesse, des crèches, des pouponnières. J'aurais affaire aussi à la division de cette ville en différents quartiers, à sa composition propre. Là se pressent comme les poumons dans la poitrine, le cerveau dans le crâne, les dents dans les gencives, chacune dans son quartier, les activités spécialisées: dans la partie sud de Friedrichstrasse, les firmes cinématographiques, non loin, dans la Kochstrasse et la Zimmerstrasse c'est le quartier des journaux ; le quartier latin avec ses facultés et ses hôpitaux s'étend au nord de la Friedrischbahnhof, entre la Lunisenstrasse et l'Invalidenstrasse. Loin vers

l'ouest les quartiers de résidence, de luxe et de plaisir, et, à l'est, leur correspondant, le sombre quartier qui s'étend de la Münzstrasse à la Rosenthalerplatz.

Et puis le centre, le centre d'un Berlin d'autrefois : ici le palais des Hohenzollern, des anciens rois et empereurs, tout auprès la cathédrale, les musées. La vaste avenue des Tilleuls conduit à la Porte de Brandebourg, voilà le Reichstag (il aura à être réduit en cendres), et la colonne de la victoire.

II

Saura-t-on reconnaître lorsqu'on fera des fouilles dans des milliers d'années quelle espèce d'hommes construisit cela ? Conclura-t-on de ces bâtiments et de ces édifices aux caractères, aux mœurs et aux buts de cette humanité, et arrivera-t-on à quelque conjecture sur le cours que prit ici l'histoire ? Ce n'est pas invraisemblable; sans trop de peine en tout cas on pourra affirmer ce qui suit : ici s'étendent, comme nous le montre le centre, les restes d'un ancien état avec ses palais, ses églises, ses musées et ses édifices ; il fut, semble-t-il, assez tôt, dominé et encerclé par un autre peuple ou état qui a enveloppé le premier et l'a englobé. Au sujet de ce dernier peuple envahisseur (vandales ou Goths) on ne peut affirmer qu'une seule chose quant à sa structure économique et sociale : d'après ce qu'ont donné les fouilles, c'était un immense peuple gouverné par des seigneurs très puissants et redoutables, qui travaillait beaucoup et était mené durement ; on ne voit pas clairement quelle était l'origine de ces seigneurs : sortaient-ils du peuple migrateur ou de l'ancien noyau ? Nous reviendrons là-dessus ; car le problème que pose une aussi effrayante volonté de monotonie dans la construction ne nous laisse plus en repos. On n'a trouvé trace ni de cirques, ni d'arènes, seulement de quelques églises ; il est impossible de se représenter l'état d'esprit des hommes qui occupaient ce pays, ni d'imaginer ce que les seigneurs — qui n'étaient pas des bâtisseurs de pyramides — pouvaient bien faire de toutes les richesses que leurs sujets, réduits à la portion congrue, produisaient pour eux.

Abandonnons maintenant ce sujet de casse-tête pour les archéologues futurs, pour essayer de voir avec nos yeux d'aujourd'hui et de découvrir quelle sorte d'hommes et de quelle nature étaient ceux qui bâtirent ces colonies géantes et comment ils y furent conduits.

*
* *

L'habitant d'une capitale n'est pas simplement quelqu'un qui pourrait habiter une ferme, et une grande ville n'est pas du tout une capitale. (Nous voici parvenus au moment de décrire l'aspect et la forme des habitants de la ville).
Il existe des grandes villes qui sont des villages étendus. Nous pouvons constater, en visitant attentivement une capitale qu'il est encore possible d'y délimiter des parties dont les unes sont faites de couches successives, et les autres sont de petites villes arrêtées dans leur croissance. C'est bien compréhensible car un pareil phénomène n'a pas été engendré tel quel; il s'accroît et continue à porter en soi comme un organisme vivant les diverses phases de son développement ; voilà pourquoi on peut trouver dans New-York des villes de province et des petites villes à deux pas du tumulte moderne.

La capitale en elle-même est, nous l'avons déjà dit, un caractère. Elle se forme selon sa propre loi et elle marque toute chose au sceau de sa puissance et de son génie. Nul de ceux qui l'approche — quelque idée qu'il se fasse de ce génie — ne peut échapper à cette impression. Sa particularité est si forte qu'elle oblige à répondre sur le champ oui ou non. Je connais plusieurs capitales et mieux que tout autre Berlin où j'ai vécu des dizaines d'années durant ; je faisais partie d'elle, je me sentais un homme de Berlin. Puis, pendant des années Paris et Los Angeles m'ont accueilli et j'ai habité ces villes non comme un voyageur de commerce descendu dans un hôtel au milieu des maisons et des hommes qui ne le concernent en rien, mais j'ai eu part à la vie de ces villes, au merveilleux courant de leurs rues. J'avoue m'y être senti partout tendrement remué et « comme à la maison » et cela dès l'instant de mon arrivée par le train dans une de ces immenses gares, où m'entourait un

brouhaha magnifique. Partout je reconnaissais et saluais, dans la masse des édifices et des hommes, la Capitale, et j'entendais sa voix claire et identique à elle-même. Ces hommes et ces femmes pressés aux métiers innombrables, je connais leurs soucis et leurs problèmes. Ce sont les mêmes problèmes à San Francisco, à New-York et à Paris ; au prochain kiosque à journaux je saurai ce qui préoccupe ici le public. Je comprendrai rapidement, peu importe la langue dans laquelle ces choses s'exprimeront. Il m'arrive ce qui arriva aux anciens Grecs, aux Hellènes de Xénophon qui au bout de leur longue marche à travers l'Asie mineure aperçurent la mer immense et s'écrièrent « Thalassa, Thalassa » : la mer, la mer, la grande mer qui sauve et qui unit ; moi aussi je crie « Thalassa » quand j'aperçois à Los Angeles (Californie) dans les larges rues et les allées interminables, les files d'auto qui roulent, commandées par les feux rouges et verts. Ce n'est pas une armée, ce n'est pas une division blindée, c'est une humanité privée motorisée qui se rend à son travail, et pour laquelle aucune distance n'existe plus. A Londres je me réjouis de la grandeur démesurée de cette ville qui devient une province, du nombre incalculable des magasins, de la variété des types humains. A New-York c'est le rythme particulier du trafic, inspiration et expiration de la ville : à midi les gratte-ciel vident leurs bureaux et ce flot humain, hommes et femmes, envahit les cafeterias et les bars où ils déjeunent tous sans histoire, comme ils ont fait le matin pour leur petit déjeuner ; les voilà par deux, par trois, par quatre, l'un derrière l'autre autour des tables servies, attendant que leur tour arrive.

Ah ! non, tout cela est « impersonnel », dites-vous ? Mais il faut que vous saisissiez tout ce qu'il y a de caractère là-dedans, et que chacun de ceux qui sont là, vêtu avec élégance ou négligence, chacun, à table ou dans la file est un être humain exactement comme nous tous, avec sa tristesse et sa fatigue, son espoir, sa nostalgie, ses soucis.

Ces hommes de la capitale qui paraissent si peu individualisés, sans visage, dirait-on, tels qu'on les voit de l'extérieur sont aussi individuels que quiconque pour la plupart des choses ; et, pour certaines, plus individuels, plus différenciés, plus sensibles.

Ils sont si individuels en Amérique, chacun a un tel besoin de sa vérité, qu'ils ont formé plus de 400 sectes chrétiennes (denominations). Et leurs lieux de prières, leurs chapelles, ils les ont répandues — c'est ainsi qu'ils sont et pas autrement — à travers les rues, en plein milieu de la ville. Ils n'ont ni dômes ni cathédrales comme la vieille Europe. Mais comme le christianisme demeure partout le même sous des formes changeantes, les croyants, leurs adeptes et leurs maîtres s'établissent dans de simples boutiques et s'installent à côté des papeteries et des chapelleries ou au premier étage d'un immeuble. Direz-vous qu'ils sont moins pieux pour cela ? Pourtant on lutte ici pour la parole de Dieu avec autant de passion que partout ailleurs.

Bien sûr tout cela n'a pas le charme pittoresque d'une petite ville ancienne aux toits à pignons encadrée par un merveilleux paysage. Mais comme c'est inoubliable, comme je fus toujours ému, presque jusqu'aux larmes par l'entrée ou la sortie du port de New-York, par la vue de la famille royale des gratte-ciel, par leurs fières façades, symbole qui, par sa puissance d'expression ne le cède en rien aux Pyramides et aux cathédrales, image en vérité merveilleusement revêtue de la majesté d'aujourd'hui, de demain et d'après-demain.

Qui oserait, devant pareils accomplissements, parler d'une humanité déracinée ? Une « masse » éparpillée dit-on, quelque chose qui n'a pas de centre et poursuit mille sensations. A-t-on assez répandu de venin sur ces villes géantes et ces capitales ! A cela je répondrai ce qu'a déclaré un homme qui habitait au commencement de cette époque à Manhattan, une de ces villes tentaculaires ; c'était Walt Whitman.

Sur le pont de Brooklyn

C'est le soi-même que je chante, la personne unique et distincte.

Et pourtant je dirai le mot Démocratique, les mots « En masse » (1).

C'est le Physiologique de la tête aux pieds que je chante.

1. En français dans le texte.

Ni le Physiognomique, ni le cerveau seuls ne sont dignes de la Muse,
Je dis que la figure entière en est digne plus que tout,
Et je chante le Féminin à l'égal du Masculin.
Je chante la vie dans l'immensité de sa passion, de sa pulsation, de sa force,
L'homme joyeux, formé pour la plus libre action, selon les lois divines,
L'homme moderne.

***

Bien sûr les saisons sont absentes, et on publie sans cesse de nouvelles statistiques annonçant plaintivement qu'il y aurait tant et tant d'enfants de la capitale qui n'ont pas entendu chanter un oiseau avant l'âge de dix ou douze ans.

Mais il n'en fut pas autrement pour moi qui grandis à Berlin. Lors des excursions scolaires on nous conduisait classe par classe, après un trajet en chemin de fer d'une demi-heure environ, à travers champs et forêts en rangs serrés, on marchait au pas ,on campait quelque part dans la nature et on jouait. On avalait ce qu'on avait apporté et on tuait ainsi le temps jusqu'au milieu de l'après-midi où il fallait trotter, fatigué, jusqu'à la prochaine gare pour rentrer à la maison, dans la capitale. Telle fut, entre 1890 et 1900, mon « expérience » de la nature. Le désir de passer quelques temps dans un village, je ne l'ai jamais ressenti. Les paysans c'étaient des objets de curiosité, en aucune façon des « primitifs » mais une catégorie spéciale de gens qui travaillent la terre avec leur famille, et qui ne rigolent pas dans la vie. Par la suite, des vacances à la campagne parmi eux ne furent qu'un entracte hygiénique.

Or, un après-midi que j'avais un billet pour l'Opéra Kroll, je flânai à travers le Tiergarten. Le concert public dans un kiosque me retint d'abord, puis ce fut l'heure du théâtre et je dus me dépêcher. Il me fallait passer le long du bâtiment ; tiens, quelques fenêtres du bas étaient ouvertes. Et à l'intérieur, dans les sous-sols voûtés, il y avait de la lumière et on percevait un cliquetis métallique et rythmé. Je fus fasciné. Pendant plusieurs minutes je ne pus me détacher du spectacle. Je manquai le début de « Carmen » de Bizet.

Qu'y avait-il donc dans ces caves ? Pas la nature. Mais jusqu'alors je n'avais ni vu ni éprouvé cela. Trois ou quatre puissantes créatures de métal, étalées de toute leur longueur, dont les membres scintillants se mouvaient en cadence. Elles reposaient sur un sol uni comme un miroir. Je savais que c'étaient des dynamos qui fournissaient la lumière et l'énergie. On nous avait appris au cours de physique l'essentiel de la théorie. Mais je n'en avais pas encore vu à l'œuvre. Elles m'atteignirent au cœur. Ainsi était la machine. C'est ainsi qu'elle apparaissait. Oui ! l'âme de l'âme de la capitale.

Je montai très lentement l'escalier, je n'avais plus l'esprit à la musique, fût-ce celle de Bizet. Si les statistiques se lamentent sur le fait que tant d'enfants de la capitale n'ont pas entendu chanter un oiseau avant dix ou douze ans, est-ce la seule chose qui vaille qu'on se lamente, et qui fasse défaut ? Je rétorquerai alors par une question non moins grave : combien de milliers d'habitants de la campagne, combien de dizaines de milliers n'ont pas encore franchi le seuil d'une usine moderne, n'ont pas encore pu jeter un regard sur le puissant ensemble des maisons-colosses d'une capitale. Qu'éprouveraient-ils en voyant les usines Ford à Détroit ou autres vastes réalisations de l'esprit humain ? Malgré toutes leurs attaches avec la campagne ils entendraient l'appel, ils se sentiraient réveillés et grandis pour avoir vu se dresser devant eux « l'homme moderne » que chanta Whitman.

*
* *

L'homme devenu sédentaire est lié à la nature d'une manière profonde et mystérieuse. Il lutte pour se libérer de la terre ; mais dès l'époque primitive l'élément paisible et maternel qui est en lui trouve le chemin de la terre, de l'agriculture. On en vient à bâtir des villages et des villes. Tout proche des forces et des bienfaits de la nature l'homme découvre les pulsations cosmiques et les traduit d'une façon primitive : les premières conceptions religieuses se forment. L'homme n'est ni plante, ni cristal, ni bête, au fond de sa nature mystérieuse on trouve aussi l'être viril : le chasseur,

le guerrier. Et s'il fut d'abord lié et formé par l'élément féminin, maternel, ceux qui désormais se mettront en avant seront les puissants, les dominateurs, les ambitieux, les chercheurs de Dieu montant à l'assaut du ciel. Ils sont devenus la proie d'une activité dont les conséquences seront désormais irrésistibles. Ils étaient d'abord des brigands et des cavaliers, puis ils sont devenus des navigateurs, des aventuriers, des découvreurs de terres lointaines, finalement les voici aviateurs de la stratosphère. C'est ce type d'actif qui fait grandir les capitales. Et puisqu'il en est ainsi, puisque c'est là ce qui est à l'origine de l'habitant des capitales, la capitale est bien une véritable plante humaine et son habitant est bien plus qu'un simple rejeton de l'agriculteur. Mais comment cela se fait-il ? N'avons-nous pas montré plus haut l'homme de la capitale en train de parcourir son agglomération en flânant à travers Berlin et spécialement en l'an 1928, et ce serait là « le Puissant, le Seigneur, le Dominateur, l'Ambitieux ? ». Mais tout ça ne tient pas debout, de toute évidence ce n'est que du lyrisme !. Qu'avons-nous dit ailleurs de ses habitations, nous les avons comparées aux rayons d'une ruche, c'est-à-dire aux constructions en série de certains insectes ; ce seraient là les maisons de la créature dont on proclamait « la nature mystérieuse » et qu'on ne voulait rapprocher sous aucun prétexte du cristal, de la plante et de la bête ? Qu'avons-nous dit, qu'avons-nous bien pu ajouter pour justifier sa puissante originalité ? Un grand être, cette ville ? (Mais voilà, c'est de la ville seulement qu'il était prudemment question et pas de l'homme, on n'osait pas aborder le sujet humain !). Et qu'a-t-on découvert encore sur ce grand être ? « En 1871 cette capitale n'était qu'une ville de 900.000 habitants ; en 20 ans le chiffre monte à 2 millions. Les vingt années suivantes doublent le nombre d'habitants ». Bon, c'est saisissant, et puis après ? C'est de l'homme — si je ne me trompe — qu'il s'agit ici, et non d'une ruche ni d'une fourmilière. Plus loin nous poursuivions : « Les gens (pour la plupart) y logent dans des maisons-casernes. Ils travaillent (pour la plupart) dans des usines, des bureaux et des magasins ». L'expression « pour la plupart » fut discrètement mise entre parenthèses, qu'est-ce que cela signifie ? Il existe donc un nombre déterminé ou

indéterminé, un petit nombre en tout cas de gens qui ne travaillent ni ne sont logés comme les autres ! Il ne s'agit donc plus de « l' » homme mais « des » hommes ; l'homme s'est fractionné en deux ou trois espèces ; la créature originellement unique, le conquérant des cieux habite maintenant les arrière-cours, les bâtiments transversaux et les sous-sols ; dans ce dernier cas son espèce se rapproche plutôt de la taupe (il semble qu'on ait voulu renverser la théorie de l'évolution). A propos des habitations le texte disait : « On n'a qu'à prendre une seule rue (dans le Berlin de 1928), au Nord, à l'Est ou au Sud, et on les connaît toutes : une caserne, un bloc gris sans visage adossé à un autre bloc sans visage ». Et puis, en guise d'explication, d'interprétation, pour faire avaler cette circonstance frappante, l'ensemble possèderait pourtant un visage, le particulier devrait se soumettre à une volonté forte, à « la loi de l'organisme », à cette puissance qui édifie la capitale. N'y a-t-il pas contradiction ? De qui se moque-t-on ? Nous sommes devenus méfiants, et, si nous maintenons les conclusions de notre première partie (sur les maisons-casernes de même que sur l'uniformité et sur l'aspect de cet être immense), nous éprouvons maintenant le besoin d'aller au fond des choses, d'envisager en l'occurence la dégradation de l'homme au niveau d'une espèce animale habitant des alvéoles, et le renversement diabolique de la théorie de l'évolution.

Notre œil avait déjà commencé à s'inquiéter lorsque, en traversant la ville nous découvrîmes, en dehors des casernes et de leurs habitants qui travaillent dans les usines, bureaux et magasins pour gagner leur pain quotidien, d'autres quartiers d'habitation et d'autres lieux de travail. Il y a là de toute évidence une différenciation profonde, il n'en fut pas toujours ainsi comme le prouve bien l'enserrement du centre seigneurial et royal par les usines et les habitations collectives.

Nous comprenons ce que signifie, placé au centre, le quartier royal. Jadis s'établit là le Seigneur de la guerre, souverain d'un pays qui lui était échu en partage, et il groupa autour de lui ses aides et ses servants, ainsi que les parasites et les sujets. Par qui ou par quoi fut-il de son côté cerné et enserré, et cela de son vivant, au cours même de son règne

et de son gouvernement ? La coque seigneuriale, son tronc, sa chair furent envahis par quelque chose de nouveau. Nommons tout de suite cette nouvelle excroissance : elle s'appelle industrie, technique et capital. L'empereur, le roi et le prince d'hier fournissaient soldats, fusils, canons et casernes, le souverain d'aujourd'hui fournit l'argent. Il a de l'argent et encore de l'argent et fonde des usines avec, et rassemble avec, son peuple d'ouvriers. Inutile de développer. On dit de l'amour qu'il ne finit jamais ; pour ce qui est de l'argent (nous parlons ici de l'instinct humain qui est derrière l'argent) la règle est qu'il ne peut demeurer en repos. Il faut qu'il se reproduise. Comment y parvient-il ? Par l'industrie et la technique et tout le travail que produisent les masses ouvrières. Cela doit rendre la vie de l'homme plus facile, sans aucun doute. Mais l'histoire universelle ne met pas de gants.

En premier lieu, dit l'industriel, il nous faut de l'espace, il nous faut de la main-d'œuvre bon marché, très bon marché, tout à fait bon marché, et ces ouvriers et leurs familles on les met dans des espèces d'alvéoles.

(Le miel qu'ils produisent est le bénéfice, la plus-value, dont on laisse une part — bien entendu limitée — aux ouvriers.)

C'est ainsi qu'on transforme l'homme, mais même pas en une abeille. On parvient finalement à une mutation progressive du type et à sa dégradation. Nous sommes arrivés au facteur humain, au facteur humain d'aujourd'hui. Fini le pathos.

Pourtant n'ai-je pas moi-même, des années durant, longé des rues étroites et obscures, traversé des cours et arrière-cours, n'ai-je pas escaladé les marches des bâtiments du fond ? Ce que j'ai connu de pire, c'est la crise du logement ; c'est ainsi qu'on l'appelait. On ne peut trouver mieux que les clichés bureaucratiques. Ils surpassent le poète. Jusqu'à l'âge de 14 ans j'ai même partagé, dans une pièce sans fenêtre, à l'est de la ville, le lit de mon frère cadet (qui devait plus tard mourir avec sa femme dans les chambres à gaz des porteurs d'un nouveau progrès). L'industrie et la technique, devenus les instruments, les esclaves du capital ont donc façonné le visage de cette ville ; ce sont eux qui

s'expriment ici à travers leurs activités et leurs réalisations comme jadis les conquêtes et les victoires exprimaient l'activité, la pensée et le vouloir de l'époque militaire et royale.

L'esprit de l'époque, la volonté qui règne et est ici à l'œuvre n'a cessé de donner des signes de ce qui la caractérise (ce qui n'a rien de surprenant) : ces signes ressemblent à ceux que l'époque précédente féodale et royale ne craignait pas d'étaler ; d'autres conquêtes suivent maintenant. Intérieurement les choses ont peu changé car c'est l'homme qui est à l'origine de la volonté et de l'esprit de l'époque dans laquelle il vit, et l'homme de la nouvelle époque technique, industrielle et capitaliste a gardé le même type, il est seulement plus dur, plus âpre, plus brutal.

De quoi avait l'air au début le capitaliste si décrié ?

Le capitalisme est le fait « d'hommes libres », son contraire ce sont les liens corporatifs du Moyen Age. Il représente une irruption brutale de l'individu. Les mots de communauté et d'empire perdent leur force. Les religions ont dû se muer de plus en plus aujourd'hui en lieux de refuge devant la poursuite des hommes « libres » âpres à la curée. Le vieux lien qui unissait l'homme à l'homme et qu'avaient raffermi les ordres séculiers et religieux, se volatilise de nos jours en philanthropie. L'organisation d'Etat elle-même prend un caractère privé, le dynaste devient l'individu « le plus libre ». « L'Etat c'est moi » proclame le roi français.

Quel est le fondement du capital ? Qu'est-ce qui caractérise l'homme de l'économie libérale ? La culpabilité calviniste ? Le type du joueur fait son apparition. Au cœur du capitalisme il y a l'esprit d'entreprise, le risque. La situation visée est la situation dangereuse, tout individuelle, de celui qui lutte seul au risque de perdre ou de gagner. Le capitaliste représente l'espèce bourgeoise du chevalier. L'esprit d'entreprise était jusqu'alors l'affaire du chevalier ; aujourd'hui, dans un état libre et en apparence pacifique, le citoyen, l'individu isolé devient, celui-ci un guerrier, l'autre son adversaire ; la société est son champ de bataille.

Il ne tue pas ouvertement et ne fait pas de prisonniers visibles. La propriété acquise, gagnée, raflée est le résultat d'un effort calculé à partir d'une mise plus ou moins considérable. La richesse n'est pas autre chose qu'un signe de

victoire. Elle ne représente pas un but en soi, la jouissance n'est pas l'affaire de ce type d'homme. Le terme « capitaliste » désigne quand on le lui applique l'arme à laquelle il appartient comme, pour l'ancien type militaire les termes infanterie, artillerie, aviation. Plus claire sinon plus précise, l'expression « hommes d'affaires » désigne l'homme qui entreprend, dans le domaine civil, des choses qui peuvent tourner bien ou mal. Il veut lutter pour conquérir le pouvoir dans la société. Le jeu, les paris et les courses vont ensemble. Les gains ne servent jamais à assurer le repos. Les terrains de chasse, de jeu et de pillage de l'homme d'affaires s'étendent avec le développement de la technique et de l'industrie, avec l'accroissement du nombre des hommes. De nouvelles industries naissent et engendrent de nouveaux besoins et tentations. Ainsi donc l'homme d'affaires façonne biologiquement tout le reste de l'humanité.

***

Comment son visage s'est modifié au cours des siècles. Comment il s'est introduit dans les vieux états féodaux exténués par les guerres, comment il a été leur allié et s'est peu à peu élevé sur l'échelle politique, c'est ce que nous montre l'histoire et ce que nous, les contemporains, apprenons par nous-mêmes.

Nous nous promenons avec notre bien, la culture, nous nous délectons d'elle, et puis nous découvrons que nous nous sommes désséchés en elle. Nous ne nous sentons pas à l'aise dans notre propre compagnie. « L'esprit qui m'habite est impuissant à mettre en mouvement ce qui est au dehors ».

L'esprit de la capitale pénètre le pays et le subjugue en le transformant ; c'est ainsi qu'il étend son pouvoir à l'extérieur, à l'aide de ses moyens propres, ceux de la technique et de l'industrie et qu'il finit par avoir l'appui de toute son « armée », à savoir le peuple entier qu'il a conquis et assujetti et qui lui doit, somme toute, des conditions d'existence supportables.

A l'heure où j'écris, nous sommes en l'an 1952, et cette ville de Berlin où je fus écolier, où je travaillai dans l'âge mûr, cette capitale, que lui est-il arrivé depuis qu'elle n'est

plus gouvernée par le roi et ses militaires, mais par l'industrie, la technique et le capital ? La ville a été saccagée. Une puissance dissolvante de l'homme, étrangère à l'homme, s'est jetée sur elle, ou plutôt la puissance qui résidait dans ses murs s'est démasqué. Et voilà que Berlin a cessé d'être le type même de la capitale ; elle est devenue le fanal du destin de tous ceux qui se sont abandonnés à la passion du pouvoir.

Aux Etats-Unis, le fermier motorisé, avec ses machines et son auto, ne se distingue guère de l'habitant des villes ; la Russie essaie de suivre le mouvement.

Nous avons parlé des phénomènes de transition et d'adaptation dans le cadre du processus de formation de la ville. Avec quelle obstination la littérature se refuse à ouvrir les yeux sur ce processus, et quant à le reconnaître ! Mais peut-être ouvre-t-elle tout de même les yeux. Peut-être dit-elle non. Peut-être veut-on, avec les moyens du passé, s'opposer à l'irruption de l'aliénation, de l'appauvrissement et de la désolation (on le dirait bien). On se retranche, on tourne le dos au présent, à l'époque et, d'une façon générale, on se réfugie dans l'intemporel, dans l'extraspatial, dans l'imaginaire.

Une nouvelle sensibilité se forme, la gamme des sentiments s'enrichit, l'excitabilité, la vivacité de réaction augmentent. Les hommes sont contraints à des réponses rapides et, tout naturellement l'inquiétude grandit et se mue en souffrance. Mais on est devenu sceptique sur la quiétude, et, dans le domaine de l'esprit, sur les idées établies. On est pour la relativité. Les hommes ,de plus en plus diffécenciés sont en quête de nouveaux « sentiments communautaires » qui cristallisent en groupes politiques. On devient, dans la capitale, plus individuel, plus réservé, plus centré sur soi.

Ce mot stupide et infâmant : « La masse » ! La solitude véritable, l'isolement, nul ne les connaît mieux que l'habitant de la capitale. Par la division du travail moderne, il n'est plus qu'un fragment. Mais cela aussi n'est qu'une phase de transition et n'en demeurera pas là. Pour l'homme de la capitale, cet être fier et indépendant, la vie n'est pas tendre de nos jours.

Où va-t-on ? On dit qu'on est entré dans l'âge atomique. On nous raconte des fables horribles sur l'avenir. Du train

dont vont les choses, tout est possible. Au-dessus de nos têtes, sur l'Olympe, ce ne sont même plus des Dieux qui trônent, mais de purs fantômes sortis de notre propre cerveau, des home-made-Dieux.

Il m'est tombé entre les mains un recueil d'essais et de conférences intitulé « Dictature de la Raison », paru en 1923 et dont l'auteur est Heinrich Mann. L'un des articles s'intitule : « Il faut vouloir ».

« Nous pouvons (y est-il dit) faire participer les peuples à nos propres valeurs pour constituer une communauté morale et procéder à un échange pacifique des marchandises. Cette élévation est certainement possible. Mais il s'agit une bonne fois de vouloir les moyens. Le grand moyen c'est d'ordonner l'économique à partir du spirituel. Pas l'économie d'abord comme aujourd'hui. Le spirituel n'est pas consécutif. Il est évident au contraire que ce dont souffre l'économie c'est du retard des sentiments et des pensées de l'humanité. La conception du matérialisme historique a perdu du terrain : elle ne subsiste plus au fond que dans l'esprit populaire. L'économie n'est pas une fin en soi. Elle ne supprime aucun mal, elle en crée de nouveaux ». Voilà Heinrich Mann. Il croyait en 1923 qu'on pouvait, ou mieux qu'on devait opposer aux autres dictatures une dictature de l'esprit, de la raison ; après quoi le déluge est arrivé. Heinrich Mann alors, ne fut plus sûr du tout de son affaire. Ce n'est pas avec une dictature spirituelle qu'on arrange les choses. Quand nous tombons malades nous disposons (notez-le bien) non seulement de docteurs et de médicaments, mais des ressources que nous avons reçues en partage. Il existe des facteurs naturels d'immunisation propres à l'organisme ; le corps arrive à mobiliser pour sa défense des forces considérables. L'assaillant est puissant, mais infiniment plus forte est la résistance. Notre cerveau lui-même, auquel est mystérieusement attribué l'esprit, n'est pas seul à régner en nous ; le cerveau et l'esprit sont attelés dans ce système appelé « homme ». Et que peuvent nous apprendre ici la capitale et son habitant ?

Ce n'est pas par hasard que des petites villes se sont maintenues dans nos capitales, que des petites villes et des villages s'y forment comme des cercles dans un cercle. Ce

n'est pas par hasard non plus que la capitale déborde à sa périphérie, avec ses maisons et ses usines, en étendues verdoyantes et qu'en son milieu même des parcs et des jardins, si petits soient-ils, font leur apparition (on s'en excuse en disant par exemple qu'ils satisfont à l'hygiène). De toute évidence il s'agit de remédier à une démesure. La capitale conquérante est une puissante unité, mais toute puissance victorieuse est obligée de pactiser quand elle s'établit et, par là, se transforme. Tout reçoit une autre place, mais tout trouve sa place. La masse des travailleurs d'usine, prodigieusement accrue apparût d'abord liée ensemble comme « prolétariat », puis elle s'éparpille en petite et moyenne bourgeoisie, le commerce intérieur et extérieur occupe un nombre incalculable de travailleurs, la science est en pleine activité et, comme on n'est fixé ni au sol qu'on a sous les pieds ni au jour présent et encore moins à la veille, on est perpétuellement à l'affût des nouvelles, du nouveau, des impulsions et des excitations venues du dehors ; ainsi les journaux poussent comme des champignons. Le téléphone et la radio n'arrivent pas à donner assez vite des nouvelles de partout pour faire du dehors un dedans. Chaque appartement craque, personne n'habite seul sous son toit et dans ses quatre murs. Il faut bien que se forme un type d'homme nouveau, éparpillé dans sa pensée, incertain dans ses sentiments et mal adapté, mais exigeant, avide et critique.

Ni l'époque féodale et royale, ni l'époque bourgeoise technico-industrielle n'ont réussi à pousser la décomposition en groupes de l'humanité jusqu'à la disparition de l'humain. L'homme de la capitale, le travailleur industriel ne peut pas ne pas se réjouir des réalisations de son époque (cela va sans dire). Certes l'Allemand (et donc le Berlinois) est loin de s'abandonner à des projets subversifs. Comment cela se fait-il ? Il a été formé, par sa propre histoire, au respect de l'ordre et au calme. Il est devenu un bon soldat (discipliné) et enclin à un bonheur médiocre. Il est fait ainsi. On mène chacun de son côté, individuellement ou en groupe, le combat contre les difficultés de sa propre existence. Il ne pousse pas de révolutionnaires sur les sols sablonneux, mais seulement des petits ou des moyens bourgeois.

Tel est l'aspect des grandes masses du « petit peuple ». Les

choses vont moins mal, sans aucun doute, elles sont autres qu'aux temps glorieux des villes grecques où les aristocrates vivaient, aimaient, jouissaient et philosophaient en savourant d'avance leur gloire future, mais où les neuf dixièmes de la population étaient esclaves.

On voit où nous mène le signe tant célébré de Prométhée porteur de feu. « Me voici et je crée l'homme à mon image »— mais quel homme. L'homme sait ce qu'il lui manque sans le secours de la philosophie. Il est lui-même — qu'il le sache et l'admette ou non — une totalité dans le cadre d'une totalité plus vaste. L'ancienne et honteuse humiliation de l'homme que la technique, l'industrie et le capital infligèrent à quelques pays d'Europe ne pouvait pas subsister. La révolte, la pression exercée par le combat ont repoussé l'ennemi. En d'autres lieux la lutte continue ; la nouvelle grande puissance y joue son rôle non seulement parce que son existence est reconnue mais encore par la façon dont on lui impose ses limites. Bien plus, elle entend servir les revendications et les libertés réellement humaines. Quoi que l'homme entreprenne, quoi qu'il advienne, il reste un chaînon de la création. Il n'a pas vendu sa noblesse innée à l'économie, au capital ou à un Etat quelconque. Il n'y songe pas un instant. Toutes les dictatures savent cela et le redoutent.

Déchirés, puissants et désarmés, orgueilleux et misérables, ainsi nous apparaissent les hommes avançant dans l'histoire. S'il ne s'agissait que de l'homme il aurait depuis longtemps sombré.

Voici qu'en ce siècle l'homme se heurte de nouveau à des barrières inébranlables. Voici que sonne une nouvelle fois dans un grondement l'heure du recueillement universel.

La cloche retentit et une voix claire pour tous se fait entendre : « Notre savoir est fragmentaire, nos prophéties sont fragmentaires. Restent la foi, l'espérance, l'amour, et ces trois seulement. Mais l'amour est le plus grand des trois. »

Alfred DÖBLIN.

(*Traduit par Colette Audry*
et Marina Stalio.)

Jules Vuillemin.

LA PERSONNALITÉ ESTHÉTIQUE DU TINTORET

Un « peintre maudit »

L'image des artistes, telle que la reçoit l'opinion publique et que l'enrichit la piété des biographes, instruit sur les conditions de la création esthétique dans la mesure où celle-ci est guidée par l'évolution du goût. A notre époque, le goût s'est fait docile aux innovations, et cette soumission souvent aveugle explique le désarroi de la critique d'art. Autrefois au contraire un public déterminé imposait aux artistes des règles précises. L'Eglise, la cour, la noblesse, les salons organisaient ces contraintes, et sans doute nul artiste ne cherchait intentionnellement à y échapper. Le XVI[e] siècle ne fait pas exception sur ce point. Certes, les organes de contrainte ont pu changer ; les crises religieuses, politiques et sociales ont pu en renouveler le personnel, mais l'artiste à aucun moment n'innove en matière de goût. De l'Eglise et de l'aristocratie il reçoit des commandes impérieuses. Il cherche à les satisfaire et parfois à les devancer. Jamais il ne les ignore. A plus forte raison, jamais il ne les heurte.

Les contraintes du goût expliquent deux phénomènes de la vie artistique. Le créateur s'inscrit dans une tradition précise, et il est — très matériellement — à l'école des maîtres. On sait combien la vie d'atelier imposait sa discipline à la formation technique de l'artiste. Lorsqu'on voit en Italie coexister des « écoles » géographiquement très voisines mais esthétiquement fort différentes, ce morcellement s'explique en grande partie par l'existence des ateliers. Quant au second phénomène, il est la conséquence du premier : ce que l'artiste recherche, ce n'est pas l'originalité, mais la maîtrise.

Se séparer de ses maîtres, c'est perfectionner leurs méthodes et non pas contredire leurs principes. On sait les difficultés que ces faits posent à l'attribution. Ici, c'est Verocchio qui confie à Léonard le personnage d'un tableau. Là, c'est Berruguete — le spécialiste des mains — qui peint les mains du donateur sur la *Madone de Montefeltro* de Piero [1].

Or les biographes de Tintoret rapportent que la première épreuve qu'il eut à supporter fut, pour ainsi dire, un orphelinat artistique. Très jeune, il entra dans l'atelier du Titien, prince reconnu des peintres vénitiens. L'expérience ne dura que quelques jours. Titien l'aurait renvoyé par jalousie. L'aventure ferait plutôt plaisir à un jeune artiste d'aujourd'hui. A l'époque, elle équivalait à une véritable malédiction. Involontairement et malgré lui, Tintoret se trouvait, très jeune, privé d'éducateurs. Ses dons lui étaient une cause de défaveur dans l'opinion du public et de désarroi dans sa propre opinion. La légende rapporte aussi que, dans son propre atelier, Tintoret avait écrit au charbon la formule célèbre : « Le dessin de Michel-Ange et le coloris du Titien ». Cette sorte de fidélité malheureuse envers un maître qui ne le reçut que dix jours campe de façon dramatique et paradoxale le personnage dans son siècle. « Pour les artistes de la Renaissance italienne et de la Haute-Renaissance, peindre était une technique compliquée, et il n'était pas possible d'abréger son apprentissage. Les traditions passaient d'atelier à atelier. Sans doute pouvait-il les élargir, et même les changer en des limites décentes. Mais c'était l'aptitude habituelle à s'en rendre maître, dont on frustrait le jeune Tintoret [2].

Chassé de l'atelier du Titien, l'artiste dut d'ailleurs chercher de nouveaux maîtres. Mais de ceux-ci la biographie et la légende n'ont pas même conservé le souvenir. Elles ont au contraire ajouté au portrait du peintre un trait caractéristique pour la future image de l'artiste ; son désintéressement et même sa maladresse dans les choses de l'argent. Le Tintoret, dit-on, se contentait souvent du simple remboursement de ses frais. Pour imposer ses œuvres, il lui arrivait de les donner. A la réussite sociale et économique du Titien, à sa vie mondaine et courtisane, la légende oppose l'existence cachée, la médio-

1. Galleria di Brera, Milan.
2. Eric Newton, *Tintoretto*, Longmans-Green, Londres, 1952, p. 15.

crité presque bourgeoise du Tintoret. Le contraste des vies prolonge le contraste des tempéraments.

Or on connaît dans l'hagiographie des peintres une «image» symétrique de celle-ci. Elle s'est développée à propos du texte célèbre qui, dans la Divine Comédie, est consacré à Giotto. Commentateurs de Dante et biographes des artistes ont finalement établi un canon de cette image : « Giotto était le fils d'un paysan. Il gardait les moutons paternels et dessinait les animaux sur le sable. Un jour Cimabue, venant à passer près de l'enfant, reconnut ses dons miraculeux. Il le prit dans son atelier. Sous sa direction, Giotto progressa rapidement et devint le grand génie du nouvel art italien [1]. »

Ces images n'ont sans doute aucune valeur historique, mais il est remarquable qu'elles encadrent la Renaissance italienne. Dans les deux cas, un enfant prodige se révèle. Ici, il est fils de paysan et berger lui-même. Là, il est fils de teinturier. Dans les deux cas, l'atelier qui les reçoit est le plus célèbre du temps. Mais l'expérience de Giotto est heureuse et ouvre la Renaissance. Celle du Tintoret est un échec. A beaucoup d'égards elle clôt l'histoire de la peinture italienne.

Les psychanalystes ont noté comment on retrouvait dans les mythes de naissance héroïque des éléments semblables. Un enfant est exposé et découvert. Ils ont établi un rapport entre l'artiste-créateur et le héros-divin, en représentant des rites magiques à l'origine de l'art et en étudiant la création esthétique comme une forme de sorcellerie sublimée. La Renaissance aurait ainsi prêté à l'artiste les traits que l'Antiquité réservait à l'homme d'action, et dont le Moyen Age avait paré ses saints.

Qu'on admette ou non de telles explications, il reste que les « images » des artistes se transforment au cours de cette même Renaissance, qui les élabore. Qu'on lise, par exemple, dans Vasari l'histoire de la naissance de Michel-Ange. On verra qu'elle se conforme au schème général de l'image de Giotto. L'idée de malédiction est absente.

Avec le Tintoret, le talent et la solitude commencent à se confondre. L'image de l'artiste évolue : l'enfant est trouvé, puis, de nouveau, abandonné. Dans le cas de Giotto, le con-

1. Ernst Kris, *Psychoanalytic Explorations in Art*, International Universities Press, New-York, 1952, p. 68 et suivantes.

flit, s'il existe, s'établit entre l'enfant et le père, et à la famille naturelle se substitue une famille spirituelle, où l'initiateur, Cimabue, parraine le jeune artiste. Dans le cas du Tintoret, le conflit existe indubitablement, et il oppose le jeune homme à celui qui devrait naturellement lui servir de père spirituel.

Faut-il voir dans cette nouvelle image le pressentiment des incessantes ruptures, auxquelles nous a habitués l'histoire de l'art moderne ? Le renvoi du Tintoret indique peut-être une crise profonde de l'art d'atelier, tel qu'il avait été pratiqué dans l'Italie de la Renaissance. Sans doute, à partir de cette époque, l'atelier ne disparaît pas, et les difficultés d'attribution qu'offre l'œuvre du Tintoret montrent assez l'importance qu'avait pour celui-ci le travail en commun. Il s'associa en effet l'une de ses filles, ses deux fils et son gendre [1]. Il est toutefois remarquable qu'il travailla seul, sans aucune aide, à la décoration de San Rocco, qu'il considéra comme l'œuvre de sa vie. Il y a là un symptôme significatif. Pour les œuvres essentielles, le travail d'atelier, si important qu'il soit par ailleurs, fait place au travail solitaire. Ajoutons que les ateliers vénitiens à cette époque, celui de Paolo (Veronese), celui des Bassani, celui de Tintoret sont des entreprises familiales. L'apprentissage des étrangers a cessé d'être la règle.

Dans l'image que le Tintoret a laissée à ses biographes, c'est donc la crise de l'apprentissage qui se fait jour. Celle-ci indique un rapport nouveau de l'artiste à la fois avec son milieu social et avec son milieu technique. Bien que le Tintoret subisse ce conflit et qu'il ne l'ait assurément pas souhaité, ce conflit avec les maîtres va devenir partie intégrante du génie ; l'artiste cherchera bientôt à innover, et à innover contre une tradition plutôt qu'à maîtriser les connaissances des maîtres. Cette nouvelle idée du génie aura à son tour pour conséquence de détruire les critères de la critique d'art et d'étendre au jugement esthétique la crise survenue dans la création esthétique. Ces différents développements sont contenus en puissance dans la figure du Tintoret. Si ce dernier se rattache à la tradition vénitienne, c'est comme malgré elle,

1. Hans Tietze, *Tintoretto*, Gemälde und Zeichnungen, Phaidon, Londres 1948, p. 54-58.

mais c'est aussi malgré lui qu'il institue le conflit avec le passé.

Ce regret le situe au moment tournant entre l'art ancien qui tend à ignorer le conflit et l'art moderne qui tend à le rendre volontaire et intentionnel. A cet égard, on peut définir le Tintoret comme le dernier des artistes de la Renaissance ou comme le premier des poètes maudits.

Rivalité et restitution

Les rapports du Tintoret et de la critique de son temps ne semblent pas avoir été particulièrement cordiaux. On connaît de l'Arétin, qui régentait alors impérieusement les beaux-arts à Venise, deux textes où le Tintoret est loué. Dans une lettre de 1545, l'Arétin remercie l'artiste pour deux panneaux de plafond qu'il avait peints pour lui. On a identifié l'un d'eux avec le *Concours d'Apollon et de Marsyas* [1]. Cette peinture reste dans le goût des pastorales vénitiennes de l'époque, et on y sent l'influence des narrations romancées et des cassoni du Schiavone. Seule la pose d'un personnage assis et vu de dos, au premier plan, appartient vraiment à ce qu'il y a de particulier dans l'art du Tintoret : elle sert à introduire le spectateur dans le spectacle, elle impose à l'œil une voie d'accès privilégiée, dont on verra plus tard le développement et l'utilisation. Mais le seul compliment de l'Arétin porte sur l'extraordinaire vitesse d'exécution. La seconde lettre, datée de 1548, a trait au célèbre *Miracle de Saint-Marc*. L'Arétin loue d'abord le réalisme de cette toile, contre laquelle, d'après les témoignages des biographes [2], il semble qu'il y ait une véritable cabale montée par les ennemis de l'artiste. « Le spectacle, dit le critique, paraît plus vrai que peint », ce qui, à l'époque, est un satisfecit. Mais il continue, conseille à l'artiste la modestie et lui rappelle que la vitesse d'exécution et la bravoure deviennent péchés de jeunesse, quand ils remplacent les lents travaux du finissage.

1. En général signalé dans la collection Bromley-Davenport, et, plus récemment, par Newton, au Wadsworth Atheneum, Hertford, Connecticut (T. 3 : ce chiffre indiquant le numéro de l'illustration dans l'édition classique de Tietze).

2. Textes dans Rodolfo Pallucchini, *La Giovinezza del Tintoretto*, éd. Daria Guarnati, Milano, 1950, p. 93, 111-112, 120-124.

L'Arétin, formé au goût du Titien, admirait avec conséquence ce qui, dans l'œuvre du Tintoret lui appartenait le moins, et il rejetait ce qui était sa propriété singulière, la rapidité d'exécution, la nervosité du trait, les formes volontairement laissées à l'état d'ébauches et d'esquisses, dans lesquelles il n'apercevait qu'une imperfection de la maîtrise technique. On a noté que les deux lettres de félicitations mitigées ont été adressées par l'Arétin au Tintoret en l'absence du Titien [1]. Ce dernier, rentré à Venise, aurait, semble-t-il, contraint l'Arétin à choisir, et le Tintoret aurait alors rencontré contre lui, dans les jurys de peinture et dans l'opinion, la coalition du très puissant trio : l'Arétin, le Titien et Sansovino. Cette pression triple expliquerait les coups de griffe contre le Tintoret dans l'œuvre de Vasari. A l'intérieur du territoire de Venise, elle rendrait compte de la hargne ou du silence des critiques préoccupés de ne pas déplaire au Titien. Ainsi, dans un « Dialogue sur la peinture, intitulé l'Arétin », Dolce, reproche aux peintures du Tintoret des traits inconvenants.

Cette hostilité assez générale n'est pas sans expliquer une sorte de fureur au travail, une intensité créatrice incroyable et qui tient du défi. Elle a également pu être la raison pour laquelle le Tintoret cherchait à imposer son art au public, en donnant ses tableaux ou en les abandonannt à vil prix, au détriment de ses confrères et de lui-même. L'artiste dut engager contre l'opinion une véritable « lutte pour la reconnaissance », qui est bien dans la logique de la légende de malédiction. Lorsqu'en 1564 un concours fut ouvert pour la décoration de l'Albergo de San Rocco, le Tintoret fit scandale en présentant non pas une esquisse comme ses concurrents, mais un tableau complètement terminé et déjà installé au plafond. De même, lorsqu'en 1571 la Signoria met au concours la peinture votive pour la victoire de Lépante, il offre l'œuvre achevée [2]. Ces procédés incorrects ne le servaient ni auprès des artistes qui le jugeaient, ni auprès de ses concurrents, ni auprès du public.

1. Luigi Coletti, *Il Tintoretto*, Instituto Italiano d'Arti Graphiche, Bergamo, 1940, p. 13.

2. Détruit dans l'incendie du Palais ducal en 1577 ; ce fut Andrea Vincentino qui reçut la commande de remplacement.

Mais sans doute traduisaient-ils l'opposition violente de style que chacun sentait entre son œuvre et la grande tradition vénitienne. Du côté de ses adversaires également, on n'expliquerait rien par la seule jalousie ou la crainte de déplaire. Certes il y avait eu et il y avait encore à Venise des novateurs. On connaît mieux aujourd'hui l'œuvre hétérodoxe d'un Lotto, on commence à apercevoir la nouveauté du style de Jacopo Bassano [1]. Ces renouvellements s'étaient faits ou se faisaient cependant comme à l'intérieur de la tradition. La peinture « de touche », le « luminisme », la juxtaposition de couleurs pures s'introduisent à Venise au XVI[e] siècle et s'opposent dans une certaine mesure à la technique « tonale » si parfaitement développée par Giorgione. Mais ces changements ne sont pas des ruptures. Quand il faut opter pour la nouveauté, le Titien n'hésite pas; au concours de la Libreria Marciana, en 1556, il avait salué la victoire de Paolo Veronese, dans la peinture duquel il apercevait comme l'antidote des innovations du Tintoret, et ceci, à propos des célèbres *Philosophes* [2], où le Tintoret s'était pourtant efforcé de vaincre le Veronese sur son propre terrain.

Car le conflit qui opposait l'artiste à l'opinion et à ses pairs prit souvent cette forme curieuse : pour se faire reconnaître la place à laquelle il avait droit, le Tintoret se soumet pour ainsi dire aux règles d'un jeu qui n'est pas le sien, et il prétend vaincre ses rivaux à l'aide des moyens techniques qui sont précisément les leurs, non les siens. Il veut signifier ainsi que l'apparence d'inachèvement et de tumulte qui frappe dans sa peinture, que ce « penello fulminante » dont parle l'un de ses biographes, ne sont pas le fait d'un peintre pressé et incapable, mais l'expression d'un art nouveau.

Nul artiste vénitien plus que Tintoret n'a cherché à surpasser les autres en les imitant. Je ne parle pas ici des emprunts inévitables et des années de formation. On a justement cherché les « maîtres » directs du Tintoret dans Paris Bordone, dans Bonifacio dei Pitati, dans Andrea Schiavone [3]. Je ne parle pas même des influences déjà plus réflé-

1. Après les expositions des Bassani (Museo Civico di Bassano, 1952) et de Lorenzo Lotto (Palais ducal de Venise, 1953).
2. T, 160-164.
3. Sur ces maîtres mineurs, par ex. Tietze, p. 32 et suivantes.

chies qu'on a cru trouver ici et là : celle de Raphaël[1] e celle de Michel-Ange[2], celle du Parmesan[3] et celle de Lorenzo Lotto[4]. Je laisse aussi de côté ses rapports avec le « maniérisme », qui méritent d'être traités à part. Le problème de la rivalité dans l'imitation se pose précisément pour des œuvres où le Tintoret est déjà en possession de son instrument stylistique. Et ses deux grands « rivaux » semblen être le grand aîné, Titien, et la jeune gloire, Veronese. I suffira d'examiner comment le Tintoret « imite » ces deux peintres, pour mieux comprendre la raison d'être de ce étrange défi et pour mieux saisir le bien-fondé d'une image légendaire.

On a beaucoup insisté sur l'influence de Michel-Ange, e certains ont invoqué un prétendu voyage du Tintoret à Rome pour l'étayer. On n'a apporté aucune preuve de ce voyage Surtout, l'analyse des œuvres du Tintoret montre bien ce dernier étudiant la plastique d'après Jacopo Sansovino, d'après Michel-Ange (par les reproductions de Daniele de Volterra) puis d'après Gianbologna. Mais toutes ces influences son tardives, et, en tout cas, elles suivent au point de vue chronologique la « crise romaine et florentine » qu'on fait coïncider généralement avec le *Miracle de Saint-Marc*. Certains critiques, à la suite de Max Dvorjak, expliquent la composition du *Miracle* à partir d'un schème romain, mais cette supposition semble en réalité renverser les rôles. Si l'art de Michel-Ange a aidé à former le Tintoret, son influence ne s'est pas produite d'un coup, ni directement, et c'est le changement qui s'est manifesté, vers les années 1540, chez le Titien, qui a préparé le Tintoret aux influences extérieures[5].

La décoration du plafond de l'église de la Salute, le *Couronnement d'épines* du Louvre, *le Saint-Jean-Baptiste* de l'Académie de Venise : tels avaient été les résultats de la

1. Par ex. pour la *Mort d'Holopherne* (Prado, T, 101); rapprochemen de von Erich von der Bercken, *Tintoretto*, Piper, München, 1942, p. 38
2. La *Suzanne* du Louvre (T, 59) et la *Suzanne* du Prado (T, 102) naturellement, le *Miracle de l'esclave*; rapprochements de von der Bercken (p. 45, 47; les deux premiers sont, à coup sûr, forcés).
3. *Sainte Ursule et les vierges* de S. Lazaro dei Mendicanti (hôpital de Venise, T, 11 et 12); rapprochement de von der Bercken, p. 38-39.
4. La *Suzanne* de Vienne (T, 61-62); rapprochement de Coletti, p. 1
5. Tietze, p. 15, p. 40-42.

rencontre du Titien avec l'art de l'Italie centrale. Or il était important que le Tintoret prît surtout connaissance de ce goût, nouveau à Venise, pour l'héroïque et le monumental à travers la version qu'en avait donnée le Titien, à travers les couleurs du Titien.

Ce fameux *Miracle* de l'Académie étonne par sa prodigieuse maîtrise, sa bravoure. Sur ce point, l'Arétin ne s'était pas trompé. Si on le compare cependant aux grandes œuvres du Tintoret, on sent que cette bravoure est le signe d'un éclectisme, d'une incapacité à rejeter des éléments extrinsèques qui sembleront plus tard une surcharge. Sans doute certains éléments du style personnel sont déjà présents. A gauche, l'ombre timide du peintre se glisse et présente le tableau. Le fond surtout a déjà cette apparence de « silhouette », qui est l'une des signatures du Tintoret ; sur la porte du jardin, on aperçoit deux figures qui rappellent celles des tombeaux des Médicis; cependant, elles ont perdu toute signification plastique, elles ne se séparent pas du ciel, pas plus que les deux Maures penchés à la balustrade (coin supérieur ouest) ou que les ombres fantomatiques qui se trouvent sous la porte. Au contraire, ce qui choque, c'est la rupture entre le premier plan opaque et ce fond transparent, c'est la liaison imparfaite entre les individus tassés autour du corps de l'esclave, c'est le fini exclusif de leurs figures. Le tableau reste fait de morceaux, où les portraits particuliers demeurent isolés. Réalisme, abus des contrastes de couleurs, dualité d'impressions proviennent de ce que le Tintoret cherche à traiter la foule, dont il est assurément le peintre par excellence, comme une mosaïque de portraits individuels à la Titien. L'impression de réalisme exagéré provient de cette contradiction, de cet attachement antinomique à l'épopée et à l'individuel, d'une sorte de vertige devant l'abstraction. La peur de perdre le contact avec la réalité, telle est la raison d'être de cet intermède dans son œuvre.

Plus tard, en 1559 [1] on retrouve cette même virulence plastique dans la *Guérison du paralytique* de l'église de San Rocco. Cette pièce était destinée à équilibrer un tableau du Pordenone, et le Tintoret entreprit, suivant une formule qu'il

1. Date de Newton; T, 72.

aimait, de rivaliser avec son vis-à-vis, en lui empruntant les éléments de sa technique : violence baroque du geste, mise en valeur de toute cette violence par le heurt entre des figures monumentales et l'architecture dans laquelle elles s'insèrent étroitement — le Tintoret rend ici cet effet en abaissant le plafond de la salle, qui fait contraste avec les hautes salles des *Noces de Cana* [1], de la *Dernière Cène* de San Giorgio Maggiore [2] ou du portique de la *Femme adultère* [3] —. Les colonnes mêmes, à l'inverse de ce qui se passe dans les autres tableaux, servent ici à arrêter les gestes, à figer leur violence et à briser la naissance d'une perspective. Or, si l'unité esthétique est mieux atteinte que dans le *Miracle de l'esclave*, si la fusion des individus qui composent la foule est bien réalisée et si cette fusion reste étrangère à l'art du Pordenone, il reste à comprendre pourquoi le Tintoret s'est laissé tenter par l' « imitation », pourquoi, ici de façon systématique et ailleurs sporadiquement, il ne néglige pas des traits réalistes, au risque de briser parfois ce qui semble être l'unité de son inspiration.

La rivalité imitative avec le Veronese n'est pas moins connue. Coletti, très généreux sur ce point, range dans cette catégorie les tableaux suivants : *Crucifixion* de S. Severo [4], *Présentation* de l'Académie [5], et surtout *Histoires bibliques* du Prado [6]. A certains égards, la *Crucifixion* de S. Severo est au Veronese ce que le *Miracle de l'esclave* était au Titien de la « crise romaine ». Le tableau manque d'unité ; la couleur et la ligne ne sont pas exactement fondues — il est vrai qu'il faut tenir compte des détériorations chromatiques qui semblent importantes pour ce tableau —. Ici encore, ce qu'il y a de spécifique dans l'art du Tintoret apparaît dans les seconds plans, où les personnages, la terre, les nuages ne font qu'un et annoncent les effets de la grande *Crucifixion* de San Rocco [7] et de la *Crucifixion* de San Cassiano [8]. Mais, prise en

1. Santa Maria della Salute, T, 116.
2. T, 275.
3. Galleria Borghese, Rome, T, 14.
4. Académie de Venise, T, 117.
5. T, 97.
6. T, 101-106; également, Newton, p. 91.
7. T, 127-134.
8. T, 144.

elle-même, l'orgie de couleurs locales, qui fait la rutilance du Veronese, s'accorde mal avec le style général du Tintoret, qui a besoin pour ainsi dire d'une couleur plus monotone et plus abstraite. Les *Histoires de Madrid* ont au contraire une unité stylistique indéniable. Si l'architecture dans les deux panneaux d'*Esther* et de la *Reine de Saba* rappelle les conceptions véronésiennes, en revanche l'aspect d'improvisation, le crépitement des touches de lumière, la représentation du mouvement empêchent toute confusion. Il reste que ces œuvres sont tout à fait particulières dans le style du Tintoret, à la fois par ce papillotement de la lumière — qui est en général remplacé par l'arabesque et l'auréole linéaires — et par la suppression de toute profondeur.

Bien que l'effet, visé et atteint, soit ici très différent du réalisme, et que rien ne vienne troubler l'impression d'irréalité esthétique, ces panneaux offrent ceci de très particulier qu'ils restituent aux figures une proximité par rapport au spectateur et une vivacité d'effet qui correspondent exactement aux moyens techniques. Tandis que, le plus souvent, les longs traits de lumière se joignent aux perspectives profondes pour éloigner du spectateur le spectacle et le baigner dans le mystère et la transcendance, les petites touches courtes et l'absence des seconds plans transforment ici la vision en une sorte de contact prochain et suppriment toute distance.

Or cet effet est, à certains égards, psychologiquement parent de l'effet réaliste, tel que le Tintoret l'obtenait lorsqu'il imitait le Titien et le Pordenone. Chacune de ces « imitations » volontaires, chacune de ces « rivalités » participe d'une même intention à l'égard de la réalité. Il semble qu'à contre-courant de son évolution profonde, le Tintoret veuille parfois retenir quelque chose que la pureté même de son style lui commande d'abandonner. Ses « concurrents » ne sont là que pour lui rappeler le regret qu'il conserve de certains renoncements ; ils incarnent des virtualités qu'il a été contraint de laisser, mais qui représentent pour lui une tentation permanente, dont il garde la nostalgie et dont la réapparition indique par conséquent une « restitution » psychologique.

Un conflit intérieur est visiblement à l'origine de ces riva-

lités extérieures et de ces restitutions. Lorsque Tintoret imite, c'est un aspect refoulé de lui-même qu'il exprime et qu'il libère.

Structure de la personnalité esthétique : un système de restitution

La tension intérieure n'apparaît pas seulement chez le Tintoret sous forme de rivalité imitative. Elle s'exprime aussi par la pluralité des thèmes d'inspiration.

On est loin d'être toujours sûr des attributions au peintre. On ignore surtout la chronologie de ses tableaux. Les nouvelles dates proposées en particulier par Eric Newton — en se fondant sur des critères objectifs de mode dans l'habillement, la coupe des cheveux, etc. — détruisent les anciennes recherches, et l'on ne saurait être trop prudent à cet endroit. Il semble qu'on puisse toutefois déceler deux grandes périodes, où les sujets mythologiques abondent plus particulièrement dans l'œuvre du Tintoret. La première comprend les années de formation et va beaucoup plus loin, jusqu'en 1550. Puis, de 1560 à 1577 (ces dates sont naturellement approximatives et relatives), le Tintoret abandonne l'inspiration profane. De 1577 à 1585, dans le même moment où il peint les murs de la salle supérieure et une partie de la salle inférieure de San Rocco, il revient souvent et avec une maîtrise inégalée aux allégories mythologiques. Ensuite il ne s'occupe que de sujets purement religieux [1].

Or il est clair que le Tintoret ne traite pas les sujets profanes de la même façon que les sujets religieux. Ceux-ci s'imposent par leur caractère dramatique et leur violence. Ceux-là — qu'on se rappelle par exemple les panneaux de l'Anticollège [2] — séduisent par l'harmonie et l'équilibre. Il y a plus de fini et de finesse dans ces derniers, plus de feu et d'inachèvement dans les premiers. On ne voit pas au contraire cette opposition de traitement chez un Titien ou chez un Giorgione.

Mais, bien plus, à l'intérieur des tableaux religieux, il est fréquent et même habituel que le Tintoret s'exprime de façon

1. Newton attribue à cette dernière période les panneaux du Prado. (Tietze le date après 1550, Coletti 1555 et Palluchini 1544!)
2. 1578, T, 225-228, 230 (Palais ducal de Venise).

quasi-antinomique et sous la forme de diptyques. Tel est le cas pour la *Tentation d'Adam* et la *Mort d'Abel* [1], pour l'*Adoration du Veau d'or* et le *Jugement dernier* [2], pour la *Manne* et la *Cène* [3] ainsi que pour tous les tableaux de la Scuola San Rocco. Von der Bercken et Newton ont montré que ces derniers ne se juxtaposaient pas au hasard, et que la décoration suivait un plan déterminé, à la façon dont avaient procédé les grands cycles médiévaux. Dans la Salle supérieure, l'opposition s'établit entre les scènes de l'Ancien et celles du Nouveau Testament. On retrouve par exemple le rapport de la *Manne* et de la *Cène* [4]. *Le Miracle de l'eau de Moïse* fait pendant au *Baptême du Christ* et à la *Piscine de Bethesda* [5]. *Le Serpent d'airain* a pour correspondants les scènes de la *Résurrection* et de *l'Ascension* [6]. Dans la Salle inférieure, aux deux scènes violentes de l'*Annonciation* et du *Massacre des Innocents* [7] s'opposent la rêverie romantique et presque idyllique de la *Fuite en Egypte* et la solennité de l'*Adoration des Rois* [8].

A s'en tenir par conséquent aux seuls critères stylistiques, on voit que la personnalité du Tintoret s'organise autour de plusieurs oppositions, dont l'ensemble forme une véritable structure. Je ne parle naturellement ici que de la « personnalité esthétique » — au sens de Benedetto Croce —, telle que la peut ressaisir l'analyse des œuvres, et non de la « personnalité empirique », dont on sait peu de choses, bien qu'elle paraisse s'accorder très exactement avec la première. Il semble même que l'évolution artistique du Tintoret ait essentiellement consisté à préciser et à accentuer ces différentes oppositions structurales qui se trouvaient confondues ou simplement ébauchées dans les premières œuvres. Ainsi, dans le *Miracle de l'esclave*, le peintre essaie de grouper sur une seule toile des effets à certains égards contradictoires, tandis que les œuvres de la maturité et surtout de la vieillesse

1. 1550-1551, T, 30-31 (Académie de Venise).
2. 1566, T, 91-94 (Madonna dell'Orto, Venise).
3. 1594, T, 274-275 (San Giorgio Maggiore, Venise).
4. 1577-1581, T, 208-209.
5. 1577-1581, T, 187, 204, 205.
6. 1577-1581, T, 186, 202, 203.
7. 1583-1587, T, 246, 258.
8. 1583-1587, T, 247, 248.

tendront à distribuer les éléments de la structure selon des sujets et des séries de tableaux particuliers.

Décrite idéalement, la dissociation des effets conduirait à distinguer chez le Tintoret trois sortes d'oppositions formant système, chacune des grandes œuvres recevant sa place déterminée dans ce système :

1) l'opposition des œuvres où s'expriment les restitutions de rivalité et des œuvres qui obéissent aux critères « tintorettiens » au sens étroit. On a vu qu'à la première catégorie appartiennent par exemple les panneaux de Madrid. A l'époque où l'artiste est pleinement maître de ses instruments d'expression, cette opposition revient à celle de deux effets esthétiques. Dans la seconde catégorie, le peintre cherche à établir une distance entre le spectateur et le spectacle. Dans la première, il cherche à la réduire au profit d'une présence immédiate.

2) l'opposition des œuvres religieuses et des œuvres profanes. Elle correspond en général à l'opposition du dramatique et du lyrique. Il existe cependant des représentations profanes et dramatiques, en particulier les peintures de batailles, et des représentations religieuses et lyriques comme les deux célèbres « contemplations » de la salle inférieure de San Rocco [1]. Mais ces exceptions montrent seulement comment les différentes oppositions peuvent se répéter à différents niveaux.

3) l'opposition des éléments naturels et des éléments surnaturels dans la religion. Par exemple, en face de la *Manne*, nourriture corporelle, le Tintoret représente la *Dernière Cène* où est distribuée la nourriture spirituelle. Il arrive assez fréquemment que cette opposition recouvre celle du Jour et de la Nuit, comme cela apparaît clairement dans le diptyque de San Giorgio Maggiore [2].

Parfois ces trois sortes d'oppositions se croisent. Mais le plus souvent, elles se présentent de façon hiérarchisée. En passant de la première à la troisième, on passe aussi d'un aspect superficiel à un aspect profond de la personnalité

1. Sainte Marie-Madeleine et Sainte Marie Égyptienne, 1583-1587, T, 260-261.

2. Opposition bien notée par Vipper, *Il Tintoretto e il suo tempo*, trad. italienne dans la revue *Italia-URSS, Rassegna sovietica*, nos 8-11, 11, p. 54.

artistique du Tintoret. Nous pouvons par conséquent généraliser notre précédente conclusion. Le système des oppositions d'effets coïncide avec un système de restitutions, qui s'approfondissent et se réfléchissent. En premier lieu, les œuvres d'imitation tendent à rendre la proximité et la réalité du monde à l'artiste, quand son évolution propre risque de les nier trop violemment. En second lieu, à l'intérieur d'un art de la distance et du fantastique, une seconde restitution apparaît, qui réfléchit la précédente : la mythologie par laquelle le Tintoret paie son tribut à la Renaissance, si elle n'indique pas un intérêt pour la nature en elle-même, ramène néanmoins l'attention sur la beauté et la diversité du monde sensible et en particulier sur le nu féminin. En troisième lieu enfin, les aspects matériels de la religion rappellent au peintre son existence terrestre et limitée, ses besoins, sa vie extérieure. Sans doute n'est-ce plus ni la nature, ni la beauté qui nous sont rendues par cette troisième restitution, mais l'univers de la révélation dans la mesure où, ne se réduisant pas à la seule rénovation intérieure, elle agit magiquement sur le corps, en vue de la santé, de l'utilité et de la conservation.

A travers la structure des trois sortes d'oppositions, nous rencontrons ainsi une triple restitution : celle de la réalité, celle de la beauté, celle du miracle. A chaque fois, la vision du peintre tente de saisir quelque chose qu'une tendance profonde risque de sacrifier. Ici, c'est la réalité immédiate des individus sensibles. Là, c'est la beauté et le mythe, tels que la Renaissance les avait rêvés. Là enfin, c'est la religion utile et extérieure, la religion des « œuvres » dont la Contre-Réforme rappelait justement la nécessité aux âmes tentées par la seule vie intérieure, par la « sola fides ».

Digression sur l'art et la schizophrénie

Les schizophrènes et les artistes schizophréniques révèlent dans leur personne et dans leur œuvre les caractères suivants :

1) destruction du monde sous forme de « fantasmes », en particulier obsession de la fin du monde [1]

1. Sigmund Freud, *Psychoanalytic Notes upon an Autobiographical Account of a Case of Paranoia*, Collected Papers, Londres, 1924, III; Otto Fenichel, *La Théorie psychanalytique des névroses*, PUF, 1953, II,

2) sensations hypocondriaques et « contre-investissement » sous la forme d'un sentiment d'étrangeté; il arrive que le malade soit pris d'incertitude par rapport à son propre sexe. Les figures des artistes schizophréniques ont souvent l'aspect d'androgynes[1].

3) sentiments de grandeur, recherche du sentiment de « participation océanique », identifications à Dieu[2].

4) symptômes catatoniques et désordres de l'expression. Les portraits faits par ces artistes sont stéréotypés, privés d'expression individuelle, ils sont « vides »[3].

5) la perte de la réalité, la rupture qui replie le Moi sur lui-même, s'expriment dans le renoncement progressif au rendu des éléments réels et individuels des objets. En particulier, l'artiste se contente bientôt de dessiner le simple contour des objets ; il les réduit à l'état de fantômes[4].

Ces différents symptômes nous montrent comment le malade, perdant de plus en plus le contact avec le monde objectif, régresse à un stade du développement où les rapports et par conséquent les conflits possibles entre le Moi et le monde extérieur n'existaient pas encore. En même temps, il réagit contre ces symptômes et tente de restituer magiquement ce qu'il a perdu ou ce qu'il va perdre.

Le malade essaie de reconstruire ce monde qui se décompose devant son regard. Au début de la maladie, cette reconstruction s'exprime chez l'artiste par une insistance insolite sur les aspects réalistes de la représentation. Plus tard, elle prend souvent la forme d'une récupération religieuse du monde. Le malade attribue au péché le glissement du monde

503. Pour la question des artistes schizophréniques, voir Kris, *ouvrage cité*, p. 164 et 167 (cas de l'architecte psychotique F.W.).

1. Fenichel, II, p. 504-506; Kris, p. 158 (sur la bisexualité de F. W.) et p. 97 (sur le caractère androgyne des nus du peintre psychotique suédois Ernst Josephson, 1851-1906).

2. Fenichel, II, p. 506-507; Kris, p. 165.

3. Fenichel, II, 510-511; Kris, p. 108-109. « Il n'y a aucun doute : Josephson fut un maître dans le rendu de la physionomie humaine. Il faut conclure que, durant la période de sa maladie psychotique, les figures humaines dans l'œuvre de Josephson étaient rendues dans l'état soit d'une excitation extrême, soit d'un vide total. Une synthèse de ces deux extrêmes semble manquer : la figure humaine, avec une expression modérée ou complexe et selon des degrés variés d'humeur et de conflit, semble alors inaccessible à l'artiste. »

4. Fenichel, II, p. 529-533; Kris, p. 96.

au néant, et la restitution se présente comme un rachat et un salut : des rites apotropaïques sont constitués à travers les signes esthétiques pour écarter les démons ou pour contrôler leur action [1].

De même, l'artiste malade réagit contre l'impression de vide et de perte de la réalité, soit en accentuant les éléments expressifs des visages, soit en multipliant le nombre des participants aux scènes (*horror-vacui*) [2]. On sait que, comme l'avait profondément remarqué Léonard de Vinci, l'artiste rend naturellement l'expression des visages qu'il peint en projetant sur eux sa propre expérience corporelle et expressive, et que la grande difficulté de l'éducation artistique consiste à substituer l'observation à la projection. On ne s'étonnera donc pas de la façon dont les artistes psychotiques tentent de restituer le contact expressif avec autrui, dont ils ont perdu le secret. « La maladie embrasse l'ensemble du comportement expressif, et elle fournit un critère fréquemment utilisé pour poser le diagnostic. Nous considérons le contrôle du mouvement comme l'une des fonctions primitives du Moi ; le contrôle des mouvements expressifs en fait partie et désigne les mouvements qui servent à communiquer. Le maniérisme dans les mouvements expressifs schizophréniques — dans la posture, l'allure et particulièrement dans l'expression faciale, la volonté d'apparaître plein de signification, de communiquer quelque chose, combinée avec la rigidité ou le vide, les changements rapides de l'expression faciale sans raison et sans correspondance avec les changements d'humeur — tout cela peut être considéré comme des essais de restitution au sens freudien, et de restitution dans le domaine de l'autoplasticité [3]. »

LE CONFLIT DANS L'ART DU TINTORET : LES THÈMES DE RÉGRESSION

Il est frappant de retrouver dans les œuvres du Tintoret des traits qui les apparentent de loin avec celles des artistes

1. Fenichel, II, p. 511-512; Kris, p. 164 (l'architecte F. W.), p. 96 (cas de Josephson), p. 137, 144 (cas du sculpteur psychotique allemand Franz Xaver Messerschmidt : 1736-1784).
2. Kris, 152.
3. Kris, p. 112.

schizophréniques. Certes ce serait une absurdité de prétendre que son art est psychotique : sa maîtrise inégalée prouve le contraire. Mais on peut se servir des descriptions pathologiques comme de grossissements, pour faire saisir plus facilement le système des réactions d'une personnalité normale.

Cette précaution étant prise, les rapprochements s'imposent. Si l'on compare l'art du Tintoret à l'art des classiques vénitiens, on aperçoit l'apparition de thèmes nouveaux, que, pour indiquer leur groupement analogue à celui des traits de caractère pathologique, nous appellerons : thèmes de régression et thèmes de restitution.

Dans les premiers, on décèle facilement le thème de la destruction du monde. Il se présente chez le Tintoret sous la forme de la destruction de l'espace. Une composition « en éclatement » se fait peu à peu jour dans son œuvre. Dans le *Saint-Georges délivrant la princesse du dragon* [1], cette composition est déjà perceptible : toutes les lignes de force divergent à partir du cadavre placé au milieu du tableau. Dans le *Jugement Dernier* [2] et dans le *Serpent d'airain* [3], un effet analogue est obtenu par un principe différent : le tableau est divisé au tiers supérieur par une ligne horizontale qui sépare deux mouvements contraires. Dans l'univers supérieur et divin, les personnages sont stables ou emportés violemment vers le coin droit supérieur ; au contraire, un mouvement d'entraînement irrésistible précipite vers le coin inférieur gauche les personnages du monde inférieur. Enfin, à ces deux schèmes de l'éclatement et du mouvement contrasté qui reviennent perpétuellement dans l'œuvre du peintre, la toute dernière période ajoute une troisième représentation, la plus pure et la plus originale.

Il s'agit de la reprise du principe de l'éclatement, mais vu à partir d'un corps lui-même déchiré, alors que précédemment le point à partir duquel fuyaient les forces centrifuges appartenait à un corps immobile. *Le martyre de Saint-Côme et de Saint-Damien* [4] et surtout le *Supplice de Sainte-Catherine* [5] illustrent admirablement cette nouvelle composi-

1. National Gallery, Londres, T, 65-68.
2. Madonna dell'Orto, Venise, T, 91.
3. Scuola San Rocco, T. 186.
4. San Giorgio Maggiore, Venise, T, 279.
5. Santa Catarina, à présent Académie de Venise, T, 280.

tion par écartèlement. L'espace se dissipe de l'intérieur, et la destruction du monde s'ordonne à partir de l'épreuve du corps supplicié.

Tous — ou presque tous — les anges du Tintoret sont androgynes. Ils ne sont pas les seuls à l'être. A quel sexe appartient, dans la grande *Crucifixion* de San Rocco, le personnage de gauche (placé derière le cavalier en armure)[1] ? Et le premier apôtre de la *Prière au Jardin des Oliviers*[2] ? Et le Satan de la *Tentation du Christ*[3] ? Je ne parle pas du *Paradis*, en particulier de l'Esquisse du Louvre[4] où la distinction des sexes n'est plus notée, comme ce sera la règle dans beaucoup d'œuvres du Gréco.

Du sentiment de « participation océanique », on trouve la preuve dans des tableaux comme le *Narcisse*[5], dans les *Sainte Marie Egyptienne* et *Sainte Marie-Madeleine* de San Rocco[6], et en général dans toutes les œuvres tardives. Cette impression est produite par l'intégration absolue de la figure dans le fond, et, en particulier, de l'homme dans la nature.

Tous les critiques ont noté l'absence d'individualité dans les portraits du Tintoret. L'impression de profondeur remplace l'impression de présence, si caractéristique de l'art du portrait chez les classiques vénitiens, y compris Lorenzo Lotto. Dans son célèbre Viatique pour l'exposition de peinture vénitienne de 1946, Roberto Longhi écrivait avec esprit : « Nous sommes reconnaissants à Palluchini (l'organisateur de l'exposition) de nous avoir ménagé intelligemment les exemplaires des portraits du maître ; portraits par excellence éphémères, sans durée mémorable. Je me rappelle toutes les individuations du Titien, de l'Aristote à Jacopo da Strada ; mais, parmi les mille effigies tintorétiennes, j'ai peine à me souvenir d'un ou deux portraits. Je me souviens, cela s'entend, des Procurateurs, de la masse brune de leur bure et du nombre de reflets de laque et de carmin ; je me souviens du flot d'ombre sous chaque nez et de mainte barbe blanche

1. T, 137 b.
2. T, 206, coin inférieur droit.
3. T, 214.
4. T, 244.
5. Galleria Colonna, Rome: non reproduit dans Tietze; voir von der Bercken, 92.
6. T, 260-261.

et farineuse ; de l'habituel rideau à reflets ; des habituelles mains qui retombent ; avec peine je me souviens d'un homme. Et que, sous le nom du Tintoret, circulent communément tant de portraits très décadents, cela ne me paraît pas uniquement imputable à la générosité des connaisseurs [1] »

Il y a du vrai dans ces remarques, mais il suffit d'aller au Louvre et d'y regarder le portrait du Tintoret par lui-même [2] pour apercevoir ce qu'elles contiennent de polémique, de partial et de faux. Il est remarquable que, parmi tous les portraits tintorettiens, Longhi aille sauver un *Portrait en costume de Saint-Georges* [3], brillant et enlevé, qui, sans doute lui fournit un argument en faveur d'un artiste virtuose, d'un technicien brillant et sans âme, ou, comme disait Boschini, « praticon di man ». Mais ce genre d'œuvre fait pour mettre en valeur la virtuosité du portraitiste ne s'inscrit pas dans la vraie tradition du peintre. Sans cesse, le Tintoret a écarté ce qu'il y a d'individuel, de séduisant et de singulier pour tenter de faire apparaître l'intériorité du sujet. Aussi le dématérialise-t-il, le prive-t-il d'action et, pour ainsi dire, de corps. Tel est le portrait du Louvre. Tout ce qu'il y a d'extérieur a disparu; il n'y a ni costume, ni rideau, ni mains. Il n'y a plus même de fond, et seuls demeurent un regard et une interrogation. Combien, mieux que Longhi, Manet avait compris cette présence profonde, lorsqu'il faisait de ce portrait dépouillé à l'extrême son œuvre préférée, et qu'il exerçait son art en le copiant [4] ?

Certes, il y avait dans cette conquête de la profondeur psychologique — on dirait mieux, de la profondeur métaphysique — beaucoup de renoncements. Le rapport déterminé au milieu, qui individualisait les portraits du Titien, était destiné à disparaître. Mais n'est-ce pas que la profondeur exige l'abstraction ? En tout cas, le nouveau style ne pouvait se former, comme en témoignent précisément les condamnations du Titien et de l'Arétin et, de nos jours, la polémique de Longhi, qu'en sacrifiant les meilleurs éléments représentatifs de la peinture vénitienne classique. Dans cette perspec-

1. *Viatico per Cinque Secoli di Pittura Veneziana*, Sansoni, Firenze, 1946, p. 30.
2. Von der Bercken, p. 1.
3. New-York, Collection Kress, reproduit in Longhi, 128.
4. Cette copie se trouve au Musée de Dijon.

tive, on comprendra mieux le rapport des thèmes de régression aux thèmes de restitution, et on classera immédiatement le portrait du Louvre dans les premiers, et dans les seconds le *Portrait en costume de Saint-Georges*. La conclusion de Vipper semble tout à fait fondée : « Il est caractéristique de voir qu'à la concentration supérieure et intentionnelle des portraits postérieurs à 1560 correspondent, dans les compositions à plusieurs figures, une décentralisation totale et une dispersion des accents. L'homme semble oppressé par les forces cosmiques de la nature, effrayé par les éléments hostiles de la vie, perdu dans le chaos des collisions mondiales. Alors, il cherche le salut à l'intérieur de lui-même. Ainsi, l'évolution du portrait chez le Tintoret nous conduit directement aux contradictions profondes de son développement artistique [1] ».

Abstraction des portraits, sentiment océanique, perte de la réalité des objets, ces trois symptômes n'en sont qu'un. L'arabesque de lumière, à laquelle se réduisent les objets dont seuls les contours sont indiqués, est célèbre chez le Tintoret. D'abord contenue dans les lointains ou les marges des tableaux, elle les envahit de plus en plus, et tend à repousser la représentation individuelle de la solidité. Comme l'a bien montré Malraux, c'est ainsi que se font les grandes découvertes de l'art : un motif marginal devient peu à peu central. Ces esquisses lumineuses apparaissent déjà au dernier plan du *Miracle de l'esclave* [2]. Elles sont sous le Portique de la *Cène* de San Trovaso [3], dans l'arrière-plan du *Veau d'Or* [4]. Elles s'introduisent à l'intérieur de la *Crucifixion* de l'Académie [5], où visages et formes fantastiques apparaissent déjà entre les lances verticales, suivant un schème de composition qui sera systématiquement exploité dans la *Crucifixion* de San Cassiano [6]. Elles sont réparties, parmi les formes « solides », selon les caprices de l'éclairage, dans la *Grande Crucifixion*

1. Vipper, nº 8, p. 57.
2. 1548, T, 21. Les détails significatifs sont reproduits dans *Palluchini*, 197, 198, 199.
3. Venise, 1564, T, 88.
4. Madonna dell'Orto, 1566, T, 92 (coin supérieur gauche).
5. 1555-1560, T, 117. Toute la *Crucifixion* de Münich est faite de ces lumières transparentes (ältere Pinacothek; reproductions dans von der Bercken, 103, 104, 105).
6. Venise, 1568, T, 145.

de San Rocco et dans la *Visite aux Limbes* de San Cassiano [1]. Puis, elles envahissent littéralement les tableaux. Ce sont ces fantômes transparents et irréels qui peuplent *le Voyage de Sainte-Ursule* [2], *le Baptême et l'Ascension du Christ* [3], la *Multiplication des pains* et la *Cène, la Prière au Mont des Oliviers* surtout à San Rocco, où la procession nocturne des compagnons de Judas est justement célèbre [4]. Dans les œuvres de la dernière période, cette technique envahissante a éliminé tous les effets réalistes. On connaît assez la suite à cheval dans l'*Adoration des Rois Mages* [5] et les paysages de la *Fuite en Egypte* et de la *Manne* [6]. Tout le *Paradis* du Louvre est construit sur ce thème unique [7] : la foule des élus est une foule transparente et immatérielle, les corps sont réduits à leur esquisse lumineuse et à leur contour. Il y a là un achèvement anticipé de l'impressionnisme ; toute individualité, toute solidité et toute opacité des objets se dissolvent dans l'unité de la lumière qui les absorbe.

Les thèmes de restitution

On a déjà examiné comment s'organisait le système des restitutions, Mais il faut encore étudier celles-ci à l'intérieur de la catégorie « religieuse » et surtout dans la perspective spirituelle qui s'oppose si radicalement au lyrisme « naturel » du Titien.

Le thème fondamental de la restitution est celui du péché. Le monde réapparait dans sa réalité, mais cette réalité est condamnée. Elle n'a aucun sens en elle-même et elle appelle l'opération religieuse du salut.

Ce thème s'introduit de plus en plus clairement dans l'œu-

1. 1565, bonne reproduction dans ce sens dans von der Bercken, 236; et, Venise, 1568, T, 143 (von der Bercken, 119).
2. Ce qui est en faveur de la date tardive de Newton (1573-1575); bonne reproduction dans *Palluchini*, 120.
3. 1577-1581, T, 217.
4. Même date, T, 206 (coin inférieur gauche; à rapprocher d'un schème analogue dans la même scène de San Stefano, après 1578, T, 266 et 265); T, 212 et 209.
5. San Rocco, 1583-1587, T, 251; également T, 250.
6. San Rocco, 1583-1587, T, 272; San Giorgio Maggiore, 1594, T, 273.
7. 1587, T, 242.

vre du peintre. Il est lié, en particulier, au traitement de la couleur et de la lumière. Des dissociations se font jour ici, qui sont parallèles à celles de la peinture profane et de la peinture religieuse et des deux sortes de peinture religieuse.

Si nous revenons au *Miracle de l'esclave*, nous apercevons que la dissociation n'est pas faite. Le Tintoret y utilise en même temps deux principes. Certes certains détails prouvent que la distribution des lumières et des ombres obéit à des lois propres, et qu'elle poursuit une fin autonome. Mais en même temps, le peintre cherche à renforcer les effets ainsi obtenus, en les doublant par ceux qu'il tire de la distribution des couleurs. En réalité, comme l'a justement noté Newton [1], ces effets tendent à se détruire au lieu de s'ajouter, et c'est à ce propos qu'on voit la contradiction esthétique impliquée dans le fameux mot d'ordre : « le dessin de Michel-Ange et le coloris du Titien », la Vénétie et la Toscane ! Dans les beaux-arts, c'est en retranchant, non en ajoutant, qu'on atteint le maximum d'impression.

Ces deux effets contradictoires, le Tintoret les a peu à peu dissociés. Il a senti la nécessité de ne pas les employer conjointement. Il a, pour ainsi dire, réservé le plein-emploi des couleurs, tel que l'avait développé la tradition vénitienne, aux sujets mythologiques, quil s'agisse de la *Suzanne* de Vienne, si peu chrétienne, ou des panneaux de l'Anti-collège. Au contraire, dans les tableaux religieux, il n'a pu développer dans toutes ses conséquences le principe de la lumière qu'en renonçant à traiter les couleurs de façon autonome. Ainsi se développe une peinture presque monochrome et monotone, tout entière au service de la représentation dramatique. On a dit que pour le Titien la couleur était l'élément vital et indiscuté de la vision du monde, tandis que chez le Tintoret elle servait les fins d'une expression spirituelle. On indiquait par là l'opposition — classique depuis Schiller — entre la poésie « naïve » et la poésie « sentimentale [2] ». Il serait plus exact peut-être de comparer l'unité d'effets chez le Titien et la tension ou dualité des effets chez le Tintoret. Au fur et à mesure que ce dernier conquiert les moyens d'expression qui lui sont propres, il tend à distribuer la lumière indépendam-

1. P. 45-46.
2. Tietze, p. 13.

ment de la répartition des objets dans l'espace et de leurs couleurs.

Deux scènes, entre autres, illustrent ce fait. Dans le *Massacre des Innocents* de la Scuola San Rocco [1], les lumières et les ombres découpent l'espace en portions vivement contrastées et juxtaposées de façon chaotique. Newton, le meilleur critique du Tintoret, se montre très réservé sur ce qu'il appelle un échec. Il voit la raison de ce dernier dans le refus d'élaborer une mise en scène où soient contenus les acteurs [2]. Mais ne retrouve-t-on pas ici l'un des schèmes essentiels qui indiquent la destruction du monde ? Les personnages sortent du tableau, qui est organisé en bandes de lumière et d'ombre. Ces bandes sont disposées horizontalement pour les premiers plans et verticalement pour le fond. Il y a là un changement d'axes qui déroute, et dont se souviendra le Piranèse pour les escaliers de ses prisons. Les corps sont projetés de toute part. Leur fuite se change en vol dans le fond lumineux du tableau qui a les apparences d'une immense glace où se répercute la scène à l'infini. Or la bande d'ombre qui occupe le centre du tableau n'est ni horizontale, ni verticale, et elle semble relever le plan du sol. Cette sorte de plan incliné surélève certains personnages (dont le corps d'un enfant), au détriment de la logique architecturale. Mais justement ce changement brusque des axes de composition remplit une fonction semblable à celle de la composition par écartèlement dans le *Supplice de Sainte-Catherine*. L'espace bascule devant nos yeux. Nous le voyons s'effriter de l'intérieur.

La *Dernière Cène* de San Giorgio Maggiore réalise la suprématie de la lumière sur la couleur par l'effet d'un contre-jour artificiel. La couleur est ici devenue une lumière phosphorescente, qui happe ou néglige les corps et les objets. La lumière est même le seul acteur individualisé du drame, et les figures qu'elle éclaire sont simplement des obstacles qui lui permettent de se réfléchir et de se manifester.

On voit alors la signification de la restitution chez le Tintoret. Dans les tableaux mythologiques, la couleur reste le principe d'organisation essentiel. Dans les tableaux religieux et dramatiques, l'univers est récupéré sous une forme subli-

1. 1583-1587, T, 258.
2. Newton, p. 158-159.

mée, comme manifestation de la lumière. Cependant cette technique s'accorde admirablement à l'esprit religieux du peintre. On a noté quelle était l'importance du miracle dans son œuvre. On a montré que la Salle supérieure de la Scuola San Rocco était décorée suivant un plan, dont le principe est celui de la classification des miracles en miracles de l'eau, de la nourriture et de l'intervention divine. Il en va de même pour les tableaux hagiographiques.

Or — c'est en ceci qu'une différence s'établit entre les grandes compositions médiévales et la cosmologie du Tintoret — cette répartition des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament suivant les catégories de miracles est une idée nouvelle. Au Moyen Age, les cycles des fresques s'organisent autour d'un principe théologique. Il y a Saint Thomas derrière Giotto. Dans la perspective du Tintoret au contraire, la religion a une fonction magique immédiate de restitution. Ce n'est pas une grande pensée métaphysique qui commande le culte et l'art, mais la lutte immédiate contre la faim, la peste, la paralysie, la peur de la damnation. La représentation esthétique n'obéit plus à des prescriptions intellectuelles et contemplatives ; elle vise à l'action, et elle est immédiatement engagée. Pour l'homme médiéval, les miracles étaient les conséquences accidentelles de l'intervention divine. Ils révélaient Dieu, d'ailleurs imparfaitement, ils ne le définissaient pas. Pour l'homme de la Contre-Réforme, la théologie n'a plus de sens en dehors des services que la divinité peut rendre à l'homme dans ce monde ou dans l'autre.

Par une régression qui est fréquente en histoire et qui marque les grandes secousses et les grandes crises de civilisation, la religion, qui s'était si difficilement détachée des pratiques magiques, retournait à ses origines. Tous les critiques ont noté chez le Tintoret une sorte de matérialisme mystique, un mélange de réalité et de transcendance. Il correspond à cette régression par laquelle on substituait l'action immédiate à la connaissance, la magie à la contemplation, le souci au détachement.

C'est aussi cette appropriation magique des forces surnaturelles qui explique deux autres expressions secondaires de la restitution chez le Tintoret. La première correspond à l'*horror vacui* et aux emprunts « nordiques » — en particulier à

Dürer — dans la composition. Il suffit de comparer la pein-ture du Tintoret à celle de Véronèse, pour apercevoir combien la première est barbare, et classique la seconde. Le Tintoret ignore le ciel et le vide ; ses tableaux sont grouillants ; ce sont les oppositions des mouvements qui en constituent l'équi-libre. Le ciel vide est au contraire pour le Véronèse l'instru-ment d'équilibre par excellence ; c'est lui qui fait respirer les personnages.

La foule prend donc possession des toiles du Tintoret. C'est ce qui leur confère leur aspect populaire, étranger à la tradition aristocratique de Venise. C'est là un caractère dis-tinctif de l'expression chez certains visionnaires. Comme chez Hugo, le nombre sert de restitution à la perte de l'individua-lité, à l'abstraction. Aussi comme on l'a vu pour le *Massacre des Innocents*, la mise en page cesse bientôt de comporter des limites précises. Le peintre recherche un effet d'écho. Il l'obtient dans la *Dernière Cène* de Saint-Georges Majeur en noyant le plafond et les murs dans la lumière, qui sert à ouvrir l'espace, quand la couleur a souvent pour effet de le fermer. Ou bien, il utilise de façon réelle ou symbolique la multiplication par le miroir [1].

Enfin, il brise l'homogénéité et l'anonymat de ces foules, il restitue au geste « abstrait » son individualité en en forçant démesurément l'expression. L'individualité de la terreur est en particulier — comme chez Hugo — obtenue par l'accu-mulation des traits frénétiques. Dans la *Grande Crucifixion* de San Rocco, des visages d'hallucination regardent. La Mort du Christ est achevée, et, pour certains, l'agonie com-mence. Il n'est pas de meilleur commentaire aux spectres hugoliens.

« Nus, face à face avec l'immensité fantôme ».

que ces regards de damnés privés de toute expression humaine [2].

On saisit mieux alors la raison d'être de la malédiction du Tintoret. La tradition vénitienne avait mis au point un sys-

1. En particulier, pour le cycle profane, dans les différentes versions de *Suzanne et les vieillards*.

2. Il n'existe pas, à ma connaissance, de bonne reproduction de ces détails. La seule que j'aie trouvée est le n° 40619 de la collection de photos D. Anderson (Rome).

ème d'expressions classique et par conséquent modéré. Bellini, Giorgione, Titien l'avaient porté à un point de perfectionnement inouï. Dans ce langage, quelle que soit la violence le l'émotion éprouvée, l'expression est contenue entre des imites de bienséance très étroites : elle est toujours contrôle le soi et maîtrise. Avec le Tintoret, une sorte de double frénésie s'en empare. Figures, gestes et attitudes sont prises entre l'anonymat et la violence. C'est pourquoi l'homme cesse le s'opposer au milieu dans lequel il dessinait sa sphère d'action et d'indépendance. Il se fond en lui et vibre à l'unisson. Sa sensibilité est écorchée, sans protection, et il a perdu le contrôle des mécanismes destinés à amortir en lui le contrecoup des événements extérieurs.

Michel-Ange, que le Tintoret se proposait d'imiter, a, lui aussi, connu la tension et le conflit. Mais son univers appartient encore à la Renaissance par la maîtrise de l'expression, dont les variations sont limitées. Le Tintoret au contraire inaugure l'art baroque, en supprimant ces limites. Il est le premier artiste à détruire les règles du langage qu'une longue tradition avait établie. Si la santé est la constance relative de l'homme parmi les fluctuations du monde extérieur qui l'affectent, si l'art qui l'exprime implique un langage mesuré et une étroite stabilité du « milieu intérieur », l'art du Tintoret, avec ses thèmes de régression et ses thèmes de restitution, introduit au contraire une maladie dans la peinture européenne. Il est le premier artiste génial de la décadence.

PREMIÈRE RESTITUTION : LE FAUX PROBLÈME DU « MANIÉRISME » ET LA CONQUÊTE DE L'« IMAGE VISUELLE »

On appelle « maniérisme » le mouvement artistique qui de 1520 à 1600 travaille aussi bien l'art italien [1] que l'art français [2]. On l'a souvent confondu avec l'éclectisme et avec l'académisme, et à bon droit dans la plupart des cas. Les critiques Dvorjak, Briganti, Palluchini et d'autres [3] ont

1. En Toscane : Pontormo, Rosso, Bronzino, Beccafumi; en Émilie, Le Parmesan, le Primatice; à Rome, Sebastiano del Piombo, Salviati; Vasari, Jules Romain, l'École de Bologne.
2. L'École de Fontainebleau.
3. Voir Palluchini, p. 19-20.

voulu donner une valeur esthétique à ce mouvement qui n' d'intérêt qu'historique. Mais il est difficile de voir dans cett préciosité, ce formalisme, cette recherche de la seule sensua lité autre chose qu'un avilisssement du goût. L'art italien n s'est jamais relevé de ce style bonbon. Si le Baroque ne s confond pas avec le Maniérisme, il lui doit cependant certain de ses défauts, une absence de rigueur, une prodigalit luxueuse, la subordination des valeurs humaines, qu'avai découvertes la Renaissance, au pur plaisir esthétique, la déca dence de l'art qui commence à chercher sa fin en lui-même Le Baroque a permis l'éclosion d'individualités hors pair Rubens, Velasquez, Rembrandt. Mais il a également con sommé la fin de l'école italienne de peinture [1].

Or les critiques ont récemment tenté d'établir un rappor étroit entre le développement de l'art du Tintoret et le déve loppement du maniérisme. Tel est le but du livre de Pallu chini sur la jeunesse du Tintoret. D'autres, comme Longhi sont allés plus loin. Si seulement, disent-ils, ce Tintoret avai eu les qualités techniques des maniéristes, qui savaient a moins poser les couleurs et dessiner ! Le Tintoret serait alor un maniériste manqué, bon aux exercices de bravoure, éton nant seulement par sa rapidité d'exécution [2]. Ce dernier juge ment, qui est le plus outré, n'est pas le plus faux. Il a a moins le mérite de faire une différence entre le médiocre e le pire.

Car il y a une différence qui saute aux yeux entre le manié risme et la peinture du Tintoret : le portrait du Louvre rap pelle combien les fastes mondains étaient étrangers à ce der nier. On peut regretter qu'il ait rompu avec la tradition véni tienne ; mais on ne peut confondre cette révolution ave l'adhésion tranquille et extérieure à l'imagerie sensuelle d maniérisme. Et qui donc trouvera dans Jules Romain ou dan les toiles-fleuves des Bolonais ce regard d'au-delà et cett peinture méditative ?

Quant à préférer le maniérisme à Tintoret, c'est une preuv d'étroitesse de jugement. Le mot de Longhi, écrit justemen Newton, « signifie probablement qu'il eût été content de voi

1. On lit une bonne histoire générale de cette décadence dans l'ouvrag de Benedetto Croce, *Storia della Età Barocca in Italia*, Bari, 1946.
2. Longhi, p. 29.

continuer la tradition dont Giovanni Bellini et Titien avaient si admirablement fixé les lignes maîtresses, de voir transformer en formule leur poétique opulente enrichie d'un peu de piquant stylistique, plutôt que d'assister à la création d'un nouveau monde capable de concurrencer et éventuellement d'éclipser cette tradition. Il se venge de la venue d'un géant, par loyauté envers le jardin bien aimé qu'a envahi le géant. Il ne peut pas admirer sa taille, parce qu'il est horrifié de le voir piétiner les fleurs ». Et il ajoute : « Le Tintoret piétinait les fleurs, non parce qu'il ne les aimait pas, mais parce qu'il n'était pas jardinier[1]. »

Les erreurs des gens intelligents s'expliquent toujours par un ressentiment caché, mais aussi par le juste sentiment de l'incompatibilité des styles. Combien la plupart des détracteurs de Hugo relèveraient d'un jugement semblable !

Il faut donc écarter le maniérisme pour expliquer la première « restitution » — quitte à lui faire sa part, très réduite, dans les œuvres encore éclectiques de la jeunesse : La solution du problème posé par des œuvres comme les Panneaux de Madrid se trouve ailleurs.

Wölfflin aperçoit l'un des caractères essentiels qui distingue l'art baroque — et il compte justement le Tintoret au nombre des premiers artistes baroques — et l'art classique dans l'opposition de ce qu'il appelle « l'image tactile » et « l'image visuelle »[2]. L'image tactile est produite par la prédominance des lignes de séparation des objets ; le peintre représente l'objet tel qu'il est et la forme géométrique tend à prédominer. L'école florentine classique illustre bien ce mode de représentation. L'image visuelle au contraire fait relativement abstraction des contours des objets ; elle saisit l'unité de lumière et d'ombre et tend à représenter l'objet tel qu'il apparaît et non tel qu'il est. L'impressionnisme français a poussé ce principe à ses dernières conséquences, mais il avait été précédé et annoncé par les artistes baroques.

Or Wölfflin remarque que « les Vénitiens dans leur ensemble cultivent un art pictural » et non linéaire[3], bien que, par

1. Newton, p. 209.
2. Heinrich Wölfflin, *Principes fondamentaux de l'Histoire de l'Art*, Plon, 1952, p. 21 et suivantes.
3. Wölfflin, p. 34.

ailleurs, il range, en accord avec la tradition, Bellini, Gio
gione, Palma il Vecchio et presque tout Titien dans la pe
pective classique pour les opposer au Tintoret. Il y a donc
quelque chose d'inadéquat dans l'opposition des principes,
moins si on les applique à l'école vénitienne.

On aura précisé ce problème si l'on détermine le sens de
« première » restitution chez le Tintoret. Dans les pannea
de Madrid, celui-ci systématise l'emploi des couleurs pur
juxtaposées, de touches qui saisissent l'apparence des corps
des objets, au détriment de leurs formes plastiques, tell
que nous les connaissons par le toucher. Mais il est évide
que cette technique « impressionniste » ne se confond null
ment avec la technique du clair-obscur, bien que cette de
nière, elle aussi, ne se propose pas la représentation
l'image tactile. Les panneaux de Madrid, par exemple, so
sans profondeur. Au contraire, le jeu dramatique de lumiè
et d'ombre crée cette profondeur au détriment du relief.
y a là deux intentions esthétiques différentes, que Wöffl
confond. Aussi bien, lorsque, à certains égards sous l'influen
du Tintoret, le Titien utilise dans ses dernières années
clair-obscur, c'est en renonçant aux effets proprement coloré

La technique des panneaux de Madrid est proche de
technique du Véronèse. Dans l'art de ce dernier, la profo
deur ne joue pas un rôle primordial, et, si l'on veut cherch
un ancètre vénitien à l'impressionnisme moderne, c'est plut
lui qu'il faut invoquer que Tintoret. Si Véronèse, à S
Sebastiano ou à la Villa Maser, réduit consciemment le mon
qu'il décore à son image visuelle, le Tintoret ne décore pa
son art vise plus au drame qu'à la rêverie. C'est pourquoi
organise des plans en profondeur, bien que jamais il n'utili
les perspectives géométriques des peintres qui soumettent le
vision aux lois de l'image tactile. Ce sens de la spatiali
dramatique est un élément absolument nouveau dans l'
vénitien, et c'est lui surtout qui va définir le Baroque. Il
l'objet d'une recherche spécifique qui prétend saisir dans
monde les projets de nos propres actions et de nos propr
mouvements.

Le sens de la première restitution devient clair. Il faut
mettre en rapport avec le courant décoratif qui se dévelop
à l'intérieur de la tradition vénitienne, et dont Véronèse

le plus illustre représentant. Ce courant vise à fournir l'image visuelle du monde et non son image tactile. Il nous renseigne sur l'apparence que nous voyons et néglige la réalité que nous connaissons. Surtout, cette image est immédiate, et c'est pourquoi elle est si intimement liée au plaisir sensible.

C'est ce plaisir sensible au contraire que tend à abandonner l'évolution profonde du Tintoret. Ce qu'il cherche n'est ni l'image tactile, ni l'image visuelle, ni même, comme il avait pu le croire dans sa jeunesse, leur synthèse, car, en art, les synthèses conduisent aux culs-de-sac du maniérisme. Ce qu'il cherche, c'est une impression nouvelle qui ressemble à ce que les médecins ont appelé l'image corporelle, c'est l'expérience esthétique d'un projet d'action dans l'espace [1].

Deuxième restitution :
La mythologie et la lumière

La mythologie a perdu chez le Tintoret le sens qu'elle avait pour le Titien. Elle n'est plus le prétexte d'un érotisme noble. Le nu, en particulier, est traité de façon toute différente. Le Tintoret cherche moins à faire tourner un corps en relief dans l'espace, qu'à tenir en suspens son équilibre ou son mouvement amorcé par rapport à la dimension de la profondeur. En ce sens, et si on la limite aux œuvres mythologiques et à la *Suzanne* de Vienne, la filiation est vraie qui rapproche les nus du Tintoret, la *Vénus* de Velasquez et le *Déjeuner sur l'herbe* de Manet [2]. La recherche de surfaces plates et vibrantes s'oppose au rendu du relief et aiguise les contours.

La prédominance des tons froids sert, dans ces œuvres du

1. Je ne puis développer, dans les limites d'un article, ce point qui est essentiel et qui fera l'objet d'un livre sur le Tintoret. Ces indications doivent néanmoins suffire pour montrer en quel sens je reprends et en quel sens je modifie les catégories introduites en critique d'art par Bernard Berenson. (Voir en particulier, *Esthétique et Histoire des Arts visuels*, Albin Michel, 1953, p. 101 et suivantes, où Berenson distingue trois sortes de valeurs : les valeurs tactiles qui ont trait à la forme, les valeurs viscérales qui ont trait à la couleur et les valeurs respiratoires qui ont trait à la composition spatiale.)

2. A propos de Manet, on notera l'extraordinaire ressemblance — et qui ne saurait être fortuite — entre ses *Baigneuses* du Musée de Sao-Paulo (naguère exposées à l'Orangerie) et la *Suzanne au bain* du Tintoret au Louvre (T, 59).

Tintoret, à accentuer l'impression de distance. Nous avons affaire moins à un spectacle, comme c'était le cas chez le Titien, qu'à une méditation ou du moins à une contemplation. Cette impression impérieuse est provoquée à la fois par la fusion du fond et des figures, par la substitution de la profondeur au relief, par ces tons froids. Chez le Titien, le regard est happé par les personnages centraux; au contraire le Tintoret prend soin de faire rebondir l'attention. Dans le langage de Wölfflin, on passe de l' « unité multiple » à l'unité indivisible.

Le but d'une telle peinture n'est donc pas le plaisir de l'œil pour lui-même, mais la participation du spectateur à l'unité du spectacle, et plus généralement, à l'unité de la nature. Dans ce genre de recherche, le peintre touche aux limites de son art. Car il doit réussir ce tour de force d'amener l'œil à penser au lieu de voir.

Dans son *Traité sur l'infini, l'univers et le monde*, Giordano Bruno écrivait : « Ce n'est pas le sens qui voit l'infini, ce n'est pas le sens auquel on demande ce travail, parce que l'infini ne peut pas être objet du sens. Et par conséquent qui cherche à le connaître par le moyen du sens est semblable à celui qui voudrait voir avec les yeux la substance et l'essence ; et qui voudrait nier la chose en alléguant qu'elle n'est pas sensible serait conduit à nier la substance et l'essence mêmes. » En un sens, la peinture du Tintoret relève le défi du philosophe. Ces contemplàtions peintes donnent au sens lui-même quelque idée de l'infini.

Il est impossible de déterminer à quelles influences littéraires le Tintoret fut sensible. Dans la Venise du XVIe siècle, on sait seulement que la vie littéraire et les humanités, jusqu'alors fort négligées, avaient pris de l'importance. De plus, la Sérénissime était un centre de publications scientifiques et philosophiques, l'un des plus importants en Europe et abondamment alimenté par l'Université de Padoue. Les théories de Patrizzi, qui enseigna à Padoue, qui édita à Venise, offrent en tout cas de curieux rapprochements avec l'esprit de la peinture du Tintoret, et elles peuvent avoir été à l'origine de certaines de ses idées.

Patrizzi pense que toute notre connaissance commence par les sens, et que le plus noble de nos sens est la vue. Le pre-

mier objet que connaît la vue, c'est la lumière, considérée à la fois comme source d'éclairage (*lux*), comme rayons (*radii*) qui transmettent celui-ci, et comme clarté (*lumen*) qui définit le contour des corps. Cette lumière est infinie et elle est l'image vraie de Dieu ; elle pénètre toute chose, elle n'est ni corporelle ni incorporelle, mais c'est elle, qui, en se distribuant dans l'univers, fait apparaître la multiplicité des corps.

Or cette lumière est aussi le seul être qui possède l'efficace, dont sont privés les corps. Le principe de tout mouvement, c'est ce qu'il y a d'incorporel dans les corps, c'est leur participation à la lumière. Cette métaphysique de la lumière, qui lie étroitement le monde divin aux autres mondes et qui en fait saisir l'unité, Patrizzi l'appelle : *Panaugia*, c'est-à-dire *omnilucentia*.

Il y a plus. A l'appui de son pananimisme de la vision, Patrizzi invoque la genèse de l'espace à partir de la détente de la lumière. Il distingue l'espace des choses qu'il contient et du simple lieu, auquel tendrait à le réduire une représentation géométrique. L'espace est un « corps incorporel » comme la lumière et comme la chaleur, et ce sont ces trois principes — qui ne se distinguent que pous nous — qui sont à l'origine des choses [1].

Y a-t-il illustration plus précise de Patrizzi que l'*Origine de la Voie lactée* du Tintoret [2] ? Plus généralement, ne retrouve-t-on pas chez le peintre tous les thèmes développés par le philosophe ? L'excellence de la vue, l'identité de la lumière, de l'espace et du mouvement, la pénétrabilité des corps, le caractère divin de cette nature illuminée, la réduction des corps à leur substance lumineuse, la substitution de l'image corporelle à l'image tactile pour la représentation de l'espace, tous ces thèmes sont clairement présents dans les œuvres mythologiques de l'artiste.

Tel serait donc le sens culturel de la seconde restitution : au lieu de l'univers immédiat du mythe redécouvert par la Renaissance et par l'Humanisme, se servir de la vision comme

1. Sur ce point, Giuseppe Saitta, *Il pensiero Italiano nell'Umanesimo e nel Rinascimento*, Vol. II, *Il Rinascimento*, Bologna, 1950, ch. IX, p. 521-567.
2. 1577, National Gallery, Londres, T, 148.

d'un moyen d'accéder à l'univers de la lumière, à l'unité à la fois corporelle et supra-corporelle du monde divin, à cette nature panthéiste que l'artiste garde le privilège de contempler et de révéler.

Troisième restitution : La Contre-Réforme et l'ordre des sensations

C'est vraiment à regret que le Tintoret abandonnait la tradition vénitienne. Georges de la Tour n'aura pas ces repentirs ; il est vrai qu'il avait pour maîtres non de grands artistes comme le Titien, mais des maniéristes comme Bellange. Aussi découvre-t-il son style en supprimant l'apparat du maniérisme, ses emprunts à l'antiquité et ses thèmes voluptueux. Plus sévère encore, le Greco démolira systématiquement la tradition italienne [1].

Dans ces simplifications, il y a du génie et aussi quelque faiblesse, une barbarie ignorante du prix d'une belle culture. Or il est remarquable que les inspirations religieuses auxquelles puisent, pour détruire, le Lorrain et le Grec, ne sont pas les mêmes que celles auxquelles, pour reconstruire, se nourrit le Vénitien.

De la Tour et Greco sont à l'école de Sainte Thérèse et de Saint Jean de la Croix. Comme le prouvent les nombreuses *Extases de Saint François* qu'ils ont peintes, ils associent dans leur œuvre les deux thèmes de la rigueur ascétique et de l'extase mystique. Ce sont deux thèmes qui manquent au Tintoret, lequel s'en tient strictement à la vie militante et aux miracles.

Tout se passe comme si, après la révolution que le Tintoret créait dans le langage pictural une nouvelle vague de nouveauté avait emporté les digues peu solides qu'il avait construites, comme si l'opposition tintorettienne entre l'inexpressivité anonyme (thème de régression) et la frénésie démoniaque (thème de restitution) s'était encore approfondie et était

1. Voir les tableaux qui se trouvent dans les musées de la plaine du Pô. L'un des plus significatifs est la *Guérison de l'aveugle* à la Pinacothèque de Parme (Reproduction Anderson, nº 10651). Dans le *Musée Imaginaire*, Malraux a analysé les diverses étapes qui marquent le détachement progressif du Greco à l'égard des traditions italiennes.

devenue l'opposition de la sécheresse ascétique à l'extase mystique.

Cette transformation artistique correspond exactement à la transformation religieuse de la Contre-Réforme. En 1534, Ignace de Loyola et ses compagnons parisiens prononcent le vœu de Montmartre, et en 1540 la Compagnie de Jésus reçoit l'approbation pontificale. 1540 est aussi la date de la première œuvre que nous connaissions du Tintoret. En 1562 Sainte Thérèse réforme le monastère des carmélites d'Avila ; elle étend cette réforme jusqu'à sa mort (1582) et elle est aidée dans cette œuvre par Saint Jean de la Croix (mort en 1591).

Ces deux derniers réformateurs sont des mystiques ; ils réorganisent un ordre monacal, détourné du monde. Ils insistent sur les états solitaires du salut : « Une seule âme parfaite vaut mieux, dit Sainte Thérèse, qu'une multitude d'âmes vulgaires ». Leur pensée est avant tout métaphysique, surtout chez Jean de la Croix, et l'on a pu rapprocher justement son « système » poétique du système métaphysique, de Spinoza [1].

Au contraire, Ignace fonde un ordre tourné du côté du monde. Dans la mesure où l'on distingue dans la vie spirituelle la voie active et la voie passive, c'est-à-dire ce qui dépend de notre volonté et ce qui ne dépend que de la grâce, il ne s'occupe que de la voie active, et on a pu se demander si lui-même a été gratifié d'extases. Mais surtout, il conçoit la voie active d'une façon toute différente de celle des mystiques. Saint Jean de la Croix nous propose l'expérience par laquelle, faisant le vide dans son âme, il y produit les différentes « nuits », nuit des sensations, nuit des images, nuit de l'intelligence, nuit des appréhensions distinctes. L'extase ne peut se produire que dans une âme qui a systématiquement renoncé à tous ses moyens humains.

Pour Saint Ignace, au contraire, l'âme qui s'exerce n'abandonne jamais sa nature humaine, et elle a constamment pour instrument de formation la sensation. Sans doute les sens ont besoin d'une discipline pour nous tourner vers Dieu, mais, munis de cette discipline, ils sont éminemment utiles et ne sauraient être rejetés. Ignace, ancien officier de l'armée d'Es-

1. Voir l'excellent livre de Jean Baruzi, *Saint Jean de la Croix et le problème de l'expérience mystique*, P.U.F.

IIème Semaine



IIIème Semaine



Saint Roch

Saint Sébastien

Tentation du Christ

Moïse trouvé

Le péché

Epreuve du feu

Nativité

La Mer Rouge

Moïse et l'Eau

Apparition à Moïse

Bethsesda

Baptême

Saul

Jonas

Sanson

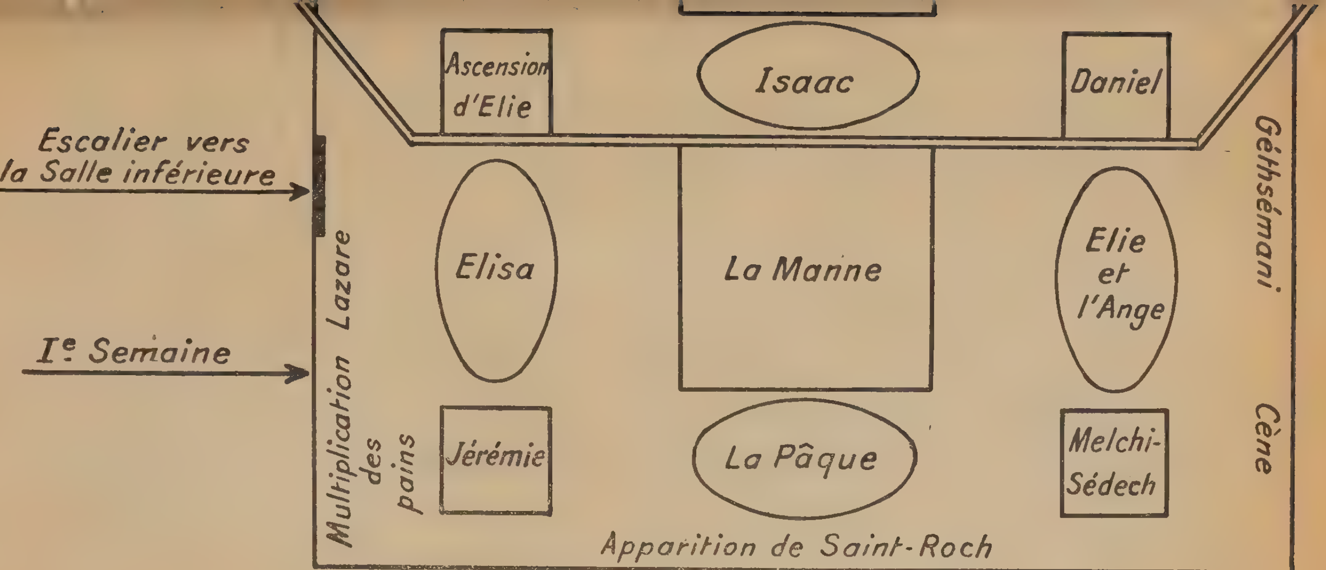
Pilate

Ecce Homo

Chemin de Croix

ALBERGO

Grande Crucifixion



PLAN ICONOGRAPHIQUE
DE L'ÉTAGE SUPÉRIEUR DE LA SCUOLA SAN ROCCO (Salle et Albergo).

pagne, conçoit l'apostolat de façon militaire, et il ne néglige pas la valetaille qui, en fin de compte, gagne les batailles, non plus que la discipline extérieure qui nous garde des illusions de conscience.

Le titre des *Exercices* est symptomatique : « Exercices spirituels, pour se vaincre soi-même et ordonner sa vie sans se déterminer par aucune affection qui ne soit pas dans l'ordre ». Lorsque Descartes écrira le *Discours* et qu'il voudra conduire par ordre ses pensées, il ne fera pas autre chose que de transposer sur le plan intellectuel ces *Exercices* spirituels. De là sans doute cet aspect conquérant et actif de la doctrine cartésienne, quand on la compare au système contemplatif de Spinoza ; de là aussi les aspects pragmatiques de sa pensée (maîtriser et posséder la nature), dont on a parfois exagéré l'importance quand on a fait de Descartes un encyclopédiste avant la lettre, mais qui n'en existent pas moins et prennent place dans une attitude intellectuelle générale.

Il existe une différence semblable entre le Greco — ou de Latour — et le Tintoret. Les restitutions chez le Tintoret, ce sont les sensations et les affections mises en ordre, reçues au moment qu'il faut, disciplinées pour la plus grande gloire de Dieu.

La grande retraite, chez le fondateur de la Compagnie de Jésus, dure quatre semaines. Elle est organisée suivant un ordre déterminé, et l'on peut, sans forcer les choses, faire correspondre à chacun de ses moments un des tableaux du grand cycle de San Rocco.

Ignace pose une condition essentielle au salut, qu'il appelle Principe ou Fondement. L'homme, dit-il, ne doit que servir son créateur et sauver son âme. Mais rien n'est plus propre à communiquer cette idée que l'imitation des saints, qui l'ont illustrée à la perfection. Le cycle de l'Eglise de San Rocco est destiné à élever l'âme à son principe par la représentation des hauts faits de Saint Roch.

Cet exercice préalable étant accompli, commence la première semaine proprement dite. Elle est destinée à détruire en nous le péché qui nous détourne de notre principe, et elle doit user des images les plus adéquates pour amener l'âme à ce renoncement. A cette « semaine » correspond la Salle inférieure de la Scuola. Bien qu'elle ait été peinte la der-

nière, il est évident — par l'ordre chronologique des sujets — qu'elle est la première dans le plan iconographique.

L'*Annonciation* rend visible les deux premiers moments du programme d'Ignace ; dans la partie gauche du tableau, spectacle étrange de démolition, fait de pierres décrépies et de bris de bois, « la confusion et la douleur » dont parle le Réformateur et qui sont à la fois les conséquences du péché et le premier moyen que nous avons d'en prendre conscience font pendant à la « résolution de ne plus le commettre » et à la garantie objective de cette résolution représentée par l'Ange et la Vierge. Les deux tableaux suivants, l'*Adoration des Mages* et la *Fuite en Egypte* sont destinés à renforcer cette résolution.

Le troisième moment de la Semaine est la méditation de l'enfer. Il figure dans la Scuola sous la forme du *Massacre des Saints Innocents.* Il est destiné à produire en nous le moment de la contrition parfaite, figurée par le célèbre panneau de Sainte Marie-Madeleine, type parfait de la pénitente. Le cinquième et dernier moment est celui de la conversion totale. A l'amour du monde se substitue la règle. Telle est la vie de Sainte Marie l'Egyptienne ; telle est surtout la vie de la Vierge, avec ses souffrances (*Présentation au temple*) et sa récompense (*Assomption*).

Cette première semaine suffit quand les âmes désireuses d'éternité sont un peu pressées. Il est remarquable que, pas plus dans la semaine d'Ignace que dans le premier cycle du Tintoret, ne figurent les images de la vie terrestre du Christ, la méditation de son règne et de sa royauté. Celle-ci est en effet renvoyée aux trois dernières semaines, pour ceux qui veulent aller plus loin dans la voie de la perfection. Les images qui y correspondent forment la décoration de la Salle supérieure et de l'Albergo de la Scuola.

La deuxième semaine est consacrée à méditer sur la première partie de la vie du Christ. Elle est figurée dans la décoration du fond et dans celle du début de la salle, à l'exclusion du centre. Elle se subdivise donc en deux temps. D'abord (fond de la salle), le Tintoret représente les scènes de la *Nativité,* du *Baptême*, de la *Tentation* et de la *Piscine de Bethseda.* Les scènes parallèles de l'Ancien Testament (qui occupent le plafond, alors que celles du Nouveau Testament

occupent les murs) sont consacrées aux miracles de l'eau et figurent la purification. Ensuite (début de la salle), ce sont les miracles du pain qui sont représentés soit sur les murs (Nouveau Testament), soit sur le plafond (la *Manne*). A la purification par l'eau suit la nutrition physique et spirituelle, destinée à donner au chrétien des forces dans sa lutte contre le péché. Les représentations de la *Dernière Cène* et de l'*Agonie à Géthsémani* annoncent la troisième semaine.

Celle-ci, dans la perspective d'Ignace, est consacrée à méditer sur les événements de la Passion, et elle doit faire naître dans l'âme le sentiment de la pitié et de l'amour. Ce nouveau cycle est contenu dans la petite salle de l'Albergo. Il comprend la *Grande Crucifixion*, le *Chemin de croix* et la *Présentation à Pilate*.

Enfin la quatrième semaine clôt ces tribulations par la récompense et la consolation. Ce dernier cycle est à la place d'honneur. Il occupe le centre de la Grande salle, avec, comme pièces principales, le *Serpent d'Airain* (au plafond) et l'*Ascension* et la *Résurrection* (aux murs). On peut donc déceler une correspondance étroite entre le plan iconographique de la Scuola San Rocco et le plan spirituel des *Exercices* d'Ignace. Cette correspondance ne doit pas étonner. Sans doute ne connaît-on rien de la vie religieuse du Tintoret. Du moins sait-on qu'à Venise le mouvement de la Contre-Réforme avait pris une certaine ampleur. Elle se trouvait d'ailleurs préparée par les querelles philosophiques auxquelles avait pris part l'un des chefs de la Contre-Réforme vénitienne, Gasparo Contarini.

Il s'agit surtout des polémiques qui, vers 1519 et ensuite, ont entouré la parution du livre de Pomponazzi sur l'*Immortalité de l'âme*. Pomponazzi soutenait que, dans la mesure où elle est végétative et sensitive, l'âme est mortelle. A travers cette discussion scolastique, il affirmait la finitude de notre connaissance, établissait que nous ne pouvons connaître les objets que dans le temps et que, même des choses immatérielles, nous n'avons de connaissance que matérielle. Précédant en ceci les critiques de la Psychologie rationnelle, il montrait notre faculté de connaître liée à notre faculté de sentir.

Prenant vivement conscience des risques que courait la

liberté dans une telle doctrine, et soucieux des effets de la Réforme à Venise, Gasparo Contarini entreprit de réfuter son ancien maître à l'Université de Padoue. Il fit paraître en 1589 son *Traité sur l'immortalité de l'âme*. Il y distinguait de la volonté, qui est l'appétit d'un bien qu'elle recherche nécessairement, l'élection — terme ignacien — ou libre-arbitre par laquelle l'âme devient maîtresse de son acte [1]. Mais cette recherche pour assurer au libre-arbitre, conçu comme une faculté de l'âme, l'immortalité, n'entraînait pas pour Contarini l'idée d'une connaissance pure et libérée du sens. Et il en va de même pour un autre philosophe, ami du Contre-Réformateur Charles Borromée, Giulio Castellani, lequel imprime à Venise, en 1567, son *Traité sur l'entendement*, où, se référant encore aux thèses de Pomponazzi, il liait indissolublement la faculté d'entendre et celle de recevoir des sensations [2].

Ces différents courants de pensée se rapprochent surtout quand on les compare à ce qu'avait été l'Académie florentine à la grande époque des Médicis. Les Platoniciens de Florence établissaient alors une dualité dans le monde, et ils concevaient l'idéal sous une forme purement contemplative. Les Contre-Réformateurs, au contraire, lient la raison à la sensation et cherchent à établir un rapport étroit entre la théorie et l'action. C'était bien là le double motif des *Exercices spirituels* d'Ignace.

Ainsi, à la différence des doctrines mystiques, la Contre-Réforme de la Compagnie de Jésus détournait les âmes de la théologie pour les tourner vers le combat journalier dans le monde quotidien. On s'explique alors quel est le sens des restitutions qu'on trouve dans l'œuvre du Tintoret : elles appartiennent aux entreprises de l'Eglise militante. Le monde est un itinéraire spirituel, mais seulement dans la mesure où l'âme en reçoit les affections selon l'ordre de l'édification.

On voit aussi en quel sens nous avons analysé une « personnalité esthétique ». Le système des régressions et des restitutions qui nous a paru inspirer toute l'œuvre du Tintoret, n'est pas pour nous le résultat d'une enquête psychologique et n'appartient pas à l'ordre de la biographie et du caractère.

1. Saitta, p. 273.
2. Saitta, p. 366.

Il est au contraire un phénomène de culture, et c'est en ce sens seulement qu'il permet de poser avec plus d'exactitude et de rigueur le problème de la création esthétique. La triple restitution chez le Tintoret, n'est alors que sa réaction de peintre devant l'histoire de la culture et les principaux événements par lesquels elle se manifeste à Venise dans la seconde moitié du XVIme siècle : la décoration et la recherche des images visuelles, la mythologie de la lumière, la discipline de la Compagnie de Jésus.

Jules VUILLEMIN.

George Lamming.

LES ILES FORTUNÉES (III)

— Quand on est ici en haut une nuit comme ça, dit Trumper, on voit bien pourquoi rien peut changer dans l'village. C'est comme si tout était à sa place. Ici la bell'vie, et d'l'aut' côté un' pauv' vie d'rien, et tu t'sens comme si t'étais dans ton p'tit coin et moi dans l'mien. Et qu'tout est comme y doit être.

— C'est ça qu'M. Slime y dit qu'y va changer, dit Boy Blue, y répèt' tout l'temps qu'y voit pas pourquoi tout l'monde aurait pas la bell' vie.

— Y peut pas changer c'qui est, dit Trumper. C'est comme ça, voilà tout.

La musique avait cessé, la lumière passé au blanc éclatant, mais les marins firent du boucan et elle revint au bleu sombre. Nous continuions de causer tranquillement. Boy Blue se demandait si M. Slime arriverait à changer tout ça, mais il trouvait que ce serait bien si quelques habitants du village pouvaient avoir un peu la belle vie, eux aussi. Trumper était du même avis, mais il était convaincu qu'il n'y avait rien à faire. Les choses resteraient ce qu'elles étaient, et voilà.

— La manière que les choses arrivent, dit Trumper, c'est comme...

— Trumper, interrompit Boy Blue, tremblant de frayeur. Je vois quelqu'un.

— Où ? demanda Trumper. Où ça ?

Leurs chuchotements étaient comme de petites bouffées de vent.

— Près du tas de feuilles, souffla Boy Blue.

C'est à peine s'il pouvait articuler les mots.

— Les gens viennent de par derrière et j'sais pas si c'est

pas qu'y nous ont vus on entendus, mais y z'ont l'air de passer tranquillement.

— Mettez-vous bien à plat ventre et parlez pas, dit Trumper. On a plus qu'à filer.

Nous restâmes à plat ventre, regardant en direction du tas. Toutes nos visions s'étaient évanouies, nous ne voulions plus de filles, le mirage de la belle vie était dissipé. La musique continuait mais c'est à peine si nous l'entendions. Trumper tâta sa poche pour y prendre la clef et réfléchit un moment au meilleur moyen de s'en tirer. Je me demandais ce qui arriverait si on nous prenait, et Boy Blue, toujours à plat ventre, n'arrêtait pas de trembler. Trumper réfléchissait. Il semblait plus sûr que nous de s'en tirer, et, de temps à autre, il nous touchait l'épaule pour nous calmer.

— Va ramper autour du tas, voir si tu vois quelqu'un, dit Trumper.

Il respirait très fort. Les mots sortaient par saccades.

— Qui, moi ? dit Boy Blue.

— Non, dit Trumper.

— Pourquoi moi ? dis-je.

J'avais encore plus peur.

— Pasque t'es l'plus p'tit, dit Trumper. T'as moins d'chances qu'on t'voie entre les arbres.

Je n'avais rien à répondre. Les autres ne bougeaient pas. Je me frayai maladroitement un passage entre les herbes, en direction du tas. La musique avait cessé, et tout était silencieux. J'espérais que la musique allait reprendre et qu'elle étoufferait le bruit de ma respiration. Si j'avais su que ça pouvait tourner comme ça, je ne serais pas venu. J'étais épouvanté qu'ils m'aient envoyé tout seul. Et si Trumper et Boy Blue trouvaient un moyen de s'en aller en coupant de l'autre côté, qu'est-ce que j'allais devenir là, tout seul,à l'intérieur de la clôture ? Et puis, je ne savais pas quelle sorte de punition j'encourais pour m'être introduit de nuit dans les jardins. La musique avait repris et j'étais content. Je rampai encore un peu et la musique s'arrêta, et on donna des explications aux marins pour la danse suivante. La voix était si forte que je pouvais presque entendre ce qu'elle disait. Les explications terminées, la musique reprit, douce et lente. Je me rapprochai encore du tas, alors j'entendis une voix et je

sursautai. Boy Blue avait raison. Il y avait quelqu'un quelque part. La voix se fit de nouveau entendre, une voix de femme; puis une autre voix, un grognement. Elle sonnait comme la voix de quelqu'un de mauvaise humeur. Je me collai au sol, retenant mon souffle, et les voix parlaient.

— C'est la première fois pour moi, vous savez, la toute première fois.

— Approchez-vous que j'embrasse votre oreille, dit la voix masculine, le petit bout de l'oreille, chérie, c'est la chair la plus douce.

J'étais sûr que ce n'était pas Cutsie et le surveillant.

— C'est cela qu'on fait ?

— Ce n'est pas encore beaucoup, mon petit, dit la voix d'homme. Je veux faire des choses qui vous donneront le tournis, encore et encore.

— Je ne veux pas risquer qu'il arrive quelque chose, dit la jeune fille. Surtout pas ici. Et maman est malade.

— Il n'arrivera rien, dit la voix d'homme. Venez plus près, que nous ne soyons plus deux, mais rien qu'un. Et ne dites pas un mot, ne faites pas de bruit. Et ainsi tout près, tout près et en silence, je vous promets que nous ne ferons plus qu'un et sans aucun risque.

— Comment savez-vous qu'il n'arrivera rien ? dit la jeune fille.

Elle était inquiète.

— L'Angleterre compte que chaque homme fera son devoir, dit la voix d'homme. Venez tout près.

A présent ils se taisaient. Boy Blue et Trumper s'étaient rapprochés de moi en rampant, mais personne ne se risquait plus à parler. Nous restions à plat ventre, attendant que les voix reprennent. C'est alors que le pire arriva. Il semble qu'il lui fût impossible de se contenir.

— Jésus ! s'écria Trumper, et mon cœur bondit. Des fourmis, on est dans un nid d'fourmis !

— Qui est là ? cria la voix d'homme.

La jeune fille s'éloigna en prenant par l'autre côté du tas.

— Courons, dit Trumper. Sauve qui peut, les gars !

Ce fut la panique. L'homme nous courait après à toutes jambes et plus nous gagnions du terrain, plus il criait fort. Il ne connaissait pas les lieux et il se cognait à tous les

arbres. La musique avait cessé et la foule des invités s'était répandue, semblait-il, dans les jardins. Derrière nous, nous entendions hurler la voix. Là, là. Il était difficile de réfléchir. Nous nous dirigions vers la petite porte, mais nous pensâmes que le surveillant pouvait s'y trouver à attendre la fille. Alors, sur les indications de Trumper, nous nous éparpillâmes de différents côtés. Nous fuyions comme des criminels. Nous pûmes nous accroupir derrière un buisson, et nous n'entendîmes plus rien que la voix de l'homme et, par instants, un froissement de feuilles. Nous nous remîmes à courir, courbés en deux derrière les arbres. L'homme ne pouvait voir par où nous avions disparu, mais il arrivait à toutes jambes dans notre direction et il vint se jeter comme un sot dans la torche du surveillant.

— Qu'est-ce qui se passe ? dit le surveillant.

D'autres marins accouraient pour savoir ce qui arrivait.

— Là, là, dit l'homme : les jeunes indigènes.

Il entraîna le surveillant dans une folle poursuite à travers les buissons ; alors Trumper nous appela d'un cri.

— La porte, les gars, dit-il.

Et d'un seul élan nous nous étions déjà rués tous trois par l'ouverture du mur. Une seule chose était claire : la voix de l'homme qui criait : « Là, là, les jeunes indigènes ! » Le surveillant criait après nous. L'étranger avait abandonné la chasse et le surveillant prenait la suite. Nous nous glissions de buisson en buisson entre les arbres, sautant par dessus les herbes et nous heurtant l'un à l'autre dans l'obscurité. Ce fut miracle que personne ne tombât. Nous filâmes sur le sentier qui descendait vers les bains publics.

— Ici ! dit Trumper. A plat ventre !

Nous nous fourrâmes sous la haie, immobiles et hors d'haleine, et bientôt le surveillant nous dépassa en courant comme une voiture abandonnée à elle-même.

— Et maintenant, dit Trumper, faut qu'on arrive à cette foule.

— Qu'on r'tourne à l'assemblée en plein air ? demanda Blue Boy.

— Oui, dit Trumper. Allez y. Droit d'vant vous, et la tête droite tout l'temps. Et fait' comme si vous vous ameniez là pour la première fois. L'un derrière l'autre.

La foule qui s'était renouvelée et avait augmenté, avait fini par former un second cercle autour du premier. Le cercle intérieur était formé par les fidèles au centre desquels se tenait le prédicateur, près de la table. Le garçon que nous y avions laissé avait pris place sur un banc parmi les fidèles. Une des femmes était en train de lui parler et il hochait la tête comme s'il comprenait et admettait ce qu'elle disait. Le deuxième cercle, formé par les spectateurs, se confondait presque avec le premier. Ceux-ci étaient parfaitement silencieux et graves. Il semblait qu'il y eût une interruption dans la cérémonie, quelques âmes avaient été sauvées et le prédicateur se reposait avant de se livrer à une dernière tentative pour sauver les pêcheurs qui restaient. Boy Blue et Trumper s'étaient rejoints dans la foule et nous fûmes bientôt réunis. A côté de nous, deux ou trois femmes parurent penser que quelque chose allait mal. Elles chuchotaient, puis, de temps à autre, nous jetaient un coup d'œil. Au-delà du cercle des spectateurs un grondement s'éleva et on entendit un homme en rabrouer un autre parce qu'il troublait la cérémonie. Trumber pensa qu'il s'agissait du surveillant. L'homme proféra encore quelques réprimandes et les gens se mirent à rire. Des menaces furent échangées et la foule commença à s'agiter. Les fidèles se levèrent et se mirent à chanter. Les hommes continuaient à discutailler mais bientôt leurs voix se perdirent dans le bruit des chants.

Les voix des fidèles prirent leur essor et l'attention des spectateurs fut ramenée à la cérémonie. Le prédicateur s'agenouilla pour une prière muette. Le cierge était presque entièrement consumé et on ne voyait plus au-dessus de la bouteille qu'un petit moignon blanc de quatre ou cinq centimètres. La flamme bondissait d'une façon désordonnée et la cire en fondant s'était répandue sur le col et les flancs en capricieuses traînées blanches. Quelques fidèles paraissaient préoccupés de l'avenir du cierge. Ce n'aurait pas été bon signe qu'il s'éteigne avant la fin de l'assemblée. La flamme le consumait rapidement et le bord du goulot paraissait endommagé par la chaleur. La foule qui entourait les fidèles était recueillie. Les voix s'étaient tues et le prédicateur s'était relevé. Il exhortait les derniers pécheurs à faire leur salut, tandis que les fidèles le soutenaient comme si les rôles eus-

sent été distribués d'avance. Ils savaient parfaitement quand ils devaient répondre *amen* ou se mettre à chanter. Et ils savaient quel cantique convenait à chaque cas particulier. Le prédicateur venait de s'éponger le front et parlait. Trumper et Boy Blue se blottirent tout contre moi, et nous écoutâmes en courbant la tête.

— Maintenant ou jamais, dit le prédicateur en enflant la voix, maintenant ou jamais n'est pas notre devise. C'est : maintenant plutôt que jamais. Ne remettez pas à demain ce que vous pouvez faire aujourd'hui.

Les fidèles entonnèrent leur cantique et le prédicateur reprit haleine. Il s'épongea de nouveau le front et remit son mouchoir dans sa poche. La foule des spectateurs restait immobile.

— Demain, Seigneur. Demain ! C'est avec ce cri que vous vous consolez. Parce que vous croyez que le moment n'est pas encore venu pour vous de vous détourner du monde. Vous n'êtes pas prêts à accueillir la grâce que Dieu a fait éclater pour vous dans la mort de son fils unique, notre Sauveur Jésus-Christ. Mais je vous le dis, mes frères et mes sœurs en Christ, ainsi qu'à vous qui demeurez encore hors de l'enceinte de la grâce, je vous rappelle qu'il ne vous sera pas accordé d'autre chance. Cette nuit, dites-vous, vous tous en qui le message n'a pas encore pénétré, cette nuit, dites-vous vous allez dîner et danser et boire, et commettre le péché de chair, vous allez gaspiller votre force et votre jeunesse, la fleur et le suc de votre vie, je vous le dis en vérité, mes amis, il y aura beaucoup d'appelés et peu d'élus, et il en est parmi vous ce soir qui ne sont pas venus ici par leur volonté propre, mais conduits et entraînés par l'Esprit de Dieu qui vous a choisis et qui a fait de cette nuit celle où vous entendrez Son appel et y répondrez. C'est maintenant qu'il faut choisir, car je vous le dis, pour beaucoup d'entre vous, il n'y aura pas de lendemain. Il n'y aura pas de lendemain.

Les dernières paroles semblèrent tomber de ses lèvres après une pause voulue. Il les prononça lentement avec une extrême gravité, et les fidèles s'apitoyèrent en un murmure sur ceux pour lesquels il n'y aurait pas de lendemain. Une femme fut secouée de terreur à la pensée qu'elle allait mourir cette

nuit. Son voisin la poussa pour qu'elle s'approche de la table et s'agenouille, mais elle était terrorisée. Une fois encore le prédicateur venait de répéter les mêmes paroles : « Car il n'y aura pas de lendemain. » La femme émit une sourde plainte et le prédicateur poursuivit :

— Souvenez-vous, souvenez-vous de ce que Christ fit au figuier. C'est une leçon pour vous tous et pour moi.

La femme se tourna pour demander ce que Christ avait fait au figuier. Le prédicateur avait entendu la question. Il fut dur et impitoyable.

— Il le frappa, dit-il, il l'abattit. Il le rendit stérile. Et c'est ainsi qu'il peut faire avec vous cette nuit même. Il peut vous abattre en un clin d'œil.

Sa voix était chargée d'une menace prophétique.

La femme se mit à crier et son voisin la poussa encore. Les cris parvinrent jusqu'au prédicateur et l'excitèrent davantage. Il recommença l'histoire du figuier et, tout à coup, la femme éclata en sanglots et se précipita vers la table en proférant confusément sa confession. Les fidèles se mirent à chanter. Le prédicateur continuait à parler en tâchant de dominer les voix. La femme tenait la tête courbée, attendant qu'on lui pose des questions ,mais le prédicateur s'adressait toujours à la foule. Ils étaient silencieux et graves, et profondément tristes par moments. Boy Blue et Trumper gardaient la tête baissée. Nous frissonnions encore à la pensée du surveillant. C'eût été dangereux de partir en ce moment car le surveillant pouvait être en train de rôder autour du cercle des spectateurs. Nous avions peur qu'il n'ait reconnu la voix de Trumper et nous gardions la tête baissée. Les fidèles s'étaient levés et s'efforçaient de convaincre quelques spectateurs. Le prédicateur ne s'était pas interrompu. C'était la dernière reprise d'adjurations. Il était tard et le cierge achevait rapidement de brûler.

— Vous qui vous tenez hors de l'enceinte de la grâce, vous moquant et raillant, vous qui avez trop d'orgueil pour vous humilier devant Celui qui est grand et bon, rappelez-vous qu'il sera consigné contre vous dans le Livre des livres que cette nuit vous avez entendu l'appel et repoussé le Christ. Va-t-en, lui avez-vous dit, c'est l'Ennemi que j'ai choisi. Vous qui dissimulez parce que vous avez honte, vous serez

dévoilés, et vous qui vous sauvez parce que vous avez peur, vous serez rejoints.

Trumper releva la tête et son visage tremblait sous la lumière. Il me donna un coup de coude dans les côtes, mais je ne compris pas ce qui se passait. Il y avait une rumeur aux abords de la foule, et Trumper me poussa de nouveau du coude. Il chuchotait très bas mais son chuchotement ne put m'atteindre. Puis Boy Blue se rapprocha et il s'efforçait de courber davantage la tête. Je jetai un coup d'œil entre les assistants. Le surveillant était parvenu à s'introduire dans la foule et regardait de tous côtés, et soudain son regard se fixa sur moi. Je le soutins hardiment comme si je n'avais rien à redouter. Il procéda dans notre direction en se glissant maladroitement à travers la foule. L'homme qui était aux abords du cercle continuait à protester. Ses remarques semblaient dirigées contre le surveillant. Ce dernier approchait, alors Boy Blue se fraya un chemin vers le centre. Il s'agenouilla devant la table et les fidèles se mirent à chanter. Le prédicateur était profondément ému.

— Laissez venir à moi les petits enfants et ne les retenez pas, dit-il.

Les femmes cessèrent de chanter et se mirent à regarder. Le surveillant se rapprocha. Je ne savais pas s'il nous soupçonnait. Il était tout proche maintenant et Trumper le vit. Un autre homme s'écarta et le surveillant fit un pas en avant. Trumper releva la tête et s'avança à travers la foule. Il s'agenouilla auprès de Boy Blue. Le surveillant avait l'air soupçonneux, il s'avança vers la table et le prédicateur se tourna vers lui pour l'accueillir, mais le surveillant ne parut pas s'en apercevoir. L'homme qui était aux abords du cercle protestait toujours. Le surveillant posa la main sur Trumper et les assistants ne comprirent pas ce qui se passait. Le surveillant ne venait pas pour son salut, c'était clair. Le prédicateur devint furieux. Il étendit violemment le bras en criant plus fort que jamais :

— Ne touchez pas à l'oint du Seigneur.

Un ricanement s'éleva de la foule, et l'homme aux abords du cercle protesta plus fort. Le prédicateur parlait avec véhémence et le surveillant battit en retraite. Trumper et Boy Blue avaient toujours la tête baissée. Un autre garçon

s'avança et je le rejoignis en hâte. Nous nous agenouillâmes au même moment, les yeux clos. On avait du mal à réfléchir ; il semblait que c'était là le plus sûr moyen de s'en tirer. Le surveillant était toujours là. L'homme qui se trouvait aux abords de la foule n'avait pas renoncé à ses protestations :

— Il n' y aura pas pour vous de lendemain.

Le prédicateur répétait ces paroles avec complaisance. L'atmosphère était devenue pesante et solennelle.

Un autre garçon s'avança, suivi d'une femme. J'ouvris les yeux et j'aperçus Trumper. Il frissonnait. Le surveillant n'avait pas bougé.

Un autre garçon s'avança et le surveillant se dirigea vers lui.

L'indignation du prédicateur grandit et la foule s'irrita. Il paraissait s'être mis dans la tête d'interrompre la cérémonie.

L'homme qui protestait s'avança et déclara qu'il allait le chasser du cercle à coups de pied dans le derrière. Le prédicateur tapota l'homme sur l'épauule en lui disant de ne pas commettre de péché sous le regard de Dieu.

Toute la foule était contre le surveillant.

Le prédicateur était indigné, et le vent semblait avoir tourné en notre faveur.

Trumper gardait les yeux fermés et le surveillant demeurait tout près de lui au premier rang des spectateurs, furieux mais maté. La foule l'avait maté.

Un garçon s'avança et s'agenouilla près de moi, puis une femme, puis une autre. Et je ne vis plus rien mais je les entendais s'approcher, tous les pécheurs qui assuraient l'avenir, les âmes pour lesquelles il n'y aurait plus de lendemain.

Le cierge s'était éteint. La nuit était d'un noir d'encre, et pour ceux qui étaient à genoux, il ne restait plus que les voix ferventes des fidèles dont les prières pénétraient leurs oreilles de riches et solennels accents :

Descends dans mon cœur,
Descends dans mon cœur,
Descends dans mon cœur, mon doux Seigneur.

Viens y demeurer,
Viens y reposer,
Descends dans mon cœur, mon doux Seigneur.

.. ..

Le matin se leva tout encrassé à travers les branches et sur la maison de la colline. La terre était détrempée par les averses de la nuit précédente, mais les canaux d'écoulement ne débordaient pas et les maisons n'avaient rien. Les rues étaient presque désertes et toutes les boutiques étaient fermées, sauf celle du coin. Tôt le matin quelques hommes s'étaient groupés au coin de la rue pour attendre Savory. Ils s'assirent sur les marches de la boutique et causèrent comme d'habitude, puis, au bout d'une heure environ, se dispersèrent. Savory n'était pas venu. Ni le père de Bob, ni M. Foster n'étaient allés travailler, mais les enfants n'avaient pas posé de questions. La savetier travaillait dans son échoppe mais il avait laissé fermée une des portes. Pour le voir, il fallait s'approcher de la fenêtre où on l'apercevait jusqu'à mi-corps en train de taper sur le cuir.

Vers 9 heures, l'école était pleine à craquer, mais une heure plus tard un certain nombre d'enfants repartirent. Quelques parents se tenaient dans la cour de l'école et parlaient à mi-voix. Le directeur et ses assistants s'étaient rassemblés dans la salle commune. Un peu plus tard le directeur donna un coup de sifflet et annonça aux élèves qu'on ne travaillerait pas ce jour-là. De nombreux parents vinrent à l'école, ratifiant ainsi la décision du directeur.

Sous le ciel d'un gris uniforme étaient massés d'épais nuages. Et le soleil qui s'efforçait de percer allumait ça et là de petites lueurs sur les seuils et les barrières. Les filles qui revenaient de l'école rencontrèrent les garçons qui rentraient. Leur directrice avait pris la même décision.

Le soleil disparut derrière les nuages, le jour s'assombrit. C'était sinistre.

Les parents ne comprenaient rien à ce qui se passait, mais une des filles dit que la directrice leur avait dit qu'il y avait de la bagarre en ville et que l'agitation gagnerait bientôt le village.

Chez les garçons, le directeur n'avait pas donné d'explica-

ion, mais l'un des garçons dit que le maître de la quatrième lasse leur avait recommandé de ne pas traîner dans les ues.

Personne ne savait ce qui s'était passé en ville, mais une hose était sûre, c'est que ça n'allait pas.

Les femmes étaient troublées. La mère de Bob alla demaner à M. Foster s'il savait ce qui allait se passer. Elle avait eur que Bob ne soit entraîné dans la bagarre au cas où elle-ci gagnerait le village. M. Foster fut assez vague. Il dit u'il était peut-être bien arrivé quelque chose, mais qu'il 'avait pas été en ville et qu'il ne pouvait rien dire.

Des gens se rassemblèrent au coin de la rue pour s'interoger sur ce qui allait arriver, mais cela ne donna rien. Peronne ne savait ce qui se passait. On se battait en ville et la agarre allait gagner le village. Les gens rentrèrent chez eux our attendre.

Le soleil perça et la lumière se répandit sur toute hose. Il n'était guère possible de prédire le temps puisue le soleil brillait à travers des nuages de pluie. Les gens ouhaitaient qu'il plût.. S'il pleuvait, si les rues étaient inonées, la bataille pourrait s'arrêter. Quelques-uns souhaitaient e beau temps pour voir le pays ensoleillé.

C'était bien difficile de savoir ce qu'on devait faire puisque out dépendait de cette agitation en ville que personne a'vait vue. Ceux qui attendaient encore au coin de la rue entrèrent chez eux.

Il était évident que Savory ne viendrait pas.

M. Foster s'habilla pour se rendre au commissariat où lemeurait la police locale. Il promit de rapporter des nouelles. Quelques rares personnes s'assirent sur le seuil de sa orte pour attendre son retour. Ils avaient à peine commencé ne conversation que M. Foster revint. Il leur dit assez brusuement de rentrer chez eux. Ils refusèrent et insistèrent our savoir ce que la police avait dit. Il gravit les quelques narches de son seuil par le passage qu'ils lui laissaient et ntra dans sa maison. Les gens continuèrent d'attendre à 'extérieur et il se mit à la fenêtre pour leur dire de s'en ller. Ils refusèrent de nouveau; alors, un moment plus ard, il parla. Il n'avait pas vu la police. Le commissariat tait fermé.

— O mon Dieu ! cria une femme en entendant ces mots.

M. Foster dit que tous les policiers semblaient avoir été mobilisés pour les combats qui se déroulaient en ville. Quelques-uns avaient dû être envoyés au palais du Gouverneur, mais il semblait bien que le village n'était plus sous la protection de la police.

Les combats gagnaient de proche en proche. Les gens rentrèrent chez eux pour attendre. D'un bout à l'autre de la rue les maisons se fermèrent. Les portes furent verrouillées, et les habitants se mirent à guetter derrière les jalousies ou en soulevant, de temps en temps, leurs fenêtres à guillotine.

Il planait une sorte de terreur. A l'intérieur des maisons, les villageois étaient silencieux et apeurés. Le soleil se dégagea, dispersa les nuages de pluie, et tout le pays fut plein de lumière. Toutes les boutiques étaient fermées. L'école était fermée. Dans les maisons, on s'efforçait d'imaginer à quoi pouvaient ressembler les combats. On n'avait jamais entendu parler de rien de pareil. On avait vu un combat dans le village, et on avait l'habitude des batailles entre filles et garçons. Parfois, après un match de cricket, l'équipe d'un village menaçait, pour telle ou telle raison, de se battre avec l'équipe adverse. Tous ces combats signifiaient quelque chose, mais les incidents de la ville, ça les dépassait. Des combats se déroulaient en ville. C'est tout ce qu'on avait entendu dire. et l'on répétait ces mots en essayant de deviner qui pouvait bien combattre qui. Mais on n'arrivait pas à y voir clair. Ce n'étaient pas M. Foster, ni le père de Bob, ni le frère du surveillant qui se battaient. Tout simplement il y avait bataille. On se battait en ville. Et les combats gagneraient bientôt le village. C'était le plus clair de la chose. Et même cela, on ne pouvait pas dire qu'on le comprenait.

La mère de Bob ouvrit grande sa fenêtre et regarda pardessus les arbres pour voir ce qui se passait sur la colline. C'était midi, mais la cloche ne sonnait pas dans la cour du maître. La maison du maître était fermée du côté que pouvait voir la mère de Bob. Cela faisait trois heures qu'on attendait des nouvelles de la ville, mais personne n'était encore venu de là-bas. Ce n'était pas supportable. Elle referma et s'assit sur une chaise, la tête appuyée au rebord de la fenêtre. Le père de Bob était sorti pour aller voir

M. Foster et il n'était pas encore rentré. Bob et Trumper étaient assis dans un coin de la maison, se demandant ce qu'ils pourraient faire. Cela faisait trois heures qu'on supposait que les combats allaient gagner le village, mais ils ne l'avaient pas encore atteint. Ils pensèrent un moment à se glisser dehors pour aller en ville. Mais qu'auraient-ils pu y faire ? S'ils avaient su avec précision qui étaient les combattants, ils auraient pu prendre parti, mais il ne leur était pas possible de s'engager dans une action dangereuse qui n'avait d'autre désignation que le mot « combat ». Les gens se battaient en ville, qui étaient ces gens ? se demandaient-ils l'un à l'autre. Si Bob avait été sûr que son père avait quelque chose a voir avec ces combats, il aurait pu aller de l'avant trouver les partisans de son père et décider automatiquement de son engagement. Il en était de même pour Trumper : si Bob avait été engagé dans le combat, Trumper aurait compris tout de suite de quel côté il était lui-même. Mais la situation était obscure. On se battait en ville. Tous deux parlaient doucement dans leur coin, et ils aboutirent, semble-t-il, à une décision. Bob jeta un coup d'œil à sa mère, mais elle ne faisait pas attention à lui. Elle s'était levée de sa chaise, elle passa la tête par la fenêtre puis se rassit précipitamment. Les rues étaient vides. Ils sortirent par la cour. La mère de Bob ne bougea pas. Ils restèrent un moment dehors à parler doucement. Ils avaient deux ou trois barrières à escalader, ils couperaient par la cour d'un voisin et prendraient la route qui longeait la voie ferrée en direction de la ville . Ils sauraient ce qui était arrivé.

Assise à sa fenêtre, la mère de Bob guettait les bruits de pas dans la rue. Le père n'était pas revenu de chez M. Foster. Trumper joignit les mains derrière son dos, Bob mit le pied dans les mains de Trumper et se hissa sur la barrière. Il escalada, et Trumper le suivit en utilisant un autre moyen. Ils escaladèrent une autre barrière, puis une autre encore et ils disparurent bientôt en direction de la voie ferrée.

La mère de Bob était assise à sa fenêtre. Le vieux Pa ouvrit la porte de sa maison et sortit dans la rue en sabots; il était coiffé d'un vieux panama et tenait une canne. La vieille ouvrit sa fenêtre et passa la tête. Pa descendit la route en direction de la maison Foster pendant que Ma restait à la

fenêtre. Il frappa à la fenêtre avec sa canne mais personne n'ouvrit. Il recommença à frapper et il appela M. Foster par son nom. Le père de Bob parut. La mère de Bob ouvrit sa fenêtre et les vit. Le père de Bob était terrifié. Il cria au vieillard de retourner chez lui, mais Pa continuait à vouloir se faire entendre par-dessus le bruit. Le silence se fit et Pa put parler. Trois ou quatre fenêtres s'ouvrirent; les gens écarquillèrent les yeux devant Pa tout seul dans la rue. Il racontait aux hommes qu'il avait vu passer M. Slime sur la route, comme il était en train de nourrir ses pigeons, et qu'il tenait à le leur dire. Il les pressait d'entrer en rapport avec M. Slime qui devait savoir ce qui s'était passé en ville.

Le père de Bob regardait M. Foster, et, soudain, ils dirent au vieillard d'entrer bien vite. Il refusa et dit qu'il irait lui-même voir M. Slime si eux ne voulaient pas. Ils se mirent en colère et lui crièrent de s'en aller. Il éleva la voix et tous les voisins purent entendre. Il dit qu'ils auraient dû savoir ce qui se passait, et il jura que puisqu'il ne savait pas ce que signifiaient tous ces bruits sur les combats en ville, il irait se renseigner auprès de M. Slime. Les hommes s'étaient calmés. Ils lui demandèrent gentiment d'entrer. Ils dirent que M. Slime savait peut-être bien ce qui allait mal en ville mais que lui-même n'y pouvait rien. Le vieillard refusa d'entrer. Il dit qu'il voulait des faits, et il fut sur le point de fondre en larmes en déclarant que c'était une misère qu'il ne lui reste plus de forces.

Les hommes restaient calmes. Ils auraient voulu le faire entrer chez M. Foster, mais il dit qu'il ne voulait pas laisser Ma toute seule. Ils ne savaient que faire. Ils le regardaient trembler tout en parlant et ils en avaient les larmes aux yeux. La mère de Bob et Miss Foster écoutaient. La mère de Bob voulut envoyer Bob chercher son père, mais Bob n'était plus là. Elle l'appela deux fois, il ne répondit pas. Elle eut l'idée d'aller le chercher dans la cour mais elle ne voulait pas perdre un seul détail de la scène. M. Foster et le père de Bob étaient toujours en train de faire des remontrances au vieillard et Ma attendait toujours à sa fenêtre. Elle avait l'air de savoir ce que le vieillard demandait aux hommes et elle était d'accord. Elle pensait qu'ils iraient aux nouvelles chez M. Slime. Si le combat gagnait le village, M. Slime était le

seul à pouvoir l'arrêter. Les villageois ne voulaient pas y être impliqués malgré eux. Les boutiques étaient fermées et la plupart des gens devaient espérer qu'il se passerait bientôt quelque chose. Ils devaient avoir faim. Le vieillard voulait que les hommes obtiennent de M. Slime qu'il fasse ouvrir les boutiques. Ils savaient bien qu'il pouvait détourner le combat si celui-ci gagnait le village.

L'obstination du vieillard plongeait les hommes dans la perplexité. M. Foster rentra dans sa maison et le père de Bob essaya de nouveau de se débarrasser du vieux. Les voisins regardaient et attendaient pour voir ce qui arriverait. M. Foster ressortit et dit aux vieux qu'il irait voir M. Slime mais pas tout de suite. Le vieux ne fut pas satisfait. Il s'en retourna et les hommes se préparaient à refermer la fenêtre quand Bob arriva par la route en courant et en appelant son père à grands cris. Tout le monde se mit aux fenêtres; la mère de Bob ne pouvait rien comprendre à ce qui s'était produit. Elle aurait juré que Bob était dans la cour. Il était hors d'haleine et tout ce qu'on pouvait distinguer dans ce qu'il disait était : « Les voilà, les voilà ». M. Foster sortit, aida le vieillard à rentrer chez lui. Quand il l'eut ramené sain et sauf, il retourna chez lui. Bob et son père rentrèrent chez eux. De nouveau toutes les fenêtres s'étaient fermées et on attendait dans le silence et l'effroi ce qui allait arriver. Le père de Bob se précipita chez M. Foster pour demander un médicament. Bob s'était évanoui.

Ils ne pouvaient rien comprendre à ce qui était arrivé, mais Bob n'avait rien pu dire d'autre que : « Les voilà, les voilà », et quand son père l'avait un peu calmé et lui avait demandé d'essayer de se rappeler, il avait commencé à parler puis s'était brusquement arrêté. Il avait perdu connaissance. La mère se mit à pleurer et les voisines pleurèrent aussi. Et la plupart des femmes du voisinage étaient sur le point de pleurer. Le père de Bob rentra chez lui avec le médicament. Ils fermèrent la porte et les fenêtres et essayèrent de faire reprendre connaissance à Bob. La mère n'arrêtait pas de lui demander comment il avait fait pour sortir, mais il ne paraissait pas l'entendre. Il plongea dans le sommeil et, de temps à autre, il émettait quelques mots, mais on ne distin-

guait rien en dehors de « Les voilà, les voilà » prononcé en suffoquant.

Sa mère lui demanda ce qu'était devenu Trumper, mais il n'entendit pas. Le père demanda si Trumper avait accompagné Bob et la mère expliqua. Ils n'y comprenaient rien. M. Foster, la tête dans ses mains, paraissait sur le point de pleurer, Miss Foster fondit en larmes. On attendit. Un moment plus tard, les fenêtres s'ouvrirent de nouveau. Trumper arrivait en courant par la route comme avait fait Bob. Il s'arrêtait de temps à autre pour raconter ce qu'il avait vu, mais les gens ne pouvaient rien comprendre parce qu'il ne s'arrêtait jamais assez longtemps pour expliquer. Il y en avait qui l'entendaient parler de bouteilles et d'autres de pierres, il était question aussi de coups de fusil. S'ils s'étaient tous rassemblés pour mettre bout à bout ce qu'ils savaient, cela aurait pu faire une histoire, mais, tel quel, chacun restait avec son fragment.

Trumper courut à la maison de Bob pour savoir si Bob était rentré, et on lui ouvrit la porte. Mais il ne voulut pas entrer. Il dit qu'il voulait seulement savoir si Bob avait pu s'échapper et ajouta qu'il serait plus en sûreté chez lui. Personne n'y comprenait rien et la mère de Bob se mit à pleurer. Elle voulait savoir ce que voulait dire Trumper par « s'échapper ». Bob était étendu immobile sur le lit à respirer les sels que M. Foster avait prêtés. Toutes les fenêtres se refermèrent quand le père de Bob fut reparti à la recherche de Trumper. La mère s'assit au chevet du lit pour humecter le front de Bob avec du Limacol. Elle réfléchissait aux paroles de Trumper et s'efforçait inlassablement de leur trouver un sens. Elle attendrait que le père de Bob rapporte des nouvelles sur ce qui était arrivé aux deux garçons.

Trumper était assis sur le banc et le frère du surveillant le cajolait pour lui tirer ce qu'il avait vu en ville. Trumper expliquait ce qui était arrivé à Bob et répétait avec insistance que la police pourrait bien venir le chercher. Le père de Bob écoutait et essayait de découvrir comment les deux garçons avaient été mêlés à tout cela, mais il était difficile d'obtenir de Trumper un récit cohérent. Il n'arrêtait pas de demander ce qui arriverait si la police venait chercher Bob.

Le père de Bob dit qu'il ne pouvait pas répondre avant de savoir de quoi il s'agissait, et Trumper essaya d'expliquer. Il aspira profondément, se convulsa et essaya de parler. Mais de nouveau il s'égarait à poser des questions sur la police, et tout à coup il se mit à employer les mots mêmes de Bob : « Les voilà, les voilà ». Son père le prit au collet et lui dit que s'il ne parlait pas il lui arracherait le derrière en dépit de tout ce qui lui était déjà arrivé. Il frémit et parla. Tout le monde écoutait et il déroula uniformément et tranquillement son histoire.

Ils avaient pris la route le long de la voie ferrée en direction de la ville. Ils avaient trouvé les maisons fermées et les rues désertes jusqu'au moment où ils avaient atteint le parc. Ils avaient escaladé la barrière qui entoure le parc et coupé à travers les terrains de jeu. Il y avait des autos stationnées dans les rues mais aucune ne roulait. Les autos étaient vides et trois d'entre elles étaient sérieusement endommagées. Ils n'étaient pas très rassurés, mais ils se disaient que si des combats éclataient à quelques mètres d'eux ils pourraient toujours faire demi-tour et regagner le village par la même route sans être pris. D'ailleurs ils jugeaient qu'ils ne couraient pas de danger puisqu'ils n'étaient dans aucun des camps. Personne ne leur avait dit qui étaient les combattants, et ils avançaient dans les rues comme de simples spectateurs. Aux grilles du parc qui donnaient sur la ville se trouvaient quelques hommes, mais ils paraissaient n'avoir rien à voir avec ces événements. Les deux garçons se faufilèrent le long de la clôture du parc, et quand ils furent à quelques mètres des grilles un peloton de police les chargea par derrière. Les policiers les avaient suivis à travers la savane et ils se trouvaient mêlés aux combats. Quand la police chargea ils coururent vers l'entrée. Les hommes qui s'y trouvaient coururent aussi, et Bob et Trumper les suivirent. Voilà qu'ils se trouvaient mêlés aux combats. Ils suivirent les hommes et quand ces derniers se rendirent compte que c'étaient en réalité les garçons qui étaient poursuivis par la police, ils les attendirent et les aidèrent à s'échapper avec eux. Les garçons ne comprenaient pas qui se passait mais les hommes les accueillirent très bien. La police cerna le parc et ses alentours et ils se trouvèrent pris au piège. Eux aussi combattaient

maintenant. Ils ne savaient pas pourquoi on se battait, mais ils avaient été introduits dans le combat malgré eux. Les hommes prenaient soin d'eux. Ils étaient tous assis derrière une palissade, attendant l'arrivée de la police. L'un d'eux donna à Trumper un bâton. Trumper le passa à Bob. L'homme coupa un autre bâton et le passa à Trumper. Ils étaient pris dans le combat eux aussi. Le peloton de police avait reçu des renforts et il attaquait. Les hommes s'enfuirent, Bob et Trumper se trouvèrent séparés. Ils ne se revirent plus.

Le père de Bob n'y tint plus. Il demanda à Trumper ce qu'il avait vu et Trumper lui dit de se le faire raconter par Bob. Lui n'en pouvait plus. Le père de Bob retourna chez lui. Bob était assis dans le lit, essayant de reprendre ses esprits. Sa mère lui rafraîchissait le front et les tempes avec du Limacol et lui tenait le flacon de sels sous le nez. Il était assis bien droit et s'efforçait de se rappeler ce qui était arrivé. Il demanda si on avait vu Trumper et le père raconta ce que Trumper avait dit. La mère se mit à pleurer. Le père lui demanda de raconter ce qui était arrivé après qu'il avait perdu Trumper. Il dit qu'il ne pouvait pas se le rappeler. Il avait longtemps suivi les hommes. Ils s'étaient trouvés sur une place où une foule plus importante s'était rassemblée. La foule s'était encore accrue, le nombre des armes aussi, et il s'était senti mal au cœur. Il avait suivi les hommes le long de quelques avenues en direction de la mer. Il y avait du sang sur le pavé ; la tête lui tournait à la vue des armes et des hommes qui se tenaient le long du port. De temps en temps la police attaquait et les hommes ripostaient en lançant des pierres et des bouteilles. Il y en avait qui sautaient dans la mer, et d'autres qui grimpaient aux arbres.

La police était chaque fois repoussée, et quand elle perdait le contrôle de la situation, elle commençait à tirer. Après cela il ne se rappelait plus rien. Les hommes s'étaient enfuis et il s'était trouvé seul. Il avait marché jusqu'au commissariat central pour expliquer ce qu'il avait vu et comment il était venu en ville. Il ne comprenait pas ce qui se passait. Il ne savait pas qui se battait ni pourquoi. Il était tout simplement venu voir. Les policiers l'avaient ramené en auto

jusqu'au parc et lui avaient dit de retrouver son chemin. Il avait reçu un coup dans les côtes qui le faisait souffrir. Il y porta la main et se frictionna.

Le père alla à la fenêtre pour voir s'il pouvait faire signe à M. Foster. La mère s'assit près du lit pour soigner l'endroit meurtri. Bob s'allongea de nouveau et demeura silencieux en attendant la nuit.

Les fenêtres étaient toujours fermées, et la lumière qui errait entre les nuages semblait cheminer de toit en toit à travers les rues. Dans les maisons, les gens attendaient que le combat se rapproche. Ils ne pouvaient rien faire d'autre. Les boutiques restaient fermées et beaucoup de gens avaient faim, mais la faim était moins pressante que la curiosité. Les garçons n'en avaient pas assez dit. Ils avaient raconté par bribes ce qui leur était arrivé à eux, mais tout le monde avait envie de savoir à quoi ressemblait la ville. Le père de Bob quitta sa maison pour aller parler à M. Foster. Ils s'assirent et parlèrent de ce qu'avaient raconté les garçons. M. Foster avait l'air affreusement triste, comme s'il avait été responsable de ce qui arrivait, et Miss Foster se mit à pleurer. Ils ne purent supporter de l'entendre pleurer, et M. Foster lui dit d'aller tenir compagnie à la mère de Bob. Elle y alla et les hommes restèrent à causer dans la maison.

Ils essayaient de comprendre ce que voulaient dire ces combats. Il y avait bien des choses qu'ils comprenaient. Ils savaient que la grève avait commencé sur le port la nuit d'avant. Il y avait eu en ville un grand meeting auquel M. Slime avait assisté. Trois orateurs avaient parlé à l'assemblée mais il n'avait pas été question de combats. Ils avaient rappelé à leurs auditeurs ce qui était arrivé à Trinidad et ils avaient averti certaines personnes qui se trouvaient là que si on ne prenait pas certaines mesures pour remédier à la situation, il pourrait bien arriver la même chose aux Barbades. L'un des orateurs dit qu'il n'était pas dans ses intentions de transformer les ouvriers en bandits mais que lorsqu'on ne pouvait pas obtenir la justice par persuasion, il ne restait plus qu'à se battre pour la conquérir. Les gens avaient applaudi, ils semblaient disposés à se battre au cas où la persuasion n'aurait pas d'effet. M. Slime avait parlé

aussi, mais ses préoccupations allaient surtout au village. Il avait raconté brièvement ce qu'il avait fait pour le village et il avait clairement laissé entendre qu'il serait toujours avec les ouvriers pour partager leurs infortunes. Il ne souhaitait pas les voir se battre, mais si c'était arrivé à Trinidad, et si certaines personnes n'étaient pas disposées à se montrer justes, alors cela pourrait arriver aux Barbades. M. Foster et le père de Bob parlaient posément. Ils approchaient de la vérité. Les orateurs avaient fait allusion au combat mais il n'y avait eu aucune incitation directe. Ils n'avaient fait que citer un cas particulier et leur intention était sans doute de faire peur à certaines personnes de l'assistance. C'était tout ce qu'ils pouvaient se rappeler. Le meeting avait pris fin et les politiciens étaient retournés à leurs affaires. Ils étaient trois et M. Slime paraissait le plus puissant. La foule s'était dispersée et les deux hommes avaient pensé que c'était une affaire réglée. La grève continuerait jusqu'à ce que M. Slime leur donne des instructions. Aucune instruction n'était venue et quand les enfants étaient rentrés de classe, le matin, en racontant ce que les maîtres avaient dit, ils s'étaient efforcés d'y voir clair. Il semblait qu'ils ne recevraient pas d'instructions de M. Slime et ils se demandaient combien de temps allait durer le combat.

M. Foster paraissait tout triste, comme s'il était vraiment à l'origine des troubles. Le père de Bob dit qu'il rentrait chez lui. Ils allèrent à la porte, et, soudain, toutes les ffenêtres s'ouvrirent de nouveau. Les gens passèrent la tête pour voir qui parlait dans la rue. C'était la vieille femme qui se saoûlait tous les samedis soir. Elle chancelait et zigzagait à travers la rue, et la bave coulait sur son menton. M. Foster sortit et lui prit le bras. Elle se dégagea d'un mouvement brusque.

— Lez vous-en, dit-elle c'est pas à un vieux froussard d'ivrogne de salaud comme vous de m'toucher.

M. Foster recula et attendit la suite.

— J'arriv' d'la ville, dit-elle. Pendant qu'un sal' négro puant comme vous a resté bien au chaud dans son plume, j'suis allée en ville où qu'c'est qu'y z'auraient besoin d'hommes com' vous...

Le père de Bob sortit po r essayer de la faire s'expliquer.

Son visage ruisselait de larmes et elle crachotait en parlant. Ils l'aidèrent à monter les marches et elle s'assit. Deux ou trois autres personnes sortirent et l'endroit fut de nouveau animé. Les hommes insistaient pour la faire parler, mais sa bouche était embarrassée de salive et ses yeux obscurcis par les larmes. Elle pleurait comme un enfant.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé ? demanda miss Foster.

— J'ai l'cœur en morceaux, dit-elle, en morceaux, tout en morceaux.

Un flot de larmes jaillit de ses yeux et elle eut un renvoi.

— Qu'est-ce qu'y a eu ? demanda M. Foster.

— J'ai l'cœur en morceaux, dit-elle, en morceaux pasque mon garçon est mort.

— Qui ça ? demanda M. Foster.

— Po King, dit miss Foster. C'est Po King son fils.

— Mort, dit-elle, raíde-mort.

Son visage ruisselait.

— Comment qu'il est mort ? demanda une femme.

— D'un coup d'fusil, dit-elle. Un coup d'fusil dans l'cœur.

Les femmes se mirent à pleurer. Elles ne pouvaient rester les yeux secs devant cette vieille femme. Elles lui essuyèrent le visage et se mirent à lui demander ce qu'elle avait vu. Le combat acquérait tout à coup une réalité.

— Qui a tiré sur lui ? demanda M. Foster.

— Zont tiré sur lui, dit-elle, zont tiré comme sur un oiseau.

— Mais qui ? insista M. Foster.

— La police, dit-elle. Y en a qui dis' que c'est l'inspecteur blanc et d'aut' qu'c'est la police ordinaire. Mais l'est bien mort. Quand zont dit au nom d'la loi, y zont tous couru, là et partout et mon pauv' Po a grimpé dans l'arbre. La police l'a vu où qu'y montait et zont tous visé à la fois en haut d'l'arbre et y l'ont eu. L'es tombé comme un oiseau mon pauv' Po.

Epuisée, elle se renversa sur les marches et M. Foster l'aida à entrer dans la maison. Les femmes pleuraient et les hommes qui avaient entendu l'histoire avaient pris tout à coup un air farouche. La vieille s'assit dans la maison de M. Foster. On lui apporta du thé et miss Foster lui enleva les vêtements qui étaient mouillés et tachés de vomissures.

Elle n'avait pas dessaoûlé depuis qu'elle avait vu son fils tomber de l'arbre. On se demandait où elle avait pu acheter du rhum puisque toutes les boutiques étaient fermées, mais il se pouvait qu'elle l'eût acheté la veille. Elle le portait d'habitude dans une bouteille plate à l'intérieur de son corsage et prenait une petite gorgée de temps à autre. Cette fois elle avait perdu toute mesure et vidé la bouteille. On lui mit un kimono bleu et on la conduisit jusqu'au lit pour qu'elle pût s'asseoir. Quelques personnes s'assemblèrent près de la maison pour avoir des nouvelles de ce qui s'était passé en ville. La vieille femme, à ce qu'il semblait, était partie tôt le matin et était restée après que le combat ait commencé. Elle s'était trouvée en ville au plus mauvais moment, mais elle avait du mal à rassembler ses souvenirs, et toutes les fois qu'elle repensait à son fils, elle fondait en larmes et l'histoire s'arrêtait. Les fenêtres étaient restées ouvertes, et tout le monde était maintenant persuadé qu'on n'aurait plus à attendre longtemps avant que d'autres nouvelles ne parviennent. Les rues étaient désertes en dehors du groupe de gens rassemblés sur le seuil de M. Foster. M. Foster leur demanda de s'en aller. Il dit qu'il comprenait ce qu'ils éprouvaient mais que la vieille femme disait qu'il était plus prudent de se retirer. Le moment où les combats gagneraient le village ne pouvait plus être éloigné. Quelqu'un voulut savoir pourquoi les combats devaient gagner le village, et M. Foster expliqua que c'était en rapport avec le propriétaire. Les gens devinrent perplexes. Ils ne savaient pas que le propriétaire était actionnaire de la compagnie de navigation où la grève avait été déclenchée. Ils se mirent à discuter entre eux. Les femmes dirent que ce n'était pas juste. Mr. Creighton n'avait jamais rien fait à personne. Miss Foster alla à la fenêtre pour raconter l'histoire de M. Creighton et de la pièce d'une demi-couronne. Les femmes hochèrent la tête et dirent que c'était bien vrai qu'il n'avait jamais fait de mal à personne. Les hommes étaient hésitants. Certains parlaient d'aller jusqu'à la maison de la colline pour s'expliquer avec M. Creighton et les femmes crièrent que c'était une honte. Elles ne voulaient pas en entendre parler. Quoi qu'il ait pu arriver en ville, elles ne voulaient pas voir couler le sang au village. Ils se dispersèrent tous en ruminant

cette affaire. M. Foster ferma les fenêtres et s'assit auprès de la vieille. Elle se remit à parler de ce qu'elle avait vu et entendu en ville. Dans la rue toutes les fenêtres à guillotine avaient été de nouveau baissées. Toutes les maisons étaient fermées. Le soleil s'enfonça derrière un entassement de nuages et tout devint morne.

M. Foster sortit pour dire un mot au père de Bob. Ils s'assirent sur le lit et M. Foster répéta ce que lui avait raconté la vieille femme. Bob se retourna dans son sommeil. Sa mère était assise sur une chaise au chevet du lit et écoutait M. Foster. Les gens de la maison attendaient l'arrivée de quelque autre envoyé de la ville. On se demandait qui ce serait. M. Foster mettait bout à bout les fragments du récit de la vieille.

De bonne heure le matin une foule d'ouvriers du port s'était rassemblée autour de la place. Une petite délégation dont faisait partie M. Slime et un autre politicien s'était rendue au palais du gouverneur pour connaître l'opinion du gouverneur sur la proclamation de la grève. La sentinelle refusa de les laisser entrer, ils insistèrent. La sentinelle fit appel à un peloton de garde de quatre policiers et la délégation fut dispersée. A l'entrée du palais eut lieu un combat dans lequel deux ouvriers furent assez grièvement blessés. Les politiciens et les autres ouvriers abandonnèrent les lieux et une heure plus tard le combat reprit en ville sur une plus grande échelle. Les ouvriers s'étaient rendus dans certains locaux où ils avaient amassé des bouteilles, des pierres et autres armes dont ils pensaient se servir. Les policiers avaient été pris au dépourvu. Ils étaient sortis ce matin-là pour leur tournée habituelle avec un bâton pendu à la ceinture, mais quand ils furent attaqués par les ouvriers armés ils s'enfuirent.

Ce fut un affreux spectacle. Les ouvriers s'avancèrent dans les rues principales de la ville et quand les politiciens comprirent ce qui risquait de se produire, ils sortirent pour exhorter les hommes à ne rien détruire et à épargner surtout la vie des innocents qui se trouvaient dans les boutiques et les magasins. Mais il était trop tard. Tous les ouvriers ne purent être touchés. Une partie d'entre eux avaient déjà pris possession des magasins. Les politiciens disparurent, pleins de

terreur et d'angoisse. Mais ils n'y eut pas de mort d'homme. Si les révoltés causèrent des dégâts considérables, ils ne tuèrent personne ; et, autant qu'on pût savoir, il n'y avait pas eu d'autre mort à déplorer que celle du jeune Po King qui, lui, avait été tué par la police.

Les dégâts prirent un aspect inattendu. Des autos furent renversées, les voitures qui livraient la première fournée de pain furent arrêtées, vidées de leur contenu et renversées sur le côté de la rue. Quelques hommes se mirent à mordre dans les miches, d'autres s'en servirent comme d'armes à lancer sur la police. Dans la principale rue de la ville deux grands magasins furent envahis. Les vitrines furent brisées mais les hommes ne voulurent pas s'emparer des étoffes. Ils piétinèrent les soies et les satins de la devanture pour envahir le magasin. Dans un de ces grands magasins les hommes attaquèrent la caissière assise derrière sa cage de verre. De terreur elle lança en l'air les billets de banque et s'enfuit par une petite porte. Les hommes la rattrapèrent et l'examinèrent fixement. L'un d'eux alors lui tâta les seins, lui passa la main dans le dos en long et en large et lui dit d'aller se cacher. Ils ne touchèrent pas à l'argent. Les magasins n'étaient plus qu'un chaos d'étoffes, de morceaux de verre, de bâtons, et de gens qui n'étaient là ni pour acheter ni pour vendre. Les articles avaient été dispersés dans toutes les directions, mais c'est à peine si on eût pu découvrir un seul cas de vol. Les hommes se refusaient à emporter quoi que ce soit.

Au second étage d'un des magasins s'était produit un incident amusant et grotesque. Un ouvrier avait revêtu un habit de soirée pris à l'étalage. Il avait poursuivi et coincé dans une pièce un inspecteur du magasin. Il l'avait déshabillé pour lui passer le bleu de cotonnade qu'il mettait pour travailler sur le port. Tout tremblant l'inspecteur était prêt à obéir aux ordres. L'ouvrier lui demanda simplement de se poster dans un coin pour qu'on pût voir à quoi il ressemblait dans les vêtements d'un honnête travailleur. L'inspecteur s'exécuta et demanda avec effroi s'il ne devait pas aussi agir comme un honnête travailleur. L'ouvrier fut d'accord et l'inspecteur se mit en devoir d'astiquer les chaussures et de brosser l'habit de soirée que portait l'ouvrier.

L'ouvrier lui bourra les côtes en lui disant que ce n'était pas là ce que faisait un honnête travailleur. L'inspecteur frémit et s'efforça alors de frotter le parquet à main nue. L'ouvrier le considéra avec dédain et sortit pour retourner au combat en tenue de soirée.

Tout le monde avait été pris au dépourvu : les commerçants, la police, tous ceux qui avaient de bonnes raisons de protéger leurs biens. La situation empirait. Les rues étaient jonchées d'étoffes et de produits alimentaires ; dans les magasins, le vent éparpillait les billets de banque sur le parquet. Une étrange terreur pesait sur la ville, il ne restait plus aux autorités qu'à proclamer la loi martiale. La police sortit de ses quartiers baïonnette au canon et le vent tourna. Les ouvriers sautèrent à la mer pour atteindre l'autre partie de la côte. Des sacs de sucre furent lancés par-dessus bord. Dans le matin morne, le port n'était plus que désordre et dévastation. Le vaisseau de Sa Majesté, le *Goliath*, entra dans le port et tira quelques obus. Le mouvement de fuite s'accentua. Les révoltés s'échappaient de la ville et couraient de plus en plus loin pour s'attaquer aux villages. La ville était secouée par l'explosion des obus. On eût dit que la guerre avait éclaté. Les révoltés se sentirent en mauvaise posture dans la ville et décidèrent de se replier sur les villages. Ils comptaient sans doute terroriser en route les gens dont les autos avaient été endommagées et qui devraient rentrer chez eux à pied. C'est ce dont Bob avait voulu parler. En réalité, ils se trouvaient par force rejetés sur les villages et ils arrivaient vers le village de Creighton chargés d'une mission spéciale.

Telle était l'histoire de la vieille femme. Elle avait assisté à quelques-uns des incidents et elle avait entendu raconter les autres. M. Foster demanda au père de Bob ce qu'il fallait faire. Nul ne savait où était le Maître. Il se trouvait peut-être chez lui et si les révoltés se rendaient à la maison de la colline, on pouvait difficilement prévoir ce qui arriverait. L'intervention du *Goliath* pouvait les avoir rendus plus agressifs. Et il y avait au village un ou deux hommes qui n'auraient pas pris la peine d'y réfléchir à deux fois pour écorcher tout vif le propriétaire. Les hommes étaient angoissés. M. Foster voulait entrer en contac tavec Mr. Slime pour exa-

miner avec lui ce qu'on pouvait faire si les combats gagnaient le village. Devrait-on se joindre à une attaque contre la maison de la colline ou essayer de persuader les révoltés de ne pas faire couler le sang au village ? Le père de Bob n'avait pas d'opinion. Il avait peur. Tous deux regrettaient de n'être pas allés voir Mr. Slime quand le vieux Pa avait insisté. Ils restaient là à attendre, et Bob se retourna dans son sommeil en gémissant. Tout en dormant il prononça quelques mots sur le maître et le surveillant, et les hommes s'évertuèrent à comprendre. Il continua ses discours incohérents sur le surveillant, mais les hommes n'y purent trouver aucun sens. On aurait dit qu'il savait quelque chose au sujet du surveillant. Ils se demandèrent ce que Bob avait bien pu apprendre sur le propriétaire et le surveillant. Ils ignoraient combien de temps il avait passé avec les rebelles avant de se rendre au commissariat central ; il se pouvait, pensaient-ils, que les ouvriers lui aient dit quelque chose. Mais ils avaient beau écouter, les seuls mots distincts étaient ceux de : maître, surveillant, et le cri haletant qu'il avait poussé le matin : « Les voilà ».

Miss Foster frappa à la porte et demanda à M. Foster de rentrer à la maison pour lui tenir compagnie. Elle commençait à avoir mal au cœur. Il laissa le père de Bob et retourna chez lui où il retrouva la vieille femme. Miss Foster respirait à peine et la vieille femme lui disait qu'il n'y avait pas de quoi souffler comme ça. Elle aurait bien vu si elle avait été en ville pour de bon. Miss Foster se mit à pleurer. M. Foster ne comprit rien à ce qui lui arrivait tout à coup Elle enfonça son visage dans l'oreiller et ses larmes ruisselèrent. Il lui demanda de s'expliquer, elle s'essuya les yeux et se redressa. Il eut du mal à suivre ses paroles. Elle dit que lorsqu'elle était allée dans la cour un moment plus tôt pour chercher le linge, elle avait vu des hommes courir et se dissimuler derrière les arbres près de la voie ferrée. Ils étaient armés et elle était persuadée qu'ils avaient repéré ce qu'ils voulaient. Ils parlaient en montrant quelque chose du doigt comme s'ils avaient aperçu ce qu'ils cherchaient. Elle n'avait pas pu y tenir. Laissant là le linge, elle était rentrée en courant. Elle le supplia de ne plus quitter la maison. La vieille femme semblait avoir peur elle aussi. Le visage de

M. Foster s'assombrit. Il ne savait que décider. Il entrouvrit la fenêtre pour regarder dans la direction du chemin de fer, mais il ne put voir les hommes. Miss Foster se remit à pleurer et la vieille femme lui prit la main pour la calmer. M. Foster était toujours à la fenêtre, et soudain on frappa à la porte. C'était le père de Bob qui venait dire qu'il avait vu des hommes ramper entre les arbres le long de la voie ferrée. Il rentra précipitamment chez lui et M. Foster resta posté à la fenêtre. Miss Foster en était presque à hurler. M. Foster ne put pas le supporter. Il lui cria violemment de fermer sa gueule. C'était le seul moyen de la calmer quand elle était dans cet état. Plus elle criait, plus il jurait, et elle eut vite fait de se calmer.

Il avait vu les hommes, ils avançaient à quatre pattes le long de la voie, à travers le bois, et tout en avançant, ils se montraient du doigt quelque chose. Ils avançaient dans la direction de sa maison. Il regarda du côté opposé s'il y avait quelqu'un en vue. Pas un policier. Les hommes rampaient et parlaient tout en serrant leurs armes. L'un d'eux tenait une bouteille et une pierre, les autres avaient des pieux et des bâtons. M. Foster n'y comprenait rien. Il alla à une autre fenêtre ; il était clair, de là, que tout le monde avait vu ce qui se passait. Des têtes sortaient par l'ouverture des fenêtres pour suivre les hommes qui rampaient le long de la voie. Mr. Foster revint à la première fenêtre. Les hommes paraissaient savoir très bien ce qu'ils voulaient faire. Ils rampaient le long de la voie et quand ils atteignirent le bord du canal qui séparait la route de la lisière du bois, ils s'arrêtèrent. Ils ne se cachaient plus maintenant. L'un d'eux tendit le doigt dans la direction de la maison de M. Foster, et ils se rapprochèrent. M. Foster ferma sa fenêtre. Toutes les fenêtres étaient fermées. Les hommes prirent position derrière les maisons et les barrières de chaque côté de la route. Personne ne regardait plus par la fenêtre.

La lumière ne cessait de changer. Les nuages s'étaient entassés et quand le soleil perça à travers les différentes couches la lumière changea encore. Les hommes attendaient derrière les barrières comme s'ils étaient sûrs d'avoir leur proie. Toutes les maisons étaient fermées et M. Foster se demandait si c'était le surveillant que les hommes avaient

vu. Ils auraient sûrement traité le surveillant en ennemi. Il ne s'en doutait pas mais les hommes étaient derrière sa barrière.

Tout le monde était maintenant convaincu que les combats avaient gagné le village. Toutes les fenêtres étaient fermées et les rues étaient vides. On aurait pu se croire la nuit, quand les gens sont endormis et que la pleine lune glisse en silence au-dessus de la campagne. Tous les gens attendaient sans mot dire entre leurs quatre murs, navrés à la pensée de tout ce qui pourrait arriver. Les combats avaient gagné le village. Les révoltés étaient là.

M. Foster appuya l'oreille à la cloison pour écouter. Il pouvait entendre les voix mais il n'était guère possible de suivre ce qu'elles disaient. C'était clair, en tous cas, qu'ils avaient tendu un piège à quelqu'un et que la victime était en vue. Il aurait voulu jeter un coup d'œil de l'autre côté, mais il eut peur d'ouvrir la fenêtre. Ils n'étaient pas du village. A ce moment ils changèrent de place. Deux d'entre eux restèrent derrière la barrière de M. Foster tandis que les autres traversaient la rue pour se poster derrière une autre barrière. Le père de Bob les vit en soulevant complètement la fenêtre à guillotine. Un autre encore traversa la rue et se mit à ramper derrière sa maison. Il songea à ouvrir la fenêtre de ce côté pour leur demander ce qu'ils allaient faire mais comme il ne les connaissait pas, il y renonça. Les hommes parlaient avec animation en désignant plusieurs directions. Ils semblaient discuter sur le chemin que prendrait la victime. Il n'y avait pas un seul policier en vue et le père de Bob pensa qu'ils en avaient sans doute au surveillant. Tous ceux qui les voyaient étaient persuadés qu'ils étaient après le surveillant. Bob se retourna sur le côté et s'éveilla. Son père mit le doigt sur ses lèvres pour lui faire signe de se taire. Bob fut abasourdi. Il ne comprit rien à ce qui se passait quand il vit son père accroupi sur le plancher, la tête contre la cloison. Il quitta son lit et traversa la pièce pour aller rejoindre son père agenouillé par terre. La mère sanglotait. Les parents ouvrirent la fenêtre et dirent à Bob de regarder. Il vit les hommes et reconnut l'un d'eux. Mais il fut tout à coup pris de peur et ne put articuler une parole. Son père lui demanda ce qui n'allait pas et il se mit à pleu-

rer. Ses parents voulurent l'aider à se rappeler ce qu'il avait dit en dormant. La mère lui demanda si l'homme qu'il venait de reconnaître avait parlé du maître ou du surveillant et Bob secoua la tête mais ils n'étaient pas sûrs qu'il se rendit compte. Il s'accroupit auprès de son père et se mit à sangloter bruyamment. Sa mère le remit au lit et lui rafraîchit le front avec le Limacol.

Les hommes se déplacèrent de nouveau. Mais chaque fois qu'ils se déplaçaient il en restait un ou deux en arrière pendant que les autres allaient occuper une nouvelle position. Leur colonne occupait maintenant la longueur de trois ou quatre maisons. Il semblait bien que la victime allait passer de ce côté. Ils en étaient persuadés. M. Foster demanda à la vieille femme si elle avait vu le surveillant mais elle fut incapable de s'en souvenir. Tout le monde commença à plaindre affreusement le surveillant et M. Foster se demanda ce qu'il ferait s'il voyait les hommes l'attaquer. Il n'était pas très fixé. Il n'avait pas beaucoup de sympathie pour le surveillant, mais il ne connaissait pas ces hommes, et l'idée que quelqu'un d'un autre village pouvait attaquer le surveillant lui déplaisait. Le surveillant faisait partie du village et même si le combat devait se livrer dans l'intérêt des villageois, l'idée qu'un étranger pouvait attaquer quelqu'un du village lui était désagréable. Il réfléchit un moment. Soudain on entendit sur la route un bruit de pas précipités. Il souleva la fenêtre ; d'autres hommes arrivaient. Il ne les connaissait pas. Ceux-ci se joignirent à ceux qui se cachaient derrière les maisons. Il y eut entre eux un bref échange de paroles. Tout en parlant ils montraient du doigt plusieurs directions pour être sûrs de leurs repères. A présent, il pouvait saisir un mot de temps à autre. Une nouvelle troupe arriva par la route et on eût dit que le village avait pris l'aspect de la ville. Tout le monde savait que les hommes étaient là. Toutes les fenêtres étaient hermétiquement closes, mais à l'intérieur des maisons les gens frissonnaient à la pensée de ce qui se passait dehors.

Les nouveaux arrivants avaient apporté d'autres armes. Ils firent passer les bouteilles cassées jusqu'à ce que tous fussent bien armés, et, tout en rampant d'une barrière à l'autre le long de la route ils continuaient à parler. Aucun d'eux n'était du village et le père de Bob fut rempli de honte. Il était

préoccupé par la même question que M. Foster. Si la guerre devait se livrer au village, ils convenait qu'elle fût livrée par les habitants du village. Il aurait voulu en parler avec M. Foster. Il lui aurait suggéré de réunir quelques hommes pour aller demander aux étrangers d'exposer leurs intentions. Il se représenta une bataille entre les gens du village et les intrus mais il n'en fut pas ému. Il se sentait profondément humilié par la façon dont agissaient ces étrangers dans son propre village. Il se prépara à sortir mais la mère l'arrêta. Ils se mirent à discuter à voix basse. Elle lui disait de ne pas partir. Si les hommes le soupçonnaient de vouloir prendre le parti du surveillant, ils le tueraient à coups de pierres. Elle en avait aperçu un ou deux et leur aspect la terrorisait. Ils étaient capables de tout. Ils n'avaient rien à perdre, la prison, la pendaison, tout leur était égal. Ils acceptaient tous les risques de la situation. Elle parlait, le visage baigné de larmes. Bob prit son parti. Il dit à son père qu'il avait reconnu un des hommes et qu'il n'aurait pas voulu avoir affaire à celui-là. Il se mit à pleurer et son père renonça à sortir. Il ouvrit la fenêtre pour regarder la maison de M. Foster. Les hommes se taisaient maintenant. La victime ne tarderait pas à se montrer. Ils avaient calculé le moment.

Bob et sa mère s'allongèrent sur le lit en se demandant ce qui allait arriver au surveillant. Ils étaient tous sûrs qu'il s'agissait du surveillant. On ne savait pas où il était ni ce qu'il avait fait, mais on était sûr que c'était lui que les hommes guettaient. Il semblait bien qu'ils avaient cerné les rues. Le surveillant ne pouvait prendre aucune direction sans tomber dans le piège. Les hommes s'étaient postés sur tous les chemins derrière les maisons et les barrières. Ils parlaient d'une voix plus précipitée maintenant, et avec plus d'agitation. M. Foster pouvait entendre ceux qui se cachaient derrière sa maison. Ils brandissaient leurs bâtons et leurs pierres et ils attendaient. L'un d'eux parla de la mort et un autre fit claquer sa langue. Ça lui était égal. Ils disaient qu'il y avait eu des morts en ville. M. Foster était épouvanté. Quelque chose allait arriver, il ne savait pas trop quoi mais il était sûr que cela se préparait. Il en avait la nausée. C'était le sentiment effrayant que quelque chose allait arriver et qu'on ne savait ni ce que ce serait ni l'effet que cela vous

produirait. Il ne pouvait pas le supporter. Il voulut aller crier quelque chose aux hommes, mais miss Foster l'en empêcha. Les hommes rampaient là derrière, avides de sang. A nouveau, un homme parla de mort et les autres se turent. D'autres renforts arrivèrent. Ils étaient une vingtaine autour des maisons qui donnaient sur cette rue. Ils semblaient n'avoir aucun doute sur ce qu'ils allaient faire maintenant et ils attendaient, tendus, prêts à tout et farouchement déterminés. On voyait leur tête passer derrière les maisons, ils regardaient dans la direction de la rue principale qui séparait le village de Belleville. Tous regardaient dans cette direction. Ils étaient prêts. C'était le moment. Ils commencèrent à reculer le long des barrières, les mains levées. Les bouteilles étincelaient et tous les yeux étaient figés par un regard meurtrier. C'était le moment. Maintenant ou jamais. Jamais. Jamais.

***

Le Maître tourna le coin et avança sur la route entre les maisons. Il y avait sur son visage une terreur inexprimable. Ses vêtements étaient souillés, ses pas étaient hésitants comme ceux d'un ivrogne. Les hommes attendaient. La pensée qu'il allait mourir était atroce. Il cheminait le long de la route. Il paraissait conscient de ce qui allait arriver mais il ne se retournait pas. M. Foster ouvrit à nouveau la fenêtre pour voir ce qui se passait ; il aperçut le Maître. C'était une chose impensable. Jamais il n'aurait cru ou imaginé que Mr. Creighton pouvait avoir cet air-là. Personne ne l'avait jamais vu traverser à pied le village. M. Foster ouvrit violemment la porte et se précipita sur le seuil. Il ne pouvait pas supporter cela. Quelle que fût la raison du combat, il ne pouvait pas supporter cela. Le spectacle que donnait le Maître était intolérable. L'un des hommes se pencha en avant, saisit M. Foster par son pantalon et l'entraîna derrière la maison.

— Pas encore, dit-il. Pas encore.

M. Foster ne pouvait articuler un seul mot. Il entendit les paroles sans pouvoir leur donner un sens. Le Maître le vit

disparaître derrière la maison, mais il continua d'avancer. Il était résigné à ce qui allait arriver. Il s'attendait au pire. L'expression d'impuissance sur son visage n'avait plus rien d'humain. A son tour le père de Bob ne put supporter ce spectacle et sortit. Les hommes le retinrent.

— Pas encore, dit l'un d'eux. Pas encore.

Et ils s'efforçaient tous de lui expliquer.

— T'es trop pressé, disaient-ils. Y t'a fait du mal, c'est entendu. Raison d'plus pour faire bien attention à n'pas l'manquer, c'coup-ci.

Le père de Bob crut qu'il allait s'évanouir. Comme le Maître approchait on lui mit un bâton dans la main. Les hommes attendaient qu'il ait atteint le coin suivant. Ils voulaient l'attaquer par derrière. On eût dit qu'eux-mêmes ne pouvaient supporter de le regarder en face au moment d'accomplir leur acte. Ils attendaient qu'il soit passé. Il avançait en chancelant comme un homme ivre et épuisé. Il avait l'air d'être indifférent à ce qui allait arriver. Son visage était blanc comme un caillou. Il approchait du coin et les hommes firent volte-face pour viser. On les sentait absorbés tout entiers par le meurtre à commettre. Ils attendaient pour ne pas laisser échapper une seule chance. Ils sortirent de leurs cachettes. A présent ils étaient tous derrière lui, le bras fermement levé. M. Foster et le père de Bob étaient restés à genoux, privés de souffle. Le Maître s'arrêta. Il avait atteint le carrefour où se croisaient les routes. Il s'arrêta posément comme s'il apercevait la mort ou le salut. Les hommes furent intrigués. Ils ne comprenaient pas ce qui l'arrêtait. Ils arrivèrent par toutes les rues et c'est alors qu'il les vit. Il était l'ennemi, et eux s'avançaient tranquillement, avec assurance.

Le Maître regarda vers la droite et se remit à marcher. Les hommes suivirent. Ils étaient à quelques mètres en arrière, mais le Maître avait devant lui une petite distance à parcourir avant d'atteindre la piste qui menait à travers bois jusqu'à la maison sur la colline. Les hommes suivaient, le bras levé, et le Maître avançait.Ils étaient prêts à *tirer* leurs pierres. Ils discutaient entre eux pour savoir s'ils devaient *tirer*. Certains pensaient qu'il valait mieux attaquer sans les pierres. C'était assez des mains. Ils discutaient tout en avançant, silencieux et attentifs comme des enfants qui vont

prendre un crabe. Le Maître avançait toujours et au moment où les hommes se rapprochaient M. Slime tourna le coin. Il attendit un instant, au carrefour où se croisaient les routes, puis se dirigea vers les hommes. Il avait vu le Maître et le Maître l'avait vu. Ils n'étaient plus très sûrs de ce qu'ils pouvaient faire. Ils ne savaient pas si M. Slime était disposé à donner l'ordre de tirer. Le Maître ne se retournait pas. Il devinait que M. Slime avait dû atteindre le coin de la rue et que les hommes l'avaient vu. Il continuait de marcher en avant et les hommes suivaient à pas lents, en observant M. Slime et le Maître. Puis tous les regards se fixèrent sur M. Slime. Quant à lui, la tête lui tournait de terreur et d'affolement devant ce spectacle. Les hommes avaient l'air de bêtes sauvages privées de sens. Il se demanda s'il oserait se risquer à donner l'ordre de ne pas *tirer*. Les autres interrogeaient son visage pour y guetter un signe, tandis que le Maître, épuisé, hébété, s'engageait en chancelant dans le bois. Il avait atteint la piste qui conduisait à la maison sur la colline. Il se traînait lentement parmi les herbes tandis que les hommes avançaient et que M. Slime se rapprochait d'eux peu à peu. Le Maître s'était engagé sur la piste, il était presque hors de vue. On n'avait pas *tiré* une seule pierre. M. Slime se retourna pour voir où se trouvait le Maître, mais il avait disparu. Il était sauvé. M. Slime poussa un soupir ; à ce moment il arrivait devant les hommes qui paraissaient désappointés, furieux mais, par-dessus tout, soumis.

— Merci, leur dit-il. Je suis heureux que vous ne l'ayez pas fait.

Plusieurs laissèrent tomber leurs pierres et baissèrent la tête. M. Slime parlait d'une voix calme. Les fenêtres s'étaient ouvertes et les gens regardaient, fous d'excitation. Les hommes s'étaient tous rassemblés autour de Mr. Slime et il leur demanda de se disperser. Il dit qu'il souhaitait ne jamais revoir une pareille journée. Ils paraissaient tous terriblement contrits et déçus tandis qu'il les sermonnait. Il leur rappela ce qu'il avait dit dans son discours de la veille et ils exprimèrent leur approbation d'un signe de tête. Ils n'avaient pas voulu tuer, mais la police avait attaqué. On ne pouvait pas faire autrement que de riposter, et après les coups de fusil

qui avaient abattu le jeune Po King, ils étaient devenus fous de rage. M. Slime semblait très las. Il les avait écoutés parler et il espérait que c'en était fini de tout cela.

En ville le calme avait été rétabli et il les avertit que la police pourrait bien arriver sous peu au village. Les hommes s'éloignèrent dans des directions différentes. Quelques-uns lancèrent leurs pierres dans les canaux ou jetèrent leurs bouteilles cassées dans les bois. D'autres mirent leurs armes dans leur poche. Ils se séparèrent. M. Foster et le père de Bob les regardèrent sortir du village. L'après-midi était sur son déclin et l'obscurité approchait une fois de plus. Les rues étaient désertes. Le père de Bob alla chez M. Foster et tous deux restèrent assis sans rien trouver à dire. La mère de Bob l'appela et les maisons furent de nouveau fermées. La vieille femme s'était endormie chez M. Foster. Il allait faire nuit. Dehors on entendit un bruit de moteur, les fenêtres s'ouvrirent et les gens regardèrent, la police avait fait son apparition. Miss Foster secoua la tête en se demandant si elle était heureuse ou fâchée que les hommes soient si vite repartis. Le car de police roulait lentement sur la route. Les hommes étaient assis à trois sur une banquette, les fusils pointés, et les baïonnettes avaient un reflet morne et implacable dans la nuit qui tardait à venir. Ils se dirigeaient vers la rue qui marquait la frontière entre Belleville et le village. La poussière s'élevait derrière le car et se perdait dans l'obscurité grandissante. Les maisons étaient de nouveau bien fermées; une nuit lourde et épaisse s'établit sur le pays silencieux et terrorisé.

Matin

Je ne savais pas exactement pourquoi j'avais décidé de cacher ce galet. D'abord il m'avait semblé qu'il aurait plus d'importance pour moi si j'en restais séparé toute une journée. Quand je reviendrais pour le sortir de la cachette que j'avais choisie, mon plaisir serait plus grand. Puis je pensai au risque de le perdre, car il me semblait que certaines choses ne peuvent pas être perdues. Toutefois on peut risquer les choses qui ont pris possession de nous, car elles ont une façon mystérieuse de nous revenir. Et par-dessus tout, j'avais

vaguement le sentiment qu'il n'y avait pas de raison pour qu'on vît les choses pour la dernière fois. Je choisis l'endroit et je plaçai le galet sous la feuille, sur la pente unie. Un jour s'était écoulé. Il faisait toujours le même temps et les vagues étaient aussi sages que jamais de ce côté de la mer. Elles se chevauchaient doucement, épuisaient leur énergie et se retiraient vers la mer après avoir perdu leur forme. Mais le galet avait disparu. Ma peine se fit plus lancinante. Ç'avait véritablement commencé la veille, quand j'avais reçu les lettres et voilà que le galet avait donné à l'impression quelque chose d'inexorable. Dans la soirée j'avais lu les lettres et il m'avait semblé que j'allais voir pour la dernière fois plusieurs choses qui m'étaient chères et auxquelles j'étais intimement lié. Je fus très embarrassé quand ma mère entra et me vit en train de relire ces lettres. Je les mis vivement de côté et sortis. A mon âge je ne pouvais pas me permettre de passer pour un imbécile et le plus sûr moyen d'y échapper était d'affecter l'indifférence. Pourtant il n'y avait guère, dans ces lettres, de quoi me bouleverser. Cela venait plutôt du sentiment qui m'envahissait en pensant à ce qui se préparait. J'essayai de me rappeler quand ce sentiment m'était apparu, mais ce fut en vain. Je ne pouvais y penser que comme à une espèce de maladie qui avait gagné tout l'organisme avec lenteur et sans être décelé, mais s'installant de façon inexorable ; on ne peut supporter de voir les choses pour la dernière fois, et les choses, cela comprend tout ce qui a suscité notre affection ou notre colère ou même tous ces vagues sentiments qu'on ne peut situer ni définir. Les choses c'était aussi bien les gens que les objets ou les situations. Que l'on fût heureux ou triste d'en être débarrassé, on ne pouvait supporter la pensée de les voir pour la dernière fois. Je me rappelai vaguement ce qui arrivait d'ordinaire quand, tout petit, dans l'autobus, je passais en revue les objets et les gens qui défilaient devant nous. Les boutiques et les réverbères et l'homme qui se tenait au coin de la rue, l'air indifférent et quelconque. On aurait dit que l'autobus était immobile tandis qu'ils passaient tous devant nous et je me demandais si je les reverrais jamais, et il était difficile de comprendre pourquoi j'éprouvais ce que j'éprouvais à la pensée que je ne les reverrais plus. Mais le lendemain je les

voyais et le surlendemain, et chaque fois c'était la répétition des mêmes scènes. Chaque jour les objets étaient nouveaux et le sentiment était nouveau et à moins de me forcer à penser à autre chose je continuais à me dire que j'avais vu tout cela pour la dernière fois. J'éprouvai ce sentiment au plus haut point quand je quittai l'école du village, et pourtant ce n'était pas le cas d'avoir des regrets. L'école était une sorte de camp avec une discipline d'une intolérable rigueur. Le directeur et tous les maîtres portaient leur cannes comme s'ils craignaient d'être attaqués par les garçons et ils s'en servaient à tout bout de champ dans n'importe quelle occasion. Et pourtant le sentiment était bien là. Je voyais l'école du village pour la dernière fois. Les maîtres me serrèrent la main et me souhaitèrent bonne chance. Et je les quittai avec le sentiment intolérable qu'ils avaient en quelque sorte disparu pour toujours. Je me rappelai les réverbères et les boutiques et l'homme au coin de la rue et je savais que le sentiment n'était pas nouveau. Tel est l'exemple qui me revint à l'esprit et pourtant je dus m'avouer que le sentiment avait existé en moi bien avant mon entrée à l'Ecole Supérieure.

Plus tard, quand Trumper vint me dire qu'il partait pour l'Amérique je ne pus me décider à le regarder en face. Il avait toujours rêvé d'aller en Amérique et le rêve était devenu réalité. Il était heureux et j'étais content pour lui. Il nous quitta par un matin pluvieux trois ans avant que je n'aie terminé l'Ecole Supérieure. Et, bien qu'une notable différence dans nos destinées nous eût déjà brutalement séparés, j'allai assister à son départ. Nous étions côte à côte sur la jetée à contempler le navire qui était à l'ancre au large. Ils étaient des centaines qui partaient pour l'Amérique et si je ne voyais pas tous les autres avec la même netteté que Trumper, c'était cependant le même malaise que m'apportait le sentiment de leur départ. Il semblait que je ne reverrais plus aucun de ces visages. Un peu plus tard je retournai sur la jetée et je contemplai le grand navire voguant sur les mers et s'enfonçant dans la nuit. Ils étaient partis. Je me mis à penser à Trumper et à Bob et à Boy-Blue, me servant de Trumper comme d'un fil directeur, qui me permettrait de retrouver l'origine de ce sentiment. Boy-Blue et Bob étaient

restés au village mais ils avaient été entraînés dans un autre univers. Ni l'un ni l'autre n'était allé à l'Ecole Supérieure, cet instrument de notre éloignement réciproque et de notre séparation. Je me mis à penser à l'Ecole Supérieure et à ce qui nous était arrivé à tous pendant ces années, et brusquement une impulsion ramena ma pensée à l'endroit où, pour la dernière fois, j'avais vu le galet sous la feuille de vigne. Je piquai une tête dans l'eau et je sortis mouillé et rafraîchi.

C'était un an ou deux après les émeutes et j'avais onze ans. Ce n'était probablement pas la manière dont tous les garçons de cet âge réagissent, mais quand on annonça le résultat du concours et que j'appris que j'étais admis à l'Ecole Supérieure, je fus fou de joie. C'était, en quelque sorte, la seule chose que j'avais envisagée pour l'avenir et quand elle se produisit je ne me souciai guère de ce qui viendrait ensuite. C'était vrai que ma mère m'avait préparé à cela. Pendant trois ou quatre ans elle avait payé les leçons particulières que nécessitait la préparation du concours. Enfin j'avais réussi et le monde était merveilleux. Je le dis à Bob et à Trumper et à Boy-Blue et ils furent aussi excités que moi. C'était comme s'ils allaient bénéficier du fait qu'ils avaient un ami à l'Ecole Supérieure. Mais ma mère voyait la chose sous un angle différent. Elle dit qu'il n'y avait là rien d'autre que ce qu'elle avait escompté et que si je n'avais pas réussi elle aurait considéré qu'elle avait gaspillé sa peine et son argent. Mon enthousiasme se calma jusqu'au moment où arrivèrent les livres et l'uniforme de l'Ecole. Ils marquaient mon introduction à l'Ecole Supérieure. Il y avait plusieurs livres, dont certains dans des langues que je ne comprenais pas et il y avait des livres traitant de sujets que le directeur de l'école du village appelait une espèce d'arithmétique supérieure. Il y avait tant de livres et ils étaient si imposants que je ne pouvais les mettre tous dans mon cartable. Quand ma mère me conduisit à l'Ecole Supérieure, le jour de la rentrée, nous étions comme des réfugiés chargés du poids de tous leurs biens. Je me passai autour du cou la cravate rouge et or, faisant le nœud de façon à ce que les deux couleurs soient également visibles. Puis je pris quelques livres sous le bras, tenant à la main le cartable où j'avais serré les autres et je me regardai dans la glace. Je fus satisfait du spectacle.

Mais ma mère était impitoyable. Elle ne cessait de me rebattre les oreilles avec l'argent qu'elle avait dépensé pour les livres et l'uniforme et elle répétait que si je ne réussissais pas à l'Ecole Supérieure, elle considérerait toute chose, la bourse d'études et le reste, comme du temps perdu. Et puis elle parlait beaucoup des occasions que d'autres avaient eues et qu'ils avaient gâchées et des occasions que j'aurai désormais de devenir vraiment un homme. Par moments elle semblait considérer que je ne réussirais pas à l'Ecole Supérieure et il s'ensuivait un insupportable monologue qui décrivait la manière dont elle aurait perdu son temps et jeté à l'eau son argent.

J'arrivai à l'Ecole Supérieure plein d'entrain et d'énergie ; le cadre était très prometteur. A l'ouest le verger avec ses grandes haies vertes et en face le stade où le gardien préparait les terrains de cricket. L'école était beaucoup plus spacieuse que celle du village et s'il n'y avait pas plus de maîtres, il y avait quelque chose qui leur donnait l'air plus important. Le directeur portait un col de pasteur et une longue robe noire. Il avait un gros visage rouge avec un cou épais et de très petits yeux. Quand il sortait de la cour de l'école avec les autres maîtres on voyait bien que c'était lui le chef. Il n'avait jamais l'air de regarder les gens en face. Quand ils parlaient entre eux, il levait les yeux vers la cime des arbres et quand c'était lui qui parlait on avait l'impression qu'il savait d'avance ce que les autres allaient dire mais qu'il était simplement assez bon pour les laisser parler. Il avait souvent des manières joviales mais jamais familières. A plusieurs égards il avait fait preuve de beaucoup de bienveillance à mon endroit.

Je ne fus pas long à devenir un des *anciens* de l'Ecole Supérieure. Je devins aussi endurci que la plupart d'entre eux et je jouai mon rôle *d'ancien*. On connaissait l'école, on savait ce qu'aimaient certains maîtres et ce que d'autres ne pouvaient souffrir et on se conduisait conformément à l'impression qu'on voulait produire sur eux. L'un des maîtres ne pouvait souffrir d'entendre les garçons parler de filles parce que tôt ou tard ce genre de conversation les perdrait. Les *anciens* le savaient et faisaient exprès de parler de filles en sa présence. Un autre aimait les chocolats et les *anciens* ne

essaient de lui poser des questions sur les sucreries. Parfois les garçons posaient des questions qui leur semblaient tout à fait normales mais qui irritaient les maîtres. « M'sieur, qu'est-ce que vous avez pris à votre petit déjeuner ce matin ? M'sieur, quel genre de garçon étiez-vous à notre âge ? M'sieur, est-ce que vous dansez ? M'sieur, que feriez-vous si vous rendiez enceinte une fille et que vous ne puissiez pas l'épouser parce que vous n'en auriez pas envie ? M'sieur, est-ce que c'est vrai que c'est mauvais pour la santé de se masturber ? M'sieur, est-ce que Dieu existe ? »

Ce monde était différent de celui de l'école du village. Il n'y avait pas de contrôleur du culte et bien que le gouverneur et l'évêque fussent toujours invités à la distribution des prix annuelle, il n'y avait pas d'inspecteurs pour donner des ordres comme à l'école du village. A qui arrivait tout droit de cette dernière, l'Ecole Supérieure ressemblait à un navire dont l'équipage serait ivre. Les contraintes étaient moins nombreuses qu'à l'école du village et les garçons semblaient ici plus heureux. Et il n'y avait, bien entendu, aucun contact entre les deux. On eût dit que l'éducation n'impliquait aucune continuité. C'était une sorte de steeple-chase dans lequel les rivaux n'avaient pas les mêmes barrières à sauter. Les uns partaient à gauche et les autres à droite et quand ils s'étaient séparés, ils ne se rencontraient pour ainsi dire jamais plus. Il eût été inconcevable qu'un maître de l'Ecole Supérieure se chargeât d'une classe à l'école du village et les maîtres de l'école du village n'appartenaient pas au même monde que les autres maîtres, aussi bien à l'école qu'en dehors l'école du village, et l'Ecole Supérieure n'étaient pas seulement des bâtiments différents avec des maîtres différents. C'était des institutions tout à fait séparées l'une de l'autre.

(*A suivre.*)

Georges Lamming.

(*Traduit par Colette Audry et Henriette Etienne.*)

Madeleine Alleins

APPROCHES DU DIVIN

Assise sur le lit qui penchait, Jenny regardait sa chambre. Entre le plafond mansardé et le plancher poussiéreux, la trop faible clarté de l'électricité s'alliait au froid pour donner une sinistre impression de pauvreté. C'était presque une caricature, tant était avare l'évaluation des besoins de celle qui devait occuper ces lieux. Elle avait droit à dormir et à se laver, mais chichement : une corde pour faire sécher le linge, une malle un peu défoncée pour ses affaires. Elle, d'ailleurs, n'avait rien. Tous les objets étaient de rebut, assez bons pour une telle condition. Le papier à rayures, sale et déchiré, les draps rugueux, la couverture brune, comme celle des chevaux ou des bureaux de bienfaisance, la laide image pieuse, un sacré-cœur rose et bleu pendu par une épingle.

Cette pauvreté, elle l'a voulu ; et d'ailleurs, ce n'est qu'un décor. La laideur de cette chambre la garderait d'y chercher refuge, lui laisserait le maximum de liberté. Ici, je dormirai seule, je mangerai seule, personne ne fera attention à moi ; je deviendrai propre et vraie se répétait-elle pour éprouver, contre l'hostilité de la pièce, la solidité de sa résolution.

Pour changer sa vie il avait suffit d'un tout petit geste, d'une idée arrêtée au passage au lieu de la laisser se perdre au néant des projets vagues, des jeux sans suite de l'imagination. Quelques mots alors qu'elle traînait dans la salle à manger après le repas ; une mauresque qui cherchait du travail, ayant quitté sa place à Alger, une adresse retenue, et cet après-midi Mme Heurtebie semée dans une pâtisserie. Dans le cours égal d'une journée, une décision pas plus difficile que celle de se mettre à table ou d'aller se promener.

Maintenant elle était bonne à tout faire dans un faubourg

d'Alger, si pauvre, si éloigné qu'elle y était à l'abri de tous ceux qui la connaissaient. Jamais, à Ti-Paza, ils ne l'imagineraient à cette place ; elle glissait à la fois hors de leur maison et de leurs hypothèses. Elle ne pouvait souhaiter libération plus complète.

Il faisait froid mais elle hésitait à se déshabiller, à entrer dans les draps sous cette faible lumière. Le premier recul ! Le premier effort à faire, qui témoignait de la réalité de la situation présente. Elle se déshabilla très vite et se glissa nue et frissonnante entre les draps.

Sa raison d'être ici ne pouvait disparaître. La première fois, elle s'était enfuie comme par jeu vers elle ne savait quelles aventures ou quelles vacances, mais maintenant elle savait ce qu'elle cherchait. Elle ouvrit son sac, prit un livre ; il était presque entièrement souligné, marqué de croix simples, doubles, triples, suivant l'importance des passages.

Elle relut une phrase encadrée au crayon rouge : « Chercher au désert un absolu qui se dérobe dans la vie ordinaire. »

Le désert qu'elle avait choisi n'était pas du chiqué ; il valait bien, pour y disparaître, le puits et le palmier entre les dunes, elle y serait aussi solitaire et aussi pauvre. Personne ne saurait qu'elle avait une grande maison, des domestiques, une chambre confortable, des robes qu'elle portait avec plaisir et tout un luxe de loisirs. Dans un visage dont elle ne retrouvait pas les traits, elle revit les paupières qui se levaient sur un regard ébloui ou, plutôt, comme rendu lumineux par l'objet regardé.

Quelques jours auparavant, Mme Heurtebie l'avait emmenée à une conférence. Elle s'ennuyait tant à Ti-Paza qu'elle se jetait sur toutes les occasions de se distraire. A la sortie, elle se souvenait que la mère de Jérôme lui avait demandé, avec une inquiétude presque maternelle, si elle se sentait malade. Les larmes l'avaient empêchée de répondre. Elle s'était alors aperçue qu'elle pleurait, que des larmes lui coulaient sans effort sur le visage, mouillant le devant de sa blouse. Et plus sa compagne s'inquiétait, plus elle se sentait incapable d'expliquer cet incompréhensible déversement extérieur. Elle ne savait pas ce qu'elle avait. Bien sûr,

elle pleurait à cause du Père Blanc qui avait fait la conférence, mais elle ne savait pas pouquoi et n'avait pas envie de se calmer. C'était un homme de chétive apparence, dans une bure blanche assez sale, d'allure arabe, que les affiches présentaient comme le successeur du Père de Foucauld.

Elle ne se souvenait guère de ses paroles. Il parlait des tribus arabes, disant que c'était beau un homme entouré de toute sa force. Ces paroles n'avaient pu la bouleverser. A un autre moment, il avait dit vivre dans la présence du Seigneur. Il parlait sans éclat, comme pour ne pas se distraire d'une attention intérieure. Mais un instant, il avait levé les yeux, elle avait vu, elle en était sûre, le premier vrai regard d'amour de sa vie. Ces yeux étaient pleins d'une extraordinaire admiration. Sur le mur, en face de lui, il n'y avait qu'un crucifix et elle s'était demandé si ça pouvait être à lui qu'appartenait ce regard ? Depuis, elle pleurait.

Mme Heurtebie l'avait cachée dans une pâtisserie puis, affolée, oublieuse de toutes ses courses, l'avait ramenée à Ti-Paza. Elle pleurait encore en y arrivant, sans pensée, sans effort, sans chagrin, trouvant délicieuse cette eau qui coulait d'elle. Quelques jours après, elle était tombée sur ce livre consacré aux saints musulmans. Sans doute l'avait-elle lu à cause de cette rencontre.

Elle était lasse. Pourtant, elle n'avait pas beaucoup travaillé : mettre la table, servir (elle avait eu une telle peur de ne pas bien présenter le plat de nouilles, les œufs sur le plat), faire la vaisselle, descendre la poubelle dans le couloir où elles s'alignaient débordantes de papiers et d'épluchures, dans l'écœurante odeur de carton mouillé, de nourriture aigre et de pourriture douceâtre. La première chose qu'elle n'avait pas imaginé, la première chose difficile.

Il était tard : pourvu qu'elle se réveille le lendemain. Elle devait être en bas à sept heures, allumer la cuisinière, préparer le petit déjeuner de Monsieur qui partait pour le bureau vers huit heures. Si on allait ne pas la garder ! La grosse dame avait bien dit « un essai », puisqu'elle avait avoué n'avoir jamais servi. Ses gages n'étaient même pas fixés ; il est vrai qu'elle avait dit tout de suite ne pas tenir à gagner de l'argent.

Jenny était en train d'éplucher les légumes pour la soupe.

Madame Bégue passa la tête par l'entrebaîllement de la porte :

— Jenny, vous me ferez une tasse de thé.

— Bien, Madame.

Elle s'était levée et continuait, debout, d'éplucher ses carottes. Au coup d'œil de sa patronne elle avait vu qu'elle n'avait pas à être assise.

Comme sa mère, Mme Bégue s'exprimait beaucoup avec les yeux, sourcils courroucés, regards noirs, ou scandalisés. Au début elle s'était montrée irritable mais timide, et Jenny saisissait mal ses intentions, pas plus qu'elle ne levait le nez sur les toiles d'araignées, ne voyait le fond noirci des casseroles, ne pensait qu'on pût nettoyer un fourneau, ou qu'un parquet nécessitât autre chose qu'un coup de balai. Jenny était encore l'étrangère et Mme Bégue qui n'avait jamais employé que des mauresques, était gênée de cette promotion : une bonne européenne. Mais chaque jour elle dévoilait un peu plus de la perfection qu'elle entendait trouver en elle. D'abord, elle avait hésité à formuler certains ordres, elle laissait la porte des cabinets grande ouverte, sa table de nuit béante sur le pot de chambre plein. Le deuxième jour, elle s'installait même au milieu de la descente de lit. Il fallait que Jenny apprenne à voir le travail, à voir selon sa condition. Elle avait été abasourdie en découvrant le nombre de vertus nécessaires.

Elle devait être travailleuse, s'occuper toute la journée, surtout n'avoir jamais l'air de se reposer ; ne se mettre à la fenêtre que pour secouer un tapis ou un chiffon. Sa position était debout , à genoux si elle frottait, assise seulement si elle cousait ou reprisait. Quand Mme Bégue entrait dans la cuisine, son regard allait d'abord aux mains, puis à la bouche de Jenny. Si elle mangeait, elle se levait ,s'arrêtait, mal à l'aise, de mastiquer, cherchait à occuper ses mains. On s'attendait à la voir manger debout, à la sauvette, en servant les maîtres. Tout lui paraissait concédé, elle n'arrivait pas à découvrir ce à quoi elle avait droit. Goûter était choquant, c'était un repas d'enfants ou de femmes oisives. On se réjouissait de lui voir avaler de la soupe, beaucoup de soupe, mais une tasse de café dans sa main était presque immorale. Le

premier jour, en lui voyant boire du café, Mme Bégue lui avait demandé :

— Vous ne vous sentez pas fatiguée au moins ? Je croyais, je pensais... à cause de cette tasse de café, avait-elle marmonné.

Elle avait découvert que dans ses occupations, dans sa personne, elle était entièrement dépendante. Elle ne pouvait être qu'humble, reconnaissante. Un jour Mme Bégue lui avait dit avec un sourire gentil :

— Si vous préférez vous laver à l'eau chaude, vous pouvez en monter le soir, quand il en reste dans la bouillote. Monsieur et moi faisons notre toilette le matin.

Elle devait remercier : on lui concédait l'eau inutilisée.

Un autre soir Mme Bégue était montée dans sa chambre à la recherche de ciseaux. Elle avait dû frapper, car Jenny avait tourné la clef dans la serrure. Elle avait remarqué d'une voix irritée :

— Ah ! vous vous enfermez à clef ! Ce ne serait pas commode pour vous appeler la nuit si vous dormiez et que j'aie besoin de vous.

Le lendemain matin elle avait ajouté :

— Quand vous sortez, n'emportez pas votre clef de chambre ; si vous alliez la perdre...

Si elle allait avoir un coin à elle, des affaires personnelles, des secrets.. Sa vie ne lui appartenait plus. Quand elle s'en rendit compte, elle en fut éblouie. Abrutie pas son application au travail, elle avait accédé sans en prendre conscience à un deuxième degré de la pauvreté.

Ses doigts cuisants patinaient dans les mouchoirs dont les plis gluants se gonflaient, dans l'eau savonneuse, d'une vie de méduse. Jenny avait mal à la tête et mal aux reins ; sa patronne l'étourdissait de remarques brèves et du claquement de ses mules. Mais malgré les lessives, la paille de fer, les lourds sacs à ramener du marché, elle tenait, elle tenait depuis deux mois. Elle n'était plus la femme de..., la belle-fille de..., mais une petite bonne, mains actives, pantoufles silencieuses, cheveux tirés qui ne voleraient pas dans les plats. Elle se sentait à l'abri de cette apparence. Evidemment, il fallait sans cesse décourager Mme Bégue, les fournisseurs, par un mutisme maussade. Pour éviter les commentaires, elle

se glissait dans les boutiques aux heures les plus matinales, quand les commerçants mal en train sont occupés à ranger leur comptoir. Elle disait bonjour sans lever les yeux d'une liste prétexte, s'arrangeait pour compter longuement sa monnaie, si elle devait attendre son paquet, craignant de solliciter l'attention d'un regard vacant, d'un sourire poli. Elle fuyait les files d'attente propices aux conversations, tant elle redoutait de deviner derrière elle : « D'où sort-elle cette petite ? Il n'y a pas longtemps qu'on la voit dans le quartier ». Après une parole aimable, elle abandonnait l'épicier, le boulanger le plus proche, pour des boutiques lointaines d'où elle revenait en courant les bras sciés par les anses des paniers. Elle se redressa, soupira de fatigue, elle s'était encore laissée emporter par l'activité de ses mains. Le matin elle se jettait sur les parquets dans une rage de perfection. Pas une seule ombre sur la blonde surface, par une raie poussiéreuse. Sa force jouait de la hanche au pied, elle s'amusait presque autant que sur une plage. Une heure après, trempée de sueur, elle s'apercevait qu'elle avait oublié la préparation du déjeuner, et cette attention intérieure dont elle se faisait une obligation.

.. ..



Elle secoua sa main engourdie d'avoir tourné sans arrêt. Un flot d'huile noya l'œuf. Elle reprit son mouvement mécanique. La pâte lisse se divisait en grumeaux jaunes, puis devenait liquide. Elle avait raté sa mayonnaise. Mme Bégue entra :

— Vous pouvez servir, Jenny.

— C'est que, Madame, la mayonnaise est ratée. Je vais en recommencer une en vitesse.

— Encore un œuf perdu ! Où avez-vous donc la tête ? Vous ne ferez jamais de progrès. Je vous croyais plus intelligente au début.

— Si je ne m'étais pas dérangée pour vous laver la tête, ce ne serait sans doute pas arrivé, dit Jenny, oubliant qu'elle venait de découvrir la paix.

— Ne racontez pas de mensonges, vous m'avez rincé la tête il y a une heure.

Puis elle se mit à crier :

— Je ne permettrai pas à une boniche de me parler sur ce ton là.

Elle l'avait bien perdue, sa retenue des premiers jours.

— Une bonne n'est jamais vraiment capable. Tout ce qu'elle fait de bien paraît naturel, on s'aperçoit seulement de ce qu'elle rate, ne put s'empêcher de répondre Jenny.

— Il est tout de même normal que vous fassiez le minimum de gâchis dans votre service : vous me coûtez bien plus cher qu'une mauresque. Si c'est pour travailler ainsi, vous n'avez qu'à partir !

Elle travaillait terriblement, tout le temps elle se préoccupait de faire de son mieux et pour une maladresse, tout mérite lui était dénié et l'on n'admettait pas qu'elle essaye de se justifier. Elle était renvoyé pour avoir répondu. Sa vie dépendait de cette femme comme toutes les boniches dépendaient pour leur lit et leur nourriture de toutes les Mmes Bégue qui les faisaient trimer sans leur accorder aucun mérite. Si elle était renvoyée, elle ne saurait que faire, où coucher ; la police devait la rechercher dans tous les hôtels. Si elle voulait se replacer on demanderait des renseignements. Elle entendait Mme Bégue : « On ne savait pas d'où elle venait », « Elle ne savait pas faire grand-chose », « Insolente, bizarre ». Elle avait besoin de garder sa place. Elle dressa le plat de champignons farcis : elle était sûre qu'ils étaient réussis. Mme Bégue fit irruption dans la cuisine, s'approcha de la table :

— Vous pleurez dans les plats, maintenant ? Vous n'allez pas servir avec cette figure barbouillée. Montez vous laver, je viendrai prendre les choses moi-même.

Jenny mouilla sa main sous le robinet et se la passa sur les yeux.

— Je vous ai dit de monter dans votre chambre. Ne vous croyez pas indispensable.

Jenny ne se décidait pas à obéir. Ce plat-là était réussi, elle avait passé une partie de sa matinée à le préparer. Elle voulait l'apporter elle-même sur la table, affirmer par là qu'elle savait travailler. Elle ne voulait pas renoncer à avoir

raison, ç'aurait été un mensonge. Mme Bégue la poussa de côté et emporta le plat triomphalement :

— Désobéissez, ma fille. Rira bien qui rira le dernier. Si c'est pour exposer vos larmes à Monsieur, il est inutile de venir à la salle à manger. Vous n'avez aucune tenue. Il faut être folle pour pleurer comme ça. Vous le savez, la porte est ouverte.

« La porte était ouverte ! La porte était ouverte ! ». Elle n'osa pas bouger de sa chambre pendant tout le repas. Sa patronne avait dû expliquer qu'elle faisait la tête, peut-être qu'elle refusait de servir. Elle ne se hasarda à redescendre qu'après avoir entendu la porte se refermer sur le départ de Mr Bégue.Il n'y avait personne dans l'appartement. Mme Bégue avait dû sortir en même temps que son mari. Cela inquiéta Jenny, elle était allée chercher une autre bonne. Elle se força à faire la vaisselle, à savonner le carrelage, à ranger parfaitement la cuisine. Puis elle monta dans sa chambre, défit le lit, plia les draps, rangea dans un cabas de paille les quelques objets qu'elle avait achetés depuis son arrivée. Que devait-elle faire ? Partir ? Aller dire au revoir à Mme Bégue qui, après deux mois, se séparait d'elle comme si elle l'avait simplement croisée dans la rue ? Elle ne savait plus que faire, l'oisiveté lui était difficile. Elle avait oublié qu'il y avait des torchons à laver. Elle redescendit, se mit à frotter fort pour se distraire. Vers six heures, Mme Bégue rentra. De la porte, elle s'étonna :

— Pourquoi le dîner n'était-il pas au feu ? Monsieur aimait à manger à l'heure.

Il n'avait été question de rien. Jenny se mit à préparer le dîner; le lendemain matin, sans doute, elle saurait. Elle fit le service sans lever les yeux, de peur de rappeler sa colère à Mme Bégue. Elle passa sa nuit à chercher des solutions; dans la rue, on la connaissait, on la voyait passer avec de lourds cabas, ne jamais flâner, mais c'était un quartier pauvre où on n'allait pas au-delà du luxe économique de la mauresque. Pour entrer dans une maison riche, il fallait des références.

Le lendemain, il ne se passa rien : Mme Bégue devait attendre une réponse. Pendant trois jours, elle lui fit nettoyer l'appartement de fond en comble. Elle lui indiquait sans hésiter les tâches qu'elle n'avait jamais osé lui commander

auparavant. Jenny ne parlait pas, ne la regardait pas, se faisait mécanique. M. Bégue ne venait plus boire dans la cuisine à son retour du bureau; il s'arrangeait pour ne plus avoir à lui dire bonjour, elle était déjà exclue de la maison.

Comme les jours passaient, elle n'arrivait plus à deviner si elle serait ou non mise à la porte, si cette réprobation pourrait cesser.

Puis Mme Bégue recommença insensiblement à lui adresser la parole; elle cessa d'avoir peur d'être jetée dehors.

.. ..



Ce matin-là, le vent de l'aube la tira du sommeil en la caressant au visage. Sans réfléchir, elle monta sur sa chaise. De son vasistas, elle ne voyait que des pans de murs, des surfaces planes de toits dont la rigueur s'accordait à la lumière sans couleur du matin. Des hirondelles rayaient déjà le ciel en criant. Elle eut envie de courir, de perdre le souffle, d'avoir le cœur battant. Elle s'aperçut qu'elle était en train, comme autrefois, de se perdre en élans, en jouissance de soi. Elle descendit de la chaise, se mit à genoux, pour ne pas risquer de se rendormir, croisa les bras, ferma les yeux. Elle se surprit s'amusant à appuyer ses avant-bras sur ses seins pour en faire jouer l'élasticité. Tout la distrayait, le premier éclat du matin, la nuit de ses paupières traversée de mouches de feu.

Elle ferait mieux de descendre. C'était dimanche, elle aurait son après-midi libre. Il fallait faire doucement pour ne pas réveiller M. Bégue le seul jour où il se levait tard. Elle ouvrit la porte avec précaution, l'appartement sentait le vieux papier.

La cuisine était sombre; elle donnait sur un mur aveugle. En montant sur la fenêtre, on apercevait un village miniature à l'architecture bizarre de dômes, de colonnes brisées, de grillages baroques, mais en avant de ce prétentieux désordre une croix neuve déployait des ailes d'ange et, quand elle était frappée de face par la lumière elle perdait ses limites, devenait elle-même source de blancheur.

Encore de l'enthousiasme inutile. Il fallait s'accrocher tout

de suite au travail. Les murs de la cuisine étaient du gris jaunâtre des vieilles peintures. Ils étaient sales. Jusque-là, elle ne les avait pas remarqués; elle avait pourtant appris à discerner la crasse. En mettant une chaise sur la table, elle atteindrait le plafond. Elle se mit à frotter dans l'agréable déchaînement de sa force. Elle entendit au-dessous d'elle :

— Eh bien ! ma fille, êtes-vous devenue folle ? Nous pouvions toujours attendre notre déjeuner, Monsieur et moi.

Mon Dieu! le plateau qu'elle devait déposer devant la porte de la chambre à dix heures, elle l'avait oublié.

Madame tournait sans rien faire dans la cuisine, l'air fouineur. Elle avait un peignoir à fleurs, elle était bête, grosse, vulgaire, elle sentait des aisselles. Quand on la servait à table, on était obligé de se pencher dans cette odeur de poils et de sueur. Elle écartait les cuisses pour s'asseoir. Jenny la connaissait par ses culottes tachées, par ses combinaisons dont les épaulettes s'incrustaient dans ses grasses épaules. Elle la dégoûtait presqu'autant que sa mère. C'était elle qui buvait à la bouteille, qui plongeait son pain dans la sauce des plats, qui mangeait la confiture en cachette, qui finissait, plutôt que de lui en laisser, les plats réussis, les morceaux de viande coûteux, quitte à traîner tout l'après-midi de la salle à manger à la cuisine pour se préparer des tasses de thé ou des verres de bicarbonate. Elle voulait lui obéir, sans tressaillement extérieur, sans révolte intérieure, dans le silence de l'imbécile.

Mme Bégue éclata :

— Allez-vous cesser ces absurdités ? Et un dimanche encore ! C'est pour montrer à Monsieur ou pour raconter aux voisins que je vous accable de travail ?

A ce reproche, l'amertume envahit Jenny sans qu'elle s'y attendît. Elle tenait à la reconnaissance de sa perfection, constata-t-elle aussitôt. Elle descendit de sa chaise, sauta de la table. Elle avait les larmes aux yeux d'orgueil blessé. Elle prit la main de Mme Bégue et la baisa en disant :

— Je croyais bien faire. Je vous demande pardon.

Mme Bégue retira sa main et eut même le réflexe enfantin de s'essuyer, puis quitta vivement la cuisine.

Jenny fit griller le pain, beurra rapidement les tartines afin que le pain s'imprégnât bien. Elle se souvenait des raffi-

nements de Ti-Paza. Elle posa le plateau devant la porte, frappa. « Ils vont s'empiffrer au lit », pensa-t-elle.

La cuisine sentait la peinture lessivée. Trois murs sur quatre et la moitié du plafond étaient d'un gris clair, un peu terne ; le reste était sali de chiures de mouches et de traces jaunâtres de condensation. Elle avait envie de terminer son lessivage; elle était sûre d'en avoir le temps avant de déjeuner. On mangeait tard le dimanche, comme si Mme Bégue eût voulu mesurer les heures de liberté à sa bonne. Madame lui avait défendu de continuer, mais elle avait envie d'avoir fait quelque chose de sa matinée, une matinée pleine comme une boule.

Elle était tranquille, elle ne travaillerait plus dans l'aveugle comportement de l'effort. Maintenant qu'elle avait interrompu son élan, elle souffrait de l'ankylose de ses épaules et de sa nuque, de la peau de ses mains brûlées par la lessive. Une main appuyée au plafond, elle frottait de toutes ses forces.

Elle comprit qu'elle avait préféré sa volonté, comme si ça avait une réelle importance que la cuisine fût propre ou sale. Elle s'aimait encore, elle en était là ! De nouveau, elle faillit pleurer. Elle y tenait, à sa propre perfection !

Elle dégringola de son échafaudage, se mit à râper minutieusement les pommes de terre, prenant garde de ne pas oublier un seul œil. Elle avait mis trop d'huile au fond de la casserole; soigneusement, elle la reversa dans la bouteille. Elle avait découvert une minutie, une honnêteté qui, pour elle, se transformait en exercice de détachement, en préparation au silence.

La chaleur devenait pesante. Elle entrait malgré les fenêtres fermées et s'ajoutait à celle de la cuisinière. Les mouches, fraîchement engluées aux papiers collants des lustres, faisaient vibrer leurs ailes. Elle lavait la vaisselle dans une semi-conscience. Elle tenait depuis cinq heures du matin et elle était fatiguée. Elle perdait le fil de son effort, se rattrapait, acceptait de le perdre, replongeait à son fonctionnement de machine ménagère : frotter les verres, faire briller l'argenterie, savonner le carrelage.

Il était quatre heures de l'après-midi, mais elle aurait jusqu'au lendemain : elle ne redescendait pas pour dîner.

Mme Bégue lui avait expliqué qu'elle tenait à ce que les domestiques aient leur soirée du dimanche libre. Aussi Jenny avait-elle le droit de rester sans manger dans sa chambre, torride ou glacée, jusqu'au lundi matin. Jenny pensait que Mme Bégue avait envie d'être en vacance de sa présence. Un dimanche où elle était redescendue pour prendre un broc d'eau, elle l'avait surprise en combinaison, attablée sur la toile cirée devant un bol de chocolat. Du chocolat, elle en buvait tous les jours, mais peut-être pas si noir, si mousseux, si parfumé à la canelle, et surtout pas dans un grand bol, mais dans une tasse à thé plus décente.

Il ne restait plus rien à faire. Mme Bégue devait surveiller son départ. De temps en temps, elle entrouvait la porte de la salle à manger. Il y avait une glace, des citrons en train de rafraîchir dans la glacière. Cette femme vulgaire n'osait pas aller au lit avec son mari tant que sa bonne était là; et pourtant elle avait pris soin d'expliquer que le docteur lui avait ordonné de faire régulièrement la sieste. Jenny sentait son attente et se dépêcha de partir.

A mesure qu'elle montait, elle s'enfonçait dans la chaleur, mais quand elle poussa la porte du couloir elle en reçut le choc en plein visage. Elle était la seule à habiter cet étage bas de plafond qui ne servait que de garde-meubles ou de grenier. Elle respira à fond pour se mettre tout de suite dans le coup ; son nez et sa gorge en furent aussitôt desséchés. Devant sa porte, elle hésita; elle avait envie de descendre vers la mer, d'avoir de l'air sur les joues et dans les cheveux. Dehors il faisait chaud, mais l'air devait circuler.

Elle se reprit, elle n'allait pas gaspiller son unique après-midi de liberté. Toute la semaine, elle l'attendait. Déjà sa blouse lui collait aux épaules. Elle se déshabilla, s'assit par terre sur un journal. La sueur lui piquait le crâne, coulait sous ses bras, entre ses jambes dès qu'elle les rapprochait, naissait du moindre point de contact... Sous elle, le journal devenait humide. Elle ne pensait à rien, guettant de nouvelles sources de sueur aux plis de ses genoux, de son ventre. Seuls son nez et sa gorge lui paraissaient secs. Sa nuque lui faisait mal; si elle s'était appuyée, elle se serait endormie.

Elle se mit à genoux, elle oscillait, reprenait conscience en sursaut, la sueur la picotait partout. Elle rêvait qu'elle quit-

tait la chambre, qu'elle s'était réfugiée dans l'escalier, tant était mal refoulé son désir de fuir cette chaleur. Puis elle imaginait que ça y était, qu'elle avait « passé de l'autre côté »; elle plongeait, se redressait le cœur battant. Elle avait encore rêvé... Toujours entre deux frontières, la volonté de rêver singeant la réalité. Mais elle s'était déjà imposé une certaine prudence, elle ne devait pas penser ça : simplement elle ne supportait pas la chaleur.



Elle remit sa blouse humide, il valait mieux qu'elle sorte pour se réveiller; à cette heure, il n'y aurait personne dans les rues, tout le monde faisait la sieste. Dehors, il faisait torride, mais ce n'était pas cet emprisonnement dans la chaleur. Il y avait de l'espace au-dessus d'elle, une ligne d'ombre le long des maisons, et comme elle marchait vite, l'air passait entre sa peau et l'étoffe.

Tous les gens devaient être sur la plage; elle se dirigea vers la colline déserte. A une fontaine, elle prit de l'eau dans sa bouche, elle n'avait plus de salive. Puis elle ne résista pas au désir de boire, de se mettre les bras, la tête sous l'eau. Son chignon tenait bien, elle ne serait pas décoiffée, des gouttes fraîches coulaient le long de ses joues, entre ses omoplates. Un peu plus loin, elle rencontra une autre fontaine; la rue était déserte, elle se déchaussa, mit ses pieds sous le jet fort, s'assit contre la fonte froide d'où jaillissait l'eau et la regarda couler. Une petite fille arriva, Espagnole plutôt qu'Arabe, crasseuse et brune, avec les yeux sérieux des enfants. Elle emplit sa bassine sans quitter Jenny du regard, puis elle la cala sur sa hanche et repartit.

Dès qu'on quittait les rues, il n'y avait plus de murs : seulement une zone terrible. Ce qu'elle avait pris de loin pour un dépôt d'ordures, c'étaient des masures habitées, faites de chiffons, de papier goudronné et de vieux bidons d'essence dépliés. Elle avait peur de ce terrain bossué de tanières.

Plus encore que la rue, le ravin était ouvert au soleil, les amandiers ne donnaient aucune ombre, nulle part on ne pouvait s'arrêter. Au bout d'une allée ouverte, elle aperçut une maison aussi blanche que la lumière, tous volets clos,

entourée d'un jardin imbécile avec des massifs d'hibiscus enfermés dans des cercles funèbres de buis. Elle frôla du mollet la verdure drue. C'était bon d'enfoncer la main dans la froideur dure de ces feuilles. Tout contre la terre, il y avait un tendre parasitisme de liserons et d'herbes molles et la terre aussi était fraîche. Elle retira la main, quelque chose l'avait piqué, il y avait aussi des orties. Jenny s'assit contre le buis, l'appui était un peu fuyant mais frais.

Quand elle ouvrit les yeux, elle était à moitié enfoncée dans le buis, il faisait très clair, mais il n'y avait plus de soleil. Le dimanche était fini. Sa main lui piquait un peu. Si elle s'était davantage piquée, elle n'aurait peut-être pas dormi. Elle se mit à la recherche de la touffe d'orties, elle la cueillit tige à tige, elle en avait presque un bouquet.

Une auto passa le portail; une femme conduisait. Elle stoppa à côté d'elle. Ses cheveux étaient encore gonflés par le vent de la course et elle avait cet air éclatant des filles sûres d'être belles. Son compagnon descendit, beau, bronzé, vêtu pour jouir du soleil et de l'air.

— Qui t'a permis d'entrer ? Qu'est-ce que tu as pris ? Un bouquet d'orties ?...

Il perdit un peu d'assurance :

— C'est tout ?

— Laisse-la, cria la fille. Tu vois bien que c'est une Européenne.

Elle avait une bouche longue, des joues plates de guerrier, des narines comme coupées au ciseau; ses lèvres étaient aussi rouges que le cuir de la voiture. Jenny se sentit terne, laide, inutile.



Dans sa chambre, il faisait encore très chaud. Et maintenant il fallait recommencer une semaine : le lundi avec la lessive, le mardi avec le repassage, le mercredi il y avait un gros marché à faire, et jusqu'au dimanche suivant dormir et travailler comme une bête.

Ce soir, il ne fallait pas qu'elle dorme. Elle se déshabilla, prit le bouquet d'orties, s'en donna quelques tapes sur le dos. C'était plutôt surprenant, le contact velouté des feuilles, puis

cette brûlure subite... Elle n'avait qu'à continuer. Elle se fouetta les épaules, le dos, les flancs, elle pouvait supporter beaucoup plus. Jusque-là, elle avait évité de se piquer les doigts; elle prit les feuilles à pleines mains et s'en frotta le ventre, l'intérieur des cuisses, la poitrine. Subitement, elle eut trop de salive dans la bouche, elle n'y voyait plus, elle voulut s'asseoir par terre, mais elle était déjà accroupie ou allongée. Elle dut attendre un moment sans bouger, occupée à avaler sa salive; elle avait froid, puis la brûlure des piqûres revint. Sans réfléchir, elle se frotta, l'irritation devenait insupportable. Elle fit le tour de la chambre en s'appuyant aux murs, mais ils étaient tiède. Si elle ne se grattait pas elle se mettrait à crier. Il ne fallait pas bouger, tenir, en comptant jusqu'à soixante sans bouger. Tenir jusqu'à cent. Elle se sentait ivre de sa force, elle pourrait tenir jusqu'à deux cents, jusqu'à cinq cents, jusqu'à mille.

Maintenant, elle ne dormirait pas. Elle avait été tirée hors d'elle par cette décision de ne pas se frotter, de ne pas gémir pendant un instant.

Les piqûres redevinrent précises, les barreaux du lit lui entraient profondément dans le dos, elle eut du mal à s'en écarter, à s'asseoir sans appui. Elle ne se rendait pas compte si elle était là depuis des heures ou quelques minutes : elle avait laissé sa montre dans la cuisine.

De la gorge aux reins, elle avait un maillot de piqûres; cela ne l'empêcha pas de s'endormir.

Quand elle s'éveilla, elle eut quelque difficulté à se lever, elle n'avait presque plus mal, mais elle se sentait bizarre, elle n'arrivait pas à plier à fond ses bras et ses jambes. Mme Bégue lui demanda ce qu'elle avait et l'envoya se regarder dans une glace. Ce qu'elle avait ? De tout petits yeux, une figure blanche et gonflée... Ses bras, ses jambes, ses mains étaient enflées. Sa patronne, inquiète d'une possible contagion, l'expédia chez un docteur. Quand elle se déshabilla, il tiqua sur son torse marbré de rouge.

— Vous m'avez tout l'air d'avoir une belle scarlatine. Il vaut mieux ne pas se promener avec ça.

Il lui examina la gorge, les yeux, il avait l'air perplexe.

Elle se décida à lui dire :

— Je crois que ce sont les orties.

— Des orties ?

Il fit glisser sa combinaison.

— Vous êtes tombée dans les orties ?

Il était sur le point de rigoler.

— Nue ?

Il lui pinça le bout du sein.

— Intoxication. Vous auriez pu être carrément empoisonnée.

Il avait envie de se marrer. Il la tenait par le gras du bras.

— Cela lui pressait donc tellement ? Une autre fois, il vaut mieux ne pas le faire n'importe où.

Elle ne comprit pas tout de suite.

— Le sable à la rigueur, mais rien ne vaut un lit.

— Mais ce n'est pas ça.

Il se marrait ouvertement :

— Je ne vous demande pas de confidences. Je vais vous faire une ordonnance.

— Mais, c'est moi qui ai voulu, exprès...

Il ne l'écoutait pas, la précédait vers la porte, faisant signe au suivant.

Dehors, elle eut honte, une honte désagréable. Elle avait failli tout raconter à cet imbécile pour qu'il « l'apprécie ». Elle était pire que sa mère, pire que Mme Bégue et toutes les femmes qui sautent sur la moindre occasion de se déballer. Elle était prête à se raconter comme une boniche qui, après sept jours de travail muet, aspire à être autre chose qu'un torchon et un balai, à faire devant n'importe qui le même bruit qui se fait à la salle à manger.

Elle était comme les autres; elle n'existait pas davantage !

.. ..

***

— Tiens, le gâteau est déjà fini ?

Cela voulait dire :

— Vous vous êtes permis de manger du gâteau !

Manger du gâteau n'était pas nécessaire. On ne lui en offrait jamais, même quand c'était elle qui l'avait fait. Seule une discrétion éprouvée, jointe à la chaleur de l'été avait amené sa patronne à confier les desserts à la glacière, plutôt

que de continuer à les camoufler sur le haut de son armoire. Mme Bégue attendait l'explication, en rangeant les poids des balances :

« Alors, c'était bien elle ? »

Naturellement, elle ne prononça pas ces paroles, elle dit seulement en s'en allant :

— Je croyais que vous n'aimiez pas les sucreries.

— Pas beaucoup, madame.

De derrière la porte, elle lança :

— On ne le dirait pas.

Pour la première fois, Jenny avait réussi à ne pas se disculper. Et pourtant elle tenait à l'opinion de Mme Bégue, la seule qu'elle eût en face d'elle. A midi, elle continuait à ne pas avoir faim. Elle les servit avec le sentiment de sa supériorité. Elle n'avait pas mangé de la journée, elle aurait aimé que Mme Bégue le remarquât. Elle travaillait autant que d'habitude. En fin d'après-midi, elle avait la tête lourde, envie de poser la joue sur la fraîcheur lisse de la toile cirée.

— Vous croyez que les bonnes sont payées à ne rien faire ? La nuit ne vous suffit pas pour dormir ? Vous êtes d'une paresse !

Elle sursauta, envahie par la brusque chaleur de la surprise et de la honte.

— Les gages et la nourriture. Vous ne vous rendez pas compte ? Vous me devez votre temps.

— Ma nourriture ? Je n'ai pas encore mangé d'aujourd'hui.

— Et le gâteau ?

Elle se souvint du matin et de son silence, elle n'avait plus envie de le garder.

— Ce n'est pas moi qui l'ai mangé, mais Monsieur. Vous pouvez le lui demander.

Mme Bégue était rassurée. Elle devint aimable.

— Vous n'avez qu'à casser six œufs nous ferons une bonne omelette.

Jamais elle ne disait à Jenny « vous avez fait ceci ou cela », mais « nous avons fini le repassage, nous allons nous mettre à la cuisine », et elle filait s'asseoir dans la salle à manger. Pourquoi ne voulait-elle pas reconnaître la vérité : qu'elle ne faisait rien et que sa bonne faisait tout. Cela exaspérait

Jenny. Comment rejoindre Dieu à travers ces mesquineries ?

Quand elle levait les yeux, elle voyait des mouches de feu. C'était l'heure de mettre le couvert; cela lui prit beaucoup de temps, elle oubliait un couteau, retournait le chercher, l'oubliait à nouveau une fois revenue dans la cuisine. Elle laissa tomber une assiette ou plutôt ne fit pas le geste nécessaire pour l'empêcher de glisser à terre, s'attarda à quatre pattes à en ramasser les menus débris au lieu de les rassembler d'un coup de balai. Elle se releva si brusquement qu'elle en resta étourdie. Elle n'avait pas faim, mais elle tombait d'inanition. Elle prit un morceau de pain, le trempa dans l'huile, puis en prit un autre. Plus elle mangeait, plus elle avait faim. Mme Bégue la trouva la bouche pleine; pour lui répondre, elle détourna la tête, avala le dernier morceau sans mâcher ; peine perdue, elle sentit sa réprobation. Mme Bégue savait qu'elle mangeait entre les repas par gourmandise. Elle enrageait. De découragement, elle mangea trop, elle était soûle de nourriture. Elle découvrait que l'ascèse était difficile, qu'elle nécessitait plus de mesure que d'élan. Il faisait encore très clair. Le mur qui bouchait la fenêtre était couleur de sable, couleur de plage. Elle aurait aimé être à Ti-Paza, allongée le long de l'eau à écouter son chuintement soyeux. Elle était là, les deux mains dans l'eau grasse. Avait-elle renoncé à la beauté du monde ? Contre un si innocent désir elle se trouvait sans défense.

Elle avait envie d'être allongée dans sa chambre, de sentir l'odeur de poussière de son plancher. Elle avait envie de sentir la dureté du sol avec ses mains, son ventre et ses cuisses. Elle avait envie de toucher et de sentir n'importe quoi, et d'être libre, livrée à ses mouvements et aux regards des autres, à la fraternité indistincte de la rue et pas à cet aride isolement.

Avant de l'abandonner sa journée, il fallait plonger dans cette spongieuse confusion intérieure et la reprendre geste par geste, molle et difficile comme un paquet mal ficelé.

A première vue elle n'était composée que de balayage, de repassage et autres choses d'aussi peu d'intérêt. Rien de spécial. Vraiment rien de spécial ?

En apportant sur la table le plat de bouillabaisse, elle avait demandé :

— Madame me dira si elle aime cette préparation. C'est un pêcheur qui m'a donné la recette.

Ce n'était pas vrai : aucun pêcheur ne lui avait enseigné de recette. Mais elle avait entendu avant le repas Mme Bégue dire à son cousin :

— Pour ce soir, j'ai fait une bouillabaisse, c'est ma spécialité.

Rien au monde n'aurait pu lui faire renoncer à cette petite question triomphale. Pourtant ce vieux garçon sec et arrogant, qui venait de temps en temps dîner chez les Bégue, n'avait rien de sympathique, mais elle n'avait pu s'empêcher d'infliger ce démenti à sa patronne.

Tandis qu'elle « faisait la couverture », c'est-à-dire entrouvrait le lit pour qu'on n'ait plus qu'à s'y glisser — les patrons sont des gens qui ont droit à ce qu'on prépare, à ce qu'on facilite tous leurs gestes —, elle entendit que, derrière la porte, on parlait d'elle.

— Elle a dû se fâcher avec sa famille après une frasque quelconque; elle ne reçoit jamais de lettre.

— Elle a plutôt l'air de travailler.

— A Alger, les Européennes n'aiment pas beaucoup se faire boniches; on est bien obligé de se contenter de ce qu'on trouve.

— Elle a l'air jeunette. Elle est sérieuse ?

— Avec la dégaine qu'elle a...

— Et aimable avec ça, une vraie porte de prison.

— Je crois que c'est une assez pauvre fille.

— Elle n'a aucun goût, ni pour elle, ni pour sa chambre.

— Ces filles sont incapables d'un véritable attachement.

Une journée comme les autres bourrées d'innocents travaux domestiques. Elle avait déménagé une fois de plus la boîte à sel; elle trouvait qu'il était plus rationnel de la mettre près du fourneau. Mme Bégue avait l'habitude de la ranger parmi les autres boîtes sur la cheminée, par routine. Et après tout, Jenny faisait la cuisine, pas sa patronne.

Et la chemise de nuit ? Elle l'avait suspendue dans le cabinet de toilette, bien que Mme Bégue la préférât roulée, dans son odeur de sueur et de peau grasse, sous le traversin. Elle ne pouvait pas s'empêcher de vouloir avoir raison. Elle avait aussi acheté trois kilos de haricots à égrener. Mme

Bégue prétendait que cela faisait mal d'en manger deux fois de suite, mais Jenny trouvait qu'on gagnait du temps à en écosser une grosse quantité à la fois. La vengeance de Mme Bégue ne s'était pas fait attendre, elle avait apporté dans la cuisine un seau plein d'une eau rouge et mousseuse où trempaient des serviettes hygiéniques. Patronne ou domestique, elles étaient aussi mesquines l'une que l'autre. Jenny en venait à se demander si ce n'était pas elle, avec ses méchantes prévenances, sa sournoise résistance, cette façon qu'elle avait de ne pas regarder Mme Bégue quand celle-ci lui adressait la parole, qui rendait méchante cette petite bourgeoise à l'air endormi. Elle se sentait percée à jour et elle goûtait dans cette humiliation la sécurité du vrai. Sous cette impitoyable lumière il lui semblait impossible de s'aimer encore et elle en éprouvait du soulagement.

.. ..



M. Bégue n'était qu'un petit fonctionnaire; aussi n'allaient-ils en vacances en France que tous les deux ans. Cette année-là, ils ne partirent pas. L'été tenait la ville dans une moite et constante torpeur. Tout le jour, les maisons étaient, contre le soleil, un refuge dont, le soir, on avait envie de s'évader. Vers six heures, Mme Bégue descendait à la plage. Avant de partir, elle se contentait de fixer à Jenny une tâche qui aurait pu l'occuper pendant une absence d'une durée double ou triple, puis elle s'en allait tranquille, un petit sac à la main. Mais au contact de sa bonne, son sens du confort, comme sa méchanceté, devint inventif. Elle découvrit que si elle l'emmenait à la plage, pour la seule dépense d'un ticket de tramway supplémentaire, elle pourrait jouir d'un parasol, d'une chaise longue, d'un thermos et d'une gamme beaucoup plus étendue d'occupations possibles, tels que journaux, livres, ouvrages. Aussi Jenny, — à qui elle avait expliqué, toujours soucieuse des apparences, que descendre à la mer lui ferait du bien, — hérissée d'objets encombrants, trébuchait à quelques pas derrière elle dans le sable, tandis qu'elle cherchait, minutieuse, la place la plus agréable, par le voisinage ou l'orientation. Elle plantait le parasol, calculait la meilleure

inclinaison, installait la chaise longue, déployait le tapis de bain, tandis que Mme Bégue, dégrafant sa jupe, la tête à l'ombre livrait seulement au soleil les fuyants affaissements de ses fesses et de ses cuisses. Puis elle s'asseyait à quelque distance, mais à portée de voix, les pieds ramenés sous sa blouse noire, la tête penchée sur son ouvrage, les yeux et les mains occupés à ce temps qui ne lui appartenait pas.

C'était un point d'honneur chez Mme Bégue, peut-être un témoignage de ses qualités de maîtresse de maison de ne jamais la laisser sans rien faire. Sous le soleil encore plus ardent, coiffée d'un journal, habillée, courbée, ridicule, les mains comme enchaînées à sa pelote de laine dont les fibres collaient à sa peau suante, au milieu des libres baigneurs, elle passait toutes ses fins d'après-midi.

Le moment le plus pénible était le repas que ses patrons prenaient maintenant sur la plage pour profiter plus longtemps de la relative fraîcheur de l'eau. Il lui fallait les servir sous la surveillance curieuse des baigneurs. Devant tout le monde elle était la bonne. Elle circulait, respectueuse, autour d'eux, s'inclinait pour leur verser à boire, accourait au moindre signe, debout, tache noire sur la plage éclatante au milieu des cris de vacances. Après le repas, accroupie au bord de l'eau, éclaboussée par les nageurs, avec le sable des jeux et les vaguelettes des belles soirées, elle faisait sa vaisselle tandis qu'une considération visible enveloppait ses patrons.

Ils rentraient tard. M. Bégue partait en avant, l'air distrait, peut-être un peu gêné d'avoir les mains libres, mais n'osant tout de même pas donner un coup de main à sa domestique.

.. ..



Depuis quelques jours, il faisait moins chaud : le supplice de la plage avait pris fin. Elle aperçut sur le gris du trottoir, une feuille roussie, recroquevillée, une feuille d'automne. Elle se plut à penser qu'elle ne savait plus rien des saisons. Elle avait réussi à se couper de l'extérieur.

Le vent d'ouest soufflait à grandes bouffées. Une bour-

rasque tiède l'enveloppa, s'enroula autour de ses jambes nues, lui caressa les cuisses, la coiffant brusquement de son tablier. Elle lutta contre l'étoffe, la rabattit difficilement. En face, sur le trottoir, un jeune ouvrier riait. C'était le premier visage depuis des semaines, un beau visage d'homme maigre et brun, et il la regardait comme une femme, comme si elle n'avait pas eu la poitrine serrée et un chignon miteux. Elle avait encore des cuisses de vingt ans, c'était bon à penser. Elle sourit involontairement au garçon avant de rentrer chez l'épicier.

Si elle avait vécu avec lui, elle lui aurait fait frire du poisson dans de l'huile forte, elle l'aurait attendu sur la porte en regardant passer les enfants. Il aurait mis ses deux mains sur ses seins en riant.

Elle voulait un kilo de sucre, un paquet de café, du riz, du sel. Quand elle ressortit, il n'était plus là. Comme une mendiante, elle s'appuya au mur, posa son cabas à côté d'elle. Elle avait envie de rester dans la rue, d'avoir à nouveau sur ses jambes des regards de garçons.

Elle ne pouvait plus supporter l'idée de retourner chez Mme Bégue, elle avait horreur de la cuisine, de sa chambre, elle avait horreur d'elle-même. La solitude lui était tombé dessus d'un seul coup. Elle avait l'impression d'être plaquée au sol, vidée, sans courage pour le moindre mouvement. Jamais elle n'avait été aussi près de tout abandonner. Le sourire du garçon n'avait pas tellement d'importance; il lui avait permis de voir combien aride, peut-être vide, peut-être fausse était sa vie. Elle n'avait pas pitité d'elle-même, elle se dégoûtait d'avoir été l'hôte d'une telle solitude, comme si elle eût dû en être souillée pour toujours. Elle s'était coupée des autres par trop de souffrances, elle était aussi répugnante qu'une bête galeuse. Autour d'elle, leur journée finie, les gens flânaient dans cette clarté encore éclatante; elle souhaita l'hiver, sa lumière tardive, ses soirées écourtées. Elle aurait voulu tirer sur elle la protection de l'ombre.

Elle se souvint d'un porche voisin, de l'entrée d'une église. La porte tambour repoussée, il faisait presque noir à l'intérieur. Du fond, venait une odeur laiteuse qui s'épanouissait dans la gorge dès qu'on l'avait aspirée. Elle s'assit sur une chaise, les poings aux yeux, les coudes sur les genoux pour

mieux bénéficier de l'obscurité. Elle ne bougeait pas, cherchant à s'anesthésier.

Une voix dit au-dessus d'elle :

— Mon enfant, ne croyez-vous pas que Dieu vous aime ?

Un prêtre en robe noire, les mains dans les manches, la regardait, la tête penchée.

Elle se crut devenue lisible pour ce regard.

— Comment le savez-vous ? dit-elle.

Et comme il regardait le visage incliné, l'air rêveur, elle en profita pour fuir vers la sortie.

.. ..



— Jenny ! Jenny !

Encore Mme Bégue ! Elle fut tentée de ne pas répondre. Elle détestait être dérangée dans son travail ! La veille, elle était rentrée si tard, qu'il valait mieux faire attention. Elle lâcha le bougeoir qu'elle frottait, se lava les mains. Dix minutes de perdues !

Mme Bégue était couchée, en boule, sur son lit.

— Quand on a besoin de vous, on peut toujours attendre.

Pour l'apaiser, Jenny employa la troisième personne.

— Si Madame avait une sonnette, je serais sûre de ne pas me tromper.

— Ne discutez pas toujours, vous me fatiguez. Allez me faire une tasse de thé. J'ai l'estomac barbouillé et je me sens toute ballonnée. Ça ne va pas du tout. Qu'est-ce que vous avez encore mis dans votre cassoulet ?

Jenny regarda le visage rouge à moitié enfoncé dans l'oreiller. « Ballonnée ! » Elle en éprouva presque une sensation voluptueuse. Elle voyait sa patronne gonflée comme une vache qui s'est bourrée de trèfle, enflant, enflant, clouée sur son lit par le monstrueux épanouissement de sa gourmandise. Un énorme, un fragile sac de merde qui oscillerait aux courants d'air et que la moindre piqûre de mouche menacerait d'éclatement. Elle se délecta à cette idée.

L'eau bouillait dans la casserole. Elle la vida dans l'évier, en fit chauffer d'autre. L'eau bouillie était indigeste. Mme Bégue bu son thé avec difficulté. Elle gémissait en se palpant

le foie, le ventre, l'estomac. La sueur brouillait son teint de femme bien nourrie. Trois rations de cassoulet, du pâté, des crevettes, des moules en sauce, une grappe de raisins ! Dans sa cuisine, Jenny imaginait avec plaisir les affres d'une bonne indigestion.

De nouveau, Mme Bégue l'appela. Elle se sentait trop mal ; il fallait qu'elle l'aidât à se déshabiller.

Jenny avait horreur des femmes grasses, peut-être à cause des étreintes forcées de sa mère, qui était bien en chair. Elle défit le corsage en évitant d'effleurer la peau, retira la jupe avec difficulté ; la malade ne s'aidait pas. Elle tira sur la couverture pour ouvrir le lit. Mme Bégue dit sans ouvrir les yeux :

— Dépêchez-vous, enlevez-moi le reste, ça m'étouffe.

Enlever la combinaison, les bas, le soutien-gorge, la culotte, la gaine ? Elle eut honte pour l'autre.

Elle commença par le plus facile. Elle fit glisser les bas sur les jambes, encore brunes de l'été. Elle hésita devant le soutien-gorge. Pour défaire les boutons, elle dut enfoncer les doigts dans une chair d'une douceur écœurante, aussi molle et fuyante qu'un plumage d'oiseau. Aussitôt libérés, les seins, d'une blancheur intime de lait caillé, glissèrent sous les bras, rejoignant le gras étalement de l'épaule.

Puis elle concentra ses efforts sur la gaine. Impossible de l'enlever par le bas ; à chaque secousse, Mme Bégue poussait un cri. Pour défaire les crochets elle dut appuyer sur le ventre, sa paume enfonçait. Un sac de merde, c'était grandiose, monstrueux, mais pas l'obscène laideur de cette viande. Elle avait presque peur que, la gaine ouverte, le ventre lui gonflât au nez comme un ballon. Mme Bégue poussa un soupir de soulagement et cessa de gémir. Elle la plaignait de devoir se livrer à ses yeux sans respect d'étrangère. Elle ne pouvait se résoudre à enlever la culotte. De toute façon, ça ne l'empêcherait pas de respirer.

Pour lui passer sa chemise, elle dut l'appuyer contre elle. Quand elle la souleva, les seins glissèrent vers la boursouflure de l'estomac. Jenny était malade de dégoût. Elle fila dans la cuisine se frotter les bras et les mains avec la brosse à linge.

A travers la cloison, la voix étouffée retentit :

— Jenny, une cuvette. Venez me tenir.

Bon sang ! Il allait falloir la soulever encore, la tripoter. Elle ne pourrait pas. Sa volonté lui échappait d'un coup. Elle n'était pas à la hauteur de la situation. Elle ouvrit la porte du palier, prête à descendre l'escalier. Elle dirait qu'elle était partie faire des courses. L'appel retentit de nouveau. Elle n'allait pas foutre le camp ! Il fallait se reprendre en main.

La voix était angoissée :

— Jenny ! Jenny !

Elle referma la portre, rentra dans la cuisine, ôta la casserole de dessus le gaz, présenta son bras à la flamme, s'enfonçant les ongles dans la peau pour créer la diversion d'un deuxième foyer de souffrance. Elle tint quelques instants en claquant des dents de douleur. Elle s'appuya à la porte, le front et les mains moites. On percevait à travers la cloison un horrible gargouillis mêlé d'efforts, de hoquets et de petits cris. Elle prit une cuvette. Dès la porte, elle faillit glisser sur les haricots. Mme Bégue, à moitié sortie du lit, s'épuisait pour vomir en efforts qui lui coupaient la respiration. L'odeur était terrible; Jenny se mit à hoqueter aussi. Elle essaya de tenir sa patronne, mais elle n'était pas assez forte, elle dut l'appuyer contre sa poitrine, l'étayer d'un bras sous les seins. Elle ne faisait qu'un avec ce gros corps, elle était secouée par chacun de ses spasmes, mais son bras lui faisait tellement mal qu'elle n'y prêtait plus qu'une attention lointaine.

Mme Bégue fut plusieurs jours malade, elle avait des coliques hépatiques. Quand une crise la prenait, elle poussait des hurlements dramatiques, se cramponnait au cou, aux mains de Jenny, en pleurant qu'elle allait mourir, qu'il ne fallait pas l'abandonner.

Jenny ne faisait plus le ménage, elle passait tout son temps auprès du lit de sa patronne. La nuit, elle restait dans un fauteuil à côté d'elle tandis que son mari, toutes portes ouvertes, ronflait à côté dans la salle à manger. Mme Bégue n'arrivait pas à dormir, elle se sentait seule, elle s'ennuyait, elle avait peur, elle racontait sa vie, surtout ses années de jeunesse, à Jenny. Celle-ci ne gardait de ces histoires qu'un souvenir brumeux. Elle mourait de sommeil; tout ce qu'elle demandait était de n'avoir pas à bouger. Pendant des heures

elle hochait la tête d'un air approbateur et répétait presque les mêmes questions, espérant que Mme Bégue oublierait ainsi de lui réclamer une nouvelle infusion, ou de refaire son lit. Elle passait le bassin, la cuvette, changeait la glace de la vessie, faisait la toilette de la malade dans l'indifférence de la fatigue.

Mme Bégue alla mieux, mais tenait toujours à la compagnie de sa bonne. N'ayant pas d'amies et son mari travaillant tout le jour, elle devait se sentir solitaire. Jenny commençait à croire qu'elle se plaisait avec elle et qu'elle l'aimait bien. Mais dès qu'elle fut guérie, elle devint très distante, elle l'entendit même conseiller à son mari de ne pas se montrer trop gentil avec elle de crainte qu'elle ne sût pas retourner à sa place. Elle remonta dans sa chambre, reprit sa place à la cuisine.

.. ..

*
* *

Se vaincre restait en elle une hantise. Elle ne distinguait plus si elle y cherchait un moyen de se punir ou de se fortifier. Un samedi, Jenny, qui n'avait jamais pu prendre un oiseau dans ses mains, à qui une plume coupait l'appétit, décida de tuer la poule, au lieu de la descendre, comme d'habitude, à la fathma de l'épicier, qui, depuis son arrivée, se chargeait de la saigner, vider, plumer, Mme Bégue ayant admis qu'on pût avoir horreur du sang.

La poule, les pattes liées, suffoquait dans un coin depuis le matin. Elle l'attrapa avec répulsion; sa main enfonçait dans cette chaleur humide jusqu'au cœur affolé. Si elle ne prenait pas certaines précautions, elle ne pourrait pas aller jusqu'au bout. Elle mit de vieux gants fourrés d'automobiliste, s'entoura de son tablier de lessive en toile cirée, pour s'isoler de ce contact vivant. Il fallait aussi un rasoir pour que la coupure soit sans cruauté, décisive. La bête, étouffée par la peur ou par la pression de ses genoux, voilait de plus en plus son œil rond d'une taie blanche, cherchait l'air de son bec ouvert.

De sa main gantée, elle cacha l'œil qui défaillait, le halètement du bec. L'autre main approcha le rasoir jusqu'aux

plumes, entre les plumes qui se hérissaient en collerette, jusqu'à la chair qui frissonnait, grenue, blanchâtre. Bon sang, que c'était difficile. Elle décidait d'avancer d'un centimètre le rasoir, de l'enfoncer dans le cou, elle en donnait l'ordre à sa main protégée par le gros gant. La chair vivante résistait comme une pierre; il était impossible de couper dans de la vie. Elle serra les dents de colère, elle se méprisait. Le rasoir fit une fine coupure, presque une égratignure; entre ses genoux, les ailes esquissèrent une défense, le col tordu tenta de se redresser. De nouveau, sa main n'obéit plus. Elle cherchait sa volonté. Le rasoir avançait jusqu'à la peau, reculait.

Puis tout à coup la lame fut dans le cartilage blanc, le sang coula, poissant les plumes, les saccades de la victime propageant cette agonie de ses cuisses à son ventre. La poule se mit à crier d'une voix rauque; Jenny aussi, pour s'étourdir, s'encourager.

La porte s'ouvrit. Sa patronne entra, l'air effrayé; la poule, mal tuée, s'échappa, éparpillant son sang dans les battements affolés de ses ailes. Il y avait du sang sur les murs, sur les gants, sur le visage de Jenny. Mme Bégue crut sa bonne blessée, elle se mit à crier. Son mari arriva, chercha à la faire asseoir, parla pharmacien, teinture d'iode, alcool. Jenny dut expliquer qu'elle n'avait rien, qu'elle avait seulement voulu tuer la poule. Le mari, inutile, s'enfuit, la femme s'indigna. Elle faisait des histoires cette fille, sans cesse des histoires ! Son souci de bien faire coûtait cher, il était si simple de descendre la poule à la fathma. Les murs tachés, les gants perdus; cette scène ridicule, du sang partout. Jenny s'excusa.

Madeleine ALLEINS.

Extrait d'un roman à paraître chez Gallimard.

LE COLONIALISME YANKEE ET LA CHASSE AUX SORCIÈRES EN AMÉRIQUE LATINE

Dans l'enfer écolier des dates historiques, l'année 1954 sera sans doute celle où les Etats-Unis d'Amérique auront, pour la première fois, ouvertement répudié la doctrine de Monroe, en prenant position contre une condamnation du colonialisme européen en terre américaine, soutenue par tous les autres pays du continent. Cette prise de position de la délégation « yankee » à la conférence interaméricaine de Caracas s'accompagne d'un effort pour étendre au monde latino-américain les procédés « maccarthystes » de la « chasse aux sorcières ».

Quel lien de logique et de nécessité unit ces deux prises de position qui, à la faveur d'un premier examen des faits, apparaissent marquées du même signe de gratuité dépourvue de réalisme que les réactions des délégations ibéro-américaines ?

I. — Les paradoxes de Caracas

Aux yeux de l'Amérique Latine, le rendez-vous de Caracas apparaissait comme le point de départ d'une nouvelle alliance économique avec les Etats-Unis. Presque tous les délégués ibéro-américains à Caracas ont insisté sur l'importance vitale que revêtent, pour leurs pays respectifs, des problèmes commerciaux, dont la solution ne dépend que du bon vouloir des Etats-Unis. Néanmoins, lorsque la délégation « yankee » prend position, avec une netteté inattendue, contre toute action anticolonialiste, les 19 délégations latino-américaines

votent à l'unanimité la résolution argentine demandant « *la fin du colonialisme dans l'hémisphère occidental* » et affirment « *la sympathie des peuples américains pour les aspirations légitimes des peuples coloniaux* ». Quelques jours après le raid des « *desperados* » portoricains contre le Congrès de Washington, ce mouvement d'unanimité anticolonialiste qui emporte l'Amérique latine apparaît comme un blâme implicite de la politique « *yankee* ». A son banc de solitude, la délégation des Etats-Unis fait figure de vaincue, d'accusée. L'attraction de Buenos-Ayres, capitale du Sud, a été plus forte que celle de la capitale du Nord. Les pays ibéro-américains sont-ils si assurés de faire prévaloir leurs revendications économiques, qu'ils ne craignent pas d'humilier Washington aux yeux de l'opinion ? La question de l'émancipation des territoires américains soumis à la tutelle européenne se pose-t-elle en des termes d'urgence qui l'emportent sur tout autre intérêt ? Les possessions européennes dans le nouveau monde s'étirent en une mince frange de savanes, de bois tropicaux et d'îles, depuis les trois Guyanes jusqu'aux archipels anglais de la mer Caraïbe : terres dès longtemps façonnées à des mœurs étrangères, et auxquelles l'Amérique espagnole et portugaise ne se sent pas unie par les liens vivants du passé, de la race et du langage, mais seulement par une froide et abstraite solidarité géograhique. L'Argentine et le Guatemala sont les seuls pays directement intéressés à l'éviction des puissances colonisatrices. La première dispute à la Grande-Bretagne les îles Falkland et la domination théorique des glaces de la Terre de Feu. Le second revendique le territoire de Belize : 22.000 km² de marécages et de forêts inextricables, l'une des régions les plus insalubres du continent. Ces îles, ces bois, ces étendues glacées valent-ils un bon traité de commerce ? Non, certes, si l'on se place au point de vue de l'utilité pratique. Mais les pays latino-américains ne poursuivaient pas un but utilitaire, car, abstraction faite de l'importance des terres à émanciper, leurs chances d'évincer les colonisateurs européens, très faibles, même avec l'appui des Etats-Unis, étaient nulles dès l'instant où ceux-ci s'opposaient à toute action anticolonialiste. De fait, la motion votée à Caracas ne prévoit aucune mesure pratique d'éviction : elle constitue une condamnation purement for-

melle du colonialisme. Et pour réaffirmer un principe indiscuté sur le continent depuis Monroe, les pays latino-américains n'auraient pas hésité à placer les Etats-Unis dans l'alternative d'une hypocrite prise de position contre leurs alliés européens ou d'un reniement de leurs propres principes, dans une humiliante solitude, et ceci au moment où le monde ibéro-américain attend du bon vouloir de Washington la solution de ses problèmes économiques les plus urgents.

Les mobiles qui guident la délégation « *yankee* » ne semblent pas plus réalistes, lorsqu'elle demande l'inscription en tête de l'ordre du jour de la conférence, du débat sur les infiltrations communistes. Cette pétition marquait une primauté dans la hiérarchie des valeurs : aux yeux des délégués nord-américains l'action anticommuniste l'emportait sur tout autre intérêt. L'inscription en tête de l'ordre du jour signifiait aussi une primauté dans le temps. Les Etats-Unis souhaitaient que la question soit débattue dès l'ouverture de la conférence, car M. Foster Dulles avait peu de temps à consacrer aux affaires du continent. On ne sait quel sujet pouvait lui sembler plus important et plus digne de requérir ses soins que les relations des Etats-Unis avec les pays de leur propre continent. On dirait que M. Foster Dulles a tenu à bien marquer par son prompt départ, dès le vote de la motion anticommuniste, que les problèmes économiques qui préoccupent les autres pays de l'hémisphère, sont de noble valeur à ses yeux. Il n'est venu à Caracas que pour parler de la « chasse aux sorcières », thème spécifiquement « *yankee* », qui n'a été évoqué par aucune autre délégation. Le représentant des Etats-Unis impose son thème de conversation, écarte toutes les objections, et s'en va, dès l'instant où le vote est acquis, sans vouloir entendre les doléances économiques des autres délégations, sans vouloir prendre part aux débats qui les intéressent. L'insolence serait-elle considérée au *State Department* comme un procédé habile ? Cette attitude hautaine et comminatoire s'expliquerait-elle par la profondeur de la pénétration communiste, par la gravité de la menace que l'Amérique latine fait peser sur les Etats-Unis ?

L'évaluation des effectifs du Parti Communiste en Amérique latine est rendue difficile par le simple fait que ce parti ne peut agir ouvertement. Partout combattu, proscrit,

épié, menacé, il est condamné au secret, au camouflage. Les meilleurs observateurs de la réalité américaine s'accordent à évaluer les effectifs communistes à quelque 250.000 personnes. Ces forces sont fort inégalement réparties entre les 20 pays latino-américains, dont la population globale s'élève à 165 millions de personnes. Si cette évaluation est exacte — et la marge d'erreur ne saurait être considérable —, le pourcentage moyen est d'un communiste pour 3.000 habitants. Les noyaux principaux se trouvent au Brésil, en Argentine et au Chili, trois pays gouvernés par des leaders ultranationalistes. Les gouvernements de Rio de Janeiro et de Santiago du Chili ont mis le parti communiste hors la loi. En Argentine, son statut est celui d'un condamné en liberté surveillée. Au total, le mouvement subit cette condition diminuée dans 5 pays du monde latino-américain. Il est interdit dans 13 autres. Onze de ces 17 pays en guerre ouverte aves le communisme, sont soumis à des dictatures militaires ou à des gouvernements conservateurs. Le parti communiste ne jouit d'une certaine liberté que dans deux pays, qui comptent parmi les plus pauvres et les plus faibles de la Hispanidad : le Guatemala et la Bolivie. Encore, le parti est-il officiellement interdit au Guatemala en vertu de la Constitution de 1945, votée sous les auspices du président Arévalo, le fondateur du régime actuel. Mais Arévalo, qui poussa le stoïcisme d'une tolérance exemplaire et spectaculaire jusqu'à subir une trentaine de conjurations d'extrême-droite, de soulèvements militaires et de tentatives d'assassinat, sans faire prononcer une seule condamnation à mort, ne pouvait réserver sa sévérité pour ceux qui ne combattaient son régime que par le tract et la parole : le président ferma les yeux sur la reconstitution du groupe communiste sous l'étiquette de « *Parti guatémaltèque du travail* ». Etiquette transparente d'ailleurs. Le « *Parti du travail* » n'a jamais nié ses doctrines, sa filiation et ses préférences. Ce groupe a acquis une certaine influence sur la Confédération Générale du Travail, unique organisation syndicale. Il compte 4 représentants au Parlement de Guatemala-city, composé au total de 54 députés, et où la moitié des sièges est détenue par le « *Parti d'Action Révolutionnaire* » — le parti gouvernemental. La répartition des sièges donnerait lieu de croire que les effec-

tifs du Parti du Travail représentent 7 % du corps électoral. En réalité, ce groupement, noyau d'intellectuels, a obtenu, grâce à la valeur de ses cadres, un pourcentage de mandats parlementaires et syndicaux très supérieur à celui de ses effectifs, qui ne dépassent pas mille personnes. En Bolivie, le P.I.R. — parti de la gauche révolutionnaire — d'obédience communiste, compte 2.000 ahérents. Son influence est presque nulle sur l'unique fédération syndicale, la C.O.B. — Confédération des Ouvriers de Bolivie —, où s'affrontent en champ clos la majorité nationale-revendicatrice du M.N.R. — Mouvement national-révolutionnaire — et la minorité trotzkyste du P.O.R.

Quel danger ces faiblesses éparpillées peuvent-elles représenter pour les Etats-Unis ? Et s'ils avaient de légitimes sujets de crainte de quelle façon les décisions de Caracas leur permettraient-elles d'écarter le danger ? L'Assemblée a condamné le communisme et l'a désigné comme une menace pour l'hémisphère. Mais la condamnation a déjà été formulée par la réunion des ministres des Affaires étrangères du Continent, en avril 1951. La motion de Caracas prévoit que l'arrivée au pouvoir du communisme dans l'un des pays d'Amérique donnera lieu à une consultation entre les autres pays. La procédure de la consultation en cas de menace commune, est prévue par la Charte de Bogota d'avril 1948. La motion de Caracas « *recommande* » l'échange de renseignements sur les activités des agents communistes. Toute recommandation est facultative. Les gouvernements satellites des Etats-Unis fournissent déjà des renseignements au F.B.I. Les autres n'ont voté les recommandations de Caracas qu'avec l'arrière-pensée de ne point les mettre en pratique. En définitive la délégation « *yankee* » s'est donné beaucoup de mal pour amener l'Assemblée à condamner le communisme, déjà condamné depuis trois ans, et à décider que son arrivée au pouvoir dans l'un des pays du continent donnerait bien aux consultations déjà prévues et réglementées en 1948. Les mesures pratiques qu'il y aurait lieu d'adopter dans l'hypothèse lointaine et improbable d'une victoire communiste sont laissées à l'initiative de la future conférence. La motion anticommuniste de la délégation « *yankee* » présente le même caractère platonique et abstrait que la motion anticolonia-

liste des délégations latino-américaines. Le seul objet de la réunion de Caracas était apparemment le tir à blanc sur des chimères.

En réalité l'Assemblée a écarté un plan d'action pratique présenté par le gouvernement de Saint-Domingue, satellite de Washington. Ce projet prévoyait la création d'une commission permanente de tutelle et de surveillance des syndicats ouvriers, qui eut été chargée de dénoncer les « infiltrations » communistes dans les syndicats, et d'empêcher ces derniers de communiquer avec les fédérations ouvrières européennes, plus ou moins influencées par la propagande communiste.

Plus singulière encore que l'acharnement de Washington contre un danger hypothétique, est la résistance opposée aux mesures pratiques d'action anti-communiste par des gouvernements qui, pour leur part, ont combattu et proscrit le communisme. Les délégations latino-américaines ne se sont pas contentées de repousser le projet de mise en tutelle des syndicats, présenté par Saint-Domingue : elles ont introduit une double série d'amendements que la délégation « *yankee* » a réussi à faire repousser, mettant à profit les divergences d'intérêts et de tendances qui se manifestaient entre les délégations latino-américaines. M. Foster Dulles estimait que tous les amendements présentés dénaturaient la proposition nord-américaine, et affaiblissaient sa portée. Une première série de propositions, soutenues par des gouvernements conservateurs et favorables aux Etats-Unis — ceux du Vénézuéla, du Pérou, de Cuba... — reposait sur la conviction que la misère est la condition la plus propre à favoriser les propagandes révolutionnaires. Le relèvement du niveau de vie des masses constitue par conséquent la meilleure forme de lutte contre le communisme. Cette affirmation tendait à replacer au premier plan le débat économique, que la délégation « *yankee* » s'obstinait à fuir.

Un deuxième groupe d'amendements soutenus par le Mexique et l'Uruguay, tendait à fonder l'action anticommuniste sur une base morale et juridique. Ces propositions répondent à une exigence partagée par de nombreux secteurs de l'opinion ibéro-américaine. Il est significatif qu'un journal aussi catholique, aussi conservateur, que *La Religion*, de Caracas, organe de l'Episcopat vénézuélien, ait écrit, dans un commen-

taire de la résolution anticommuniste de Foster Dulles : « *L'anticommunisme sans base morale est la meilleure contribution au communisme, la meilleure façon de lui donner du prestige, de le valoriser, de le justifier* ». La thèse morale qui a été exposée avec une grande clarté par le délégué uruguayen à la conférence, M. Jimenez de Arechaga, repose sur l'idée que les mesures pratiques — interdiction d'un parti, suspension de journaux — adoptées contre un certain groupe, coupable du seul fait de professer telle doctrine opposée aux concepts de la majorité, ont pour effet de créer un délit d'opinion. Ces mesures sont donc antidémocratiques par essence. Elles constitueraient un précédent qui justifierait dans l'avenir, des mesures d'exception adoptées contre d'autres minorités d'opinion. La vie politique se réduirait à une oppression du faible par le fort, dès l'instant où les minorités ne seraient plus protégées contre l'arbitraire par ce réseau de garanties qui constitue précisément l'essence de la démocratie, qui est la démocratie même. Le totalitarisme serait introduit et justifié par la nécessité de la lutte antitotalitaire. Le délégué uruguayen pose nettement la question : les démocraties américaines évolueront-elles vers ce « *totalitarisme antitotalitaire* » : « *Quelle chose est-ce donc que notre démocratie ,qu'il faille la tuer pour la défendre ?* » Des mesures d'exception se justifient dans la mesure où la doctrine et la propagande communistes sont totalitaires, dans la mesure où elles remettent en questions les droits et les garanties démocratiques. « *La démocratie* — dit le délégué urugayen — *n'est pas une vocation pour le suicide* ». Le droit de la détruire ne figure pas au nombre de ceux qu'elle garantit. Point de liberté pour les ennemis de la liberté. L'Uruguay a soutenu, depuis la conférence de Bogota de 1948, qu'il était nécessaire de créer un système de défense de la démocratie sur le continent américain. Système qui comporterait un énoncé précis des droits politiques et personnels qui doivent rester intangibles, et qui ne peuvent être remis en question, sous peine de délit. Le délit doit être aussi nettement précisé que les droits à sauvegarder. Le principe juridique est formel : point de délit sans loi. La précision des textes est une garantie pour les prévenus. La délégation uruguayenne à Bogota avait proposé la création d'un tribunal

interaméricain auquel seraient déférés les cas de violation des droits et des garanties personnelles. Un tel système de défense de la démocratie vise tous ceux qui remettent en qustion ses principes, par l'écrit et la parole, tous ceux qui portent atteinte par la force à ses institutions, et qui violent des droits personnels. S'il s'agit de défendre la démocratie, il importe peu de savoir de quelle tendance ou de quelle doctrine se réclament ceux qui s'efforcent de la détruire. Si le mal est cette remise en cause de principes sacrés, cette atteinte portée à des droits intangibles, il importe peu que le délinquant se recommande de l'exemple d'Hitler ou de celui de Staline. Mais il se trouve que les disciples du premier sont singulièrement plus nombreux et plus virulents que ceux du second, sur un continent où le Parti Communiste ne compte que des forces dérisoires, tandis qu'une dizaine de gouvernements ont été intronisés par des coups d'Etat militaires, et sont maintenus par la force.

Le plaidoyer du délégué uruguayen visait à ressusciter un projet de défense de la démocratie, que les délégués réunis à Bogota en 1948 avaient inscrit à l'ordre du jour de la future conférence de Caracas. Mais, sous l'influence des Etats-Unis, le Conseil permanent de l'Organisation interaméricaine, chargé de la préparation des conférences, décida de rayer ce projet de l'ordre du jour, afin de ne pas contrister le dictateur vénézuélien qui devait être l'hôte de la conférence. Caracas, qui avait été désigné comme lieu de réunion, lors de la précédente session, en 1948, était alors la capitale d'un gouvernement démocratique. Depuis lors, un émule de Franco, le colonel Perez Jimenez, s'est hissé au pouvoir par le coup d'Etat et l'assassinat de son chef de file, Delgado-Chalbaud, « *caudillo* » de peu de mois... Motif qui parut suffisant à un certain nombre de gouvernements, de partis, de journaux et d'organisations syndicales d'Amérique latine pour demander le transfert du siège de la future conférence dans une autre capitale. L'an dernier, M. Moors Cabot, alors sous-secrétaire d'Etat nord-américain aux Affaires d'Amérique latine a repoussé cette suggestion au nom du principe de non-intervention dans les affaires intérieures d'un pays. Le courant d'opinion qui appuie Perez Jimenez ferait-il de lui l'un de ces maux qu'il faut tolérer, puisque l'on ne peut

'en défendre ? Telle n'était pas la situation au printemps lernier, époque fixée pour la réunion de la conférence inter-méricaine. Fort de l'emprisonnement ou de l'exil de ses dversaires politiques et du monopole de la censure, Perez imenez avait eu l'imprudence d'organiser un simulacre lectoral. Mais les consignes lancées de l'exil par le président le la République, Romulo Gallegos, avaient assuré le succès l'une candidature d'occasion, tandis que le parti C.O.P.E.I., rganisme représentatif des secteurs catholiques et conserva-eurs hostiles à la dictature, s'assurait une confortable mino-ité. Les candidats gouvernementaux avaient été défaits dans outes les circonscriptions. Perez Jimenez annula les élections. Mais sa situation était si précaire, si désespérée, qu'il n'était as en mesure d'accueillir la conférence. Il semblait indiqué le laisser le tyranneau de Caracas à ses difficultés domes-iques, et d'aller tenir ailleurs la conférence des démocraties méricaines. Tel n'était pas l'avis du *State Department* : uisque Perez Jimenez n'est pas en état de donner l'hospi-alité aux délégués, la conférence sera retardée d'un an, pour aisser à la dictature le temps de se fortifier. La date et 'ordre du jour de la conférence des démocraties américaines n'ont pas été modifiées pour se plier aux exigences d'une lictature forte, mais pour ménager la faiblesse d'une dicta-ure chancelante...

. Même si le *State Deparment* n'avait pas usé de son influence our sauver le dictateur vénézuélien du blâme implicite qu'aurait constitué le transfert du siège de la conférence lans un autre pays, l'Assemblée n'aurait sans doute pas adopté le projet uruguayen de défense de la démocratie. Ce exte heurtait trop de positions acquises, de forces réelles, qui opposent à un intempestif contrôle international la barrière ntangible du principe de non-intervention.

La force du courant non-interventionniste en Amérique atine a été constatée par le délégué uruguayen lui-même. La meilleure preuve du caractère irrésistible de cette tendance, la preuve par le fait, a été donnée par la démission du secré-aire permanent de l'Organisation interaméricaine, M. Lleras Camargo. Celui-ci a pris position contre toute forme d'inter-vention collective, dans le rapport qu'il lui appartenait l'adresser à la Conférence : « *Le fait qu'une majorité de*

nations s'associe — écrit-il — pour intervenir dans les affaires intérieures d'un Etat, ne garantit en aucune façon l'excellence ou la rectitude de leurs intentions. Aujourd'hui, un groupe de nations démocratiques pourrait s'associer pour détruire dans un pays déterminé, par l'exercice d'une pression ou par la force, une forme de gouvernement antidémocratique. Mais si l'intervention n'est légitimée que par son caractère collectif, c'est-à-dire par le nombre de ceux qui s'associent à l'entreprise interventionniste, qui peut nous assurer que la coalition d'un groupe de gouvernements antidémocratiques ne pourrait agir de la même façon contre un gouvernement régi par les lois les plus pures ? .» Quelle est donc l'hypothèse décrite par Lleras Camargo ? C'est celle-là même que prévoit la résolution anticommuniste de Foster Dulles. Le communisme accède au pouvoir dans un pays de l'hémisphère, et aussitôt les autres gouvernements se réunissent pour concerter un plan d'intervention. Pourquoi M. Lleras Camargo prendrait-il avec tant de zèle la défense des communistes ? Est-il connu pour ses attaches de gauche et pour la fermeté de ses convictions ? En aucune façon : dernier président « *libéral* » de Colombie, représentant d'une tendance « *centriste* », il a pactisé avec ses adversaires d'extrême-droite, auxquels il a cédé le pouvoir sans résistance. Aussi célèbre sur le continent par la faiblesse de son caractère que par l'éclat de ses talents, il a fait preuve, au secrétariat de l'Organisation Interaméricaine d'une singulière docilité aux injonctions du *State Department*, et a paru uniquement soucieux de sauvegarder un poste enviable. Il ne semblait pas homme à sacrifier ses intérêts à ses principes, et sans doute ne l'aurait-il pas fait s'il lui avait été possible d'apparaître comme l'agent exécuteur de l'interventionnisme « *yankee* », sans compromettre irrémédiablement son prestige et l'avenir de sa carrière dans le monde hispano-américain.

De fait, c'est au nom de la non-intervention que le chancelier d'Argentine, M. Remorino, prend position contre le projet d'action anticommuniste de Foster Dulles. Il déclare que le communisme doit être combattu par des « *mesures d'ordre interne* ». La clé des paradoxes de cette étrange conférence des motions platoniques nous est donnée par l'inter-

vention du délégué argentin. L'Argentine a été au cœur du lébat. Son gouvernement, anticommuniste de fait et de doc-rine, a pris la tête du mouvement de résistance à l'adoption le la motion anticommuniste de Foster Dulles. La véritable orme de l'action anticommuniste, déclare en substance le hancelier Remorino, est le relèvement du niveau de vie des nasses par la réorganisation des échanges entre les deux Amé-iques, et par le plein épanouissement économique des livers pays. « *Objectifs qui ne sauraient être atteints tant que ios peuples seront soumis au droit de conquête du plus fort : ion pas la conquête par la force militaire, mais cette autre orme de conquête qui trouble et empêche le développement ntégral de nos peuples, leurs efforts pour obtenir la justice ociale et la liberté économique* ». Ainsi, il existe une forme le conquête qui n'est pas celle des armes, une conquête qui 'oppose à la liberté économique, une prise de possession les recours économiques des pays, qui constitue la forme ictuelle, actuellement redoutable, de la domination d'un peuple par un autre. Et qu'est-ce donc que cette conquête conomique sinon une colonisation ? Il se trouve que la délé-gation qui dénonce le danger de la conquête économique, st aussi celle qui propose, soutient et impose le vote d'une notion anticolonialiste. Au moment où elle préconise une ondamnation du colonialisme, apparemment dirigée contre les dominations moribondes, elle pense que l'Amérique latine oute entière est entravée en son développement par une orme de domination économique assimilable à une con-quête. Et les 18 délégations qui votent à l'unanimité la notion argentine, ont entendu le discours de Remorino, et ompris ses allusions. Et si une dizaine de gouvernements, ussi anticommunistes que celui de Peron, ont tenté d'émous-er par les arguties et des amendements, la portée de la réso-ution anticommuniste de Foster Dulles, n'est-ce pas parce que, à l'exemple de l'Argentine, ils considéraient l'anti-ommunisme comme un véhicule d'intervention dans les ffaires intérieures des Etats latino-américains, un instrument l'intervention aux mains de la puissance qui exerce la domi-ation économique, de la puissance colonisatrice.

Dès l'instant où les Etats-Unis nous apparaissent dans ce ôle de la puissance colonisatrice, les paradoxes de leur atti-

tude s'éclairent. Alliés des colonisateurs européens, colonisateurs de droit à Porto-Rico et de fait dans toute l'Amérique latine, ils ne peuvent s'associer à une motion dont la tendance *antiyankee* est révélée par le contexte du discours du délégué argentin. La motion étant apparemment dirigée contre le colonialisme européen, le gouvernement de Washington, en prenant position contre elle, est amené à renier implicitement la doctrine de Monroe. Dans la mesure où ils exercent une domination économique sur les autres pays, les Etats-Unis ne peuvent que fuir un débat économique et éluder des doléances qui remettraient en cause leurs positions acquises. Et l'acharnement de la délégation « *yankee* » contre le fantôme d'un communisme impuissant, n'est plus vain, il prend un sens, s'il pourvoit les Etats-Unis d'un instrument de pénétration et d'intervention politique au service de leur entreprise de domination économique.

II. — La colonisation économique

Le chancelier d'Argentine a décrit en ces termes à Caracas, « *le drame* » des économies latino-américaines : « *Maîtres d'immenses richesses naturelles, nos peuples, en dépit de leurs excellentes aptitudes pour le travail, n'atteignent pas, en nombre de cas, des niveaux de vie compatibles avec la dignité à laquelle l'homme a droit dans une communauté organisée selon la justice* ». Le chancelier Remorino explique cette faiblesse du niveau de vie par le déséquilibre entre les prix des matières premières et des denrées alimentaires latino-américaines exportées vers les Etats-Unis, et les cours des produits manufacturés de provenance « *yankee* » importés en Amérique latine. « *Nous n'obtenons de prix rémunérateurs qu'en temps de guerre* », a déclaré l'un des membres de la délégation uruguayenne, le Dr Weiss. La même plainte et la même revendication reparaissent, de façon monotone, dans tous les exposés des délégués du monde ibéro-américain. Les pays du centre et du sud du continent exportent vers l'Amérique du Nord des matières premières qui leur reviennent sous forme de produits manufacturés. Les Etats-Unis jouent dans ce système clos le rôle d'une immense usine de trans-

formation. Le Vénézuéla, par exemple, qui figure en tête de tous les pays exportateurs de pétrole brut, importe du pétrole raffiné aux Etats-Unis, pour sa consommation interne. Le fer de la Sierra Imataca, traité dans les usines de Sparrows Point (Maryland), lui revient sous forme d'acier, le café, en boîtes de Nescafé... La valeur moyenne de la tonne de marchandises exportées est de 60 dollars, tandis que celle des produits manufacturés d'importation atteint 230 dollars. Pour quatre tonnes de matières premières fournies, le Vénézuéla n'obtient, en échange, qu'une tonne de produits manufacturés. Cette marge bénéficiaire des trois quarts excède largement la valeur normale du travail de transformation. Certains délégués sud-américains à Caracas, notamment le chancelier du Brésil, M. Râo, ont tenté d'expliquer ce décalage, en affirmant que les Etats-Unis usent du privilège du client unique pour imposer leur prix d'achat, sous la menace du boycott, tandis que les producteurs « *yankees* », fournisseurs principaux du marché ibéro-américain, fixent leur prix de vente au plus haut cours.

Mais, quel est l'instrument de pression dont use le « *yankee* », acheteur ou fournisseur ? S'il est pour l'Amérique latine client unique et fournisseur principal, les pays du centre et du sud du continent constituent pour lui un marché essentiel. Dans le rapport qu'il rédigea au retour de sa tournée d'amitié hispanique, Milton Eisenhower, frère et envoyé spécial du président, évalua à 3 milliards 500 millions de dollars le montant des exportations « *yankee* » vers les pays ibéro-américains : « *L'Amérique latine, comme marché pour nos exportations* — écrit-il — *est aussi importante pour nous que l'ensemble de l'Europe, et plus importante que l'Asie, l'Afrique et l'Océanie réunies... Les dollars que cette région se procure en nous vendant ses produits sont employés en majeure partie à régler ses achats chez nous. Si nous prenions telle ou telle mesure qui aboutirait à diminuer nos achats en Amérique latine, les effets s'en feraient sentir dans l'ensemble des Etats-Unis.* »

Il ressort de ce texte que les deux Amériques sont liées par un rapport de mutuelle dépendance. Dès lors, comment l'un des deux stipulants peut-il imposer à l'autre ses prix de vente et d'achat ? On a expliqué la faiblesse de l'inter-

locuteur ibéro-américain par la monoproduction qui caractérise l'économie des pays du centre et du sud du continent. Sur la carte des échanges, chaque pays porte le nom d'un produit : le Chili s'appelle : cuivre et la Bolivie : étain. L'Uruguay se nomme : laine; le Brésil : café; le Vénézuéla : pétrole ; le Guatemala : bananes. La vente fléchit-elle ? Les cours baissent-ils de quelques points ? En quelques mois un pays est réduit à la famine. Il doit accepter des conditions léonines. Le cours de l'étain baisse d'un tiers — 40 cents — de 1952 à 1953. Ce fléchissement se répercute aussitôt sur la balance bolivienne des paiements, qui accuse, en 1953, un déficit de 15 millions de dollars. Le gouvernement Paz Estensoro doit se désolidariser de l'aile marchante de son mouvement réformiste et solliciter l'aide des Etats-Unis, qui, pour le soustraire à la pression de la gauche, lui octroient un don de 9 millions de dollars pour l'achat de produits alimentaires. Au Brésil, la perte d'une grande partie de la récolte de café, gelée sur pied, coïncidant avec la baisse des cours du café, sur le marché nord-américain, a créé la situation désespérée que le chancelier Râo exposa à Caracas. Mais, si la monoproduction, rend l'économie ibéro-américaine vulnérable au boycott, elle ne constitue pas un fait de base, mais une conséquence. Et elle ne pourrait être exploitée par l'acheteur, si au marché des échanges, le volume des produits offerts n'excédait celui de la demande. Un stock invendu de 150.000 tonnes de cuivre s'amoncelle dans les entrepôts du Chili. D'aucuns expliquent la mévente par le prix légal de 32 cents 1/2 la livre, imposé par le gouvernement de Santiago, alors que, sur le marché nord-américain, le cours de la livre de cuivre est tombé à 30 cents. Mais si les industriels « *yankees* » avaient besoin des stocks chiliens, s'ils ne trouvaient pas à se fournir sur d'autres marchés, ils accepteraient le prix légal au méridien de Santiago. Le différend sur les prix n'est pas une cause de mévente. C'est la mévente, la saturation du marché qui déterminent la chute des cours.

L'économie latino-américaine est atteinte du mal de surabondance, de surproduction. Qu'est-ce à dire ? Que ses ressources d'étain, de cuivre, excèdent les besoins de la consommation ? Mais les ressources potentielles et les besoins ne sont que des virtualités, des limites imprécises qui

s'esquissent en un lointain indéfini. Un rapport donné est créé à chaque moment par le rythme de la production et les facultés d'acquisition du marché. Le Potosi n'est pas trop fécond, mais le rythme d'extraction de l'étain est excessif. Excessif par rapport à quoi ? Si l'Argentine disposait de l'outillage, des capitaux, des techniciens dont elle aurait besoin pour monter des usines de traitement du minerai bolivien, si les autres pays sud-américains offraient des débouchés à cette industrie, le rythme forcené de l'extraction serait justifié. Dans une économie normale, la production et la consommation croissent d'une même poussée. Le rythme de l'extraction minière en Bolivie devrait normalement s'ajuster aux possibilités de l'Argentine, usine de transformation de l'Amérique du Sud. Le décalage a été créé par l'intervention d'un facteur extérieur, par la brusque intrusion d'une technique moderne de production dans un monde de technique arriérée et de niveau de vie primitif. Le déséquilibre des rapports économiques est la conséquence d'un décalage dans le temps. Le Potosi produit au rythme « *yankee* »; l'industrie argentine est au niveau de l'Europe de 1900. Dans l'enceinte des gisements pétroliers de Maracaibo, au Vénézuéla, la pendule marque l'heure de Détroit et de Chicago. Une grille franchie, et nous voici reportés un millénaire en arrière : les méthodes agricoles et le mode de vie du «*peon*» indien sont ceux de l'Européen du moyen âge. Ce décalage est créateur du phénomène de monoproduction. En dépit des ressources virtuelles de son sous-sol, le Vénézuéla n'était pas exclusivement voué par la nature à la production du pétrole. Au début du siècle ses exportations de café s'élevaient à la moyenne annuelle de 64.000 tonnes, et constituaient la majeure partie de son exportation globale. Aujourd'hui le pétrole représente 97 % de ses exportations. Le pétrole n'a pas remplacé le café. Mais la production de celui-ci s'est développée au rythme paresseux des méthodes agricoles primitives. L'application à l'extraction pétrolière des méthodes « *yankees* » les plus modernes a créé au Vénézuéla une nouvelle dimension : l'industrie pétrolière a grandi d'une seule poussée, champignon géant d'un luxuriant terroir transplanté en un parterre de plantes naines.

Le fait que la production ibéro-américaine développée au

rythme « *yankee* » ne dispose pas d'un marché local, qu'elle soit orientée vers l'extérieur, la rend singulièrement dépendante des événements mondiaux. Pendant la deuxième guerre mondiale, les statistiques ibéro-américaines accusent une double poussée des exportations et des cours, sous l'effet de la croissance des besoins « *yankees* » et de la fermeture des sources de production du sud-est asiatique. Dans les années de l'après-guerre, la lenteur de la reconstruction économique dans les pays directement affectés par la guerre, maintient l'exportation des produits ibéro-américains et les cours au rythme acquis. La campagne de Corée provoqua une nouvelle hausse de la demande et des prix, mais depuis la fin des hostilités en Corée, la diminution de la demande « *yankee* » et la réapparition de la concurrence des produits asiatiques ont déterminé un fléchissement des cours. La production ibéro-américaine qui s'est développée au rythme des conditions d'exception créées par la guerre et l'après-guerre, doit revenir au rythme plus lent des années d'avant-guerre. Une intervention « *yankee* » en Indochine, suscitant une nouvelle poussée des exportations et des cours, peut retarder la crise latino-américaine.

Les fluctuations temporaires du marché mondial auraient, en Amérique latine, des répercussions moins graves, si l'application de la technique « *yankee* » aux ressources potentielles sud-américaines était motivée par les besoins du marché extérieur. La cause initiale du phénomène n'est pas la demande extérieure, mais le primitivisme du milieu ambiant, qui détermine un prix de revient particulièrement bas. De ce fait, les sociétés « *yankees* », tout en réalisant des bénéfices considérables, peuvent vendre leurs produits à bas prix, et, par conséquent surclasser la concurrence des pays plus développés.La production « *yankee* » en Amérique latine ne vise pas à combler un vide, mais à prendre une place, en évinçant des concurrents. Elle est par essence, une production en surnombre. La *Standard Oil de New Jersey*, par exemple, met en sommeil ses gisements nord-américains, d'une exploitation coûteuse, pour développer au Vénézuéla une production à vil prix. Pour se protéger contre la concurrence du pétrole à bon marché, les petites sociétés exploitant des gisements aux Etats-Unis, cherchent à faire voter le projet

Simpson, contingentant les exportations vénézuéliennes. Un mouvement protectionniste se dessine actuellement dans les milieux d'affaires américains. Les producteurs locaux font pression sur l'administration républicaine, pour l'inciter à opposer à l'afflux des produits d'Amérique latine, une barrière de contingentements et de tarifs douaniers. Tel était d'ailleurs le thème que les délégations ibéro-américaines voulaient discuter à fond à Caracas.

Ainsi l'application des méthodes « *yankees* » a certaines branches de la production latino-américaine n'est pas seulement créatrice d'un circuit de production étranger au milieu local : dans la mesure où elle a été déterminée par un calcul arbitraire, elle est créatrice d'une production artificielle qui, ne répondant à aucun besoin réel, ni local ni externe, s'avère particulièrement vulnérable. De là l'ampleur des crises périodiques qui s'abattent sur le monde latino-américain. Fait plus grave pour les pays sud-américains, cette poussée de production artificielle ayant été déterminée par le primitivisme du milieu ambiant, a besoin pour subsister et gagner la guerre de la concurrence, de maintenir le milieu où elle se développe à un stade de faible développement et de bas salaires. En fait, la surproduction à laquelle aboutit cette poussée artificielle, en maintenant les prix des produits au niveau le plus bas, condamne les peuples ibéro-américains à végéter dans une pauvreté chronique.

Le niveau de vie est encore abaissé par le détournement vers l'étranger d'une partie du produit des exportations. Dans de nombreux cas, le capital d'exploitation a été entièrement souscrit par des actionnaires nord-américains. Le rapport Milton Eisenhower évalue les investissements « *yankees* » en Amérique latine a six milliards de dollars. Le Vénézuéla a reçu, pour sa part, 2 milliards 500 millions de dollars d'investissements privés. Une seule des compagnies pétrolières nord-américaines implantées dans ce pays, la *Creole Petroleum C°*, a versé à ses actionnaires, en 1952, 220 millions de dollars de dividendes. Les bénéfices d'exploitation s'évadent vers l'extérieur. Les pays ibéro-américains, déséquilibrés par l'intrusion des méthodes de production d'un autre âge économique, et frustrés de leurs ressources poten-

nelles, ne perçoivent que le pourcentage du fisc et le prix du travail au plus bas cours.

Si cette forme de colonialisme économique maintient le niveau de vie des peuples ibéro-américains à un niveau très faible, et pratiquement invariable, en détournant vers l'extérieur le profit de l'accroissement de production, une forte poussée démographique diminue encore le niveau de vie individuel. En fait dans cette économie faussée à la base, le nombre des parties prenantes augmente beaucoup plus rapidement que le volume des biens de consommation. Le rapport Milton Eisenhower révèle que « *pour la première fois depuis l'époque coloniale, la population de l'Amérique latine a dépassé, en 1950, celle des Etats-Unis* ». « *L'accroissement démographique actuel qui est de 2 1/2 % par an* — poursuit le rapport — *dépasse celui de toutes les autres régions étendues du globe, et représente au moins le double de l'accroissement démographique mondial moyen. A ce rythme, la population actuelle du Brésil, qui est de 53 millions, soit plus que celle du Royaume Uni ou d'aucune des nations latines d'Europe, aura doublé en 35 ans. Dans 50 ans, la population de l'Amérique latine, aujourd'hui égale à celle du Canada et des Etats-Unis, peut atteindre 500 millions, c'est-à-dire deux fois ce que sera celle de ces deux pays* ». L'accroissement du nombre de bouches à nourrir dans un monde aux possibilités fermées par la mainmise « *yankee* » sur les sources de production, a déterminé, de l'aveu de Milton Eisenhower, « *une poussée du sentiment nationaliste dans presque toute l'Amérique latine* » et « *une volonté d'élever le niveau de vie* ».

Pour atteindre cet objectif, certains gouvernements, à l'exemple de celui de Paz Estensoro, en Bolivie, ont nationalisé les sources de production. Mais en l'absence de capital, d'outillage et de personnel qualifié, les pays ne sont pas en état d'exploiter eux-mêmes leurs ressources minières. Et d'ailleurs le caractère artificiel de la poussée de production déterminée par l'intrusion « *yankee* », l'absence de débouchés assurés, permettent aux grands intérêts étrangers frustrés de provoquer, du jour au lendemain, la fermeture des marchés extérieurs, l'interruption de la vente. L'expérience bolivienne est probante à cet égard. Plus réalistes, d'autres gouvernements ont tenté d'accroître, au détriment des actionnaires

étrangers, la part perçue par le pays, en augmentant, à la fois, les salaires et les prélèvements du fisc. Telle fut la méthode employée par le gouvernement de l'*Action démocratique vénézuélienne*, au cours d'une expérience de trois ans, bref intermède entre deux périodes dictatoriales. Une loi dite « *des* 50-50 » éleva la part perçue par l'Etat sous forme de taxes et de prélèvements en nature, à la moitié du produit de l'extraction pétrolifère. Par ailleurs, une nouvelle législation sociale, qui imposait des contrats collectifs de travail, augmentait de 80 % le montant des salaires et des allocations versées à leur personnel par les compagnies pétrolières. A peine parvenu au pouvoir grâce à certains encouragements extérieurs, Perez Jimenez n'osant abroger la « loi des 50-50 », s'empressa de suspendre les prélèvements de pétrole en nature. La législation sociale fut mise en sommeil. Le pourcentage des votes acquis au *Parti d'Action Démocratique* dans les dernières élections libres, en 1948, — 1 million de voix sur un total de 1.408.000 votants — permet de croire que tout relâchement des contraintes de la dictature ouvrirait la voie à une nouvelle poussée démocratique, qui se traduirait par un retour à la politique de prélèvements et de hauts salaires.

Ces réalités permettent de comprendre l'appui fourni à Perez Jimenez par le gouvernement des Etats-Unis, de plus en plus identifié aux intérêts des grandes sociétés capitalistes. Les *lobbys* eux-mêmes deviennent superflus dans un système où les campagnes électorales des leaders politiques sont subventionnées par des sociétés industrielles ou commerciales, et où l'accès à un certain nombre de conseils d'administration compte au nombre des privilèges inhérents aux grandes fonctions publiques. La *Standard Oil de New Jersey* et la *United Fruit C°* ont-elles besoin d'intermédiaires auprès de Foster Dulles, qui figure parmi leurs principaux actionnaires ? L'intérêt personnel du secrétaire d'Etat s'identifie à celui de ces firmes. Les grandes sociétés « *yankees* » ont colonisé le gouvernement de leur pays, en même temps que le sol et le sous-sol de l'Amérique latine.

Voulons-nous voir le colonialisme américain en action ? Transportons-nous voir par la pensée dans la mer Caraïbe, en 1871. Une corvette « *yankee* » transporte pour la première

fois un chargement de bananes, de la Jamaïque aux Etats-Unis. Le patron du bâtiment, Lorenzo Baker, enhardi par le profit de l'opération, crée avec 9 associés, une petite société, la *Boston Fruit Company*. La même année, deux autres citoyens américains, les frères Keith, obtiennent du gouvernement de Costa-Rica, un privilège pour la construction d'une voie ferrée. Comme les navires de la « *Boston Fruit* », le chemin de fer est surtout consacré au transport des bananes. En 1898, la fusion de la *Boston Fruit* et de la *Tropical Trading* des frères Keith, donne naissance à la « *United Fruit Company* ». Cinq ans plus tard, les agents de la société se présentent modestement sur la côte atlantique du Guatemala : ils demandent et obtiennent un privilège pour l'exportation des bananes par la voie atlantique. En échange, les navires de la compagnie assumeront gratuitement le transport du courrier. Pour exécuter ses engagements et exploiter son privilège, la compagnie a besoin d'un port. Les installations portuaires de Puerto-Barrios, construites aux frais de l'Etat, lui sont cédées, à charge d'achever le chemin de fer Guatemala-city-Puerto Barrios, dont la construction est restée en souffrance. En 1912, le rachat de la majorité des actions d'une autre société « *yankee* », la « *Guatemala Railway Company* » met les chemins de fer de la côte du Pacifique au pouvoir de la « *United Fruit* ». La compagnie qui possède désormais tout le réseau, obtient le monopole des transports ferroviaires. Elle profite des embarras financiers de la « *Compagnie nationale des quais et installations portuaires* », pour acheter les deux ports de la côte du Pacifique : Chamerico et San Jose. La compagnie contrôle désormais tous les moyens de transport du pays. En 1924, elle obtient la concession d'une voie navigable, le rio Motagua, petit fleuve du bassin Atlantique. Les berges sont comprises dans la cession. Les agents de la société chassent les petits cultivateurs guatémaltèques et entreprennent la culture de la banane sur une large échelle. En 1930, la « *United Fruit* » acquiert de vastes étendues de terres sur la côte du Pacifique, à charge de construire un nouveau port. Condition qui, d'ailleurs, ne sera pas exécutée. Partant de la charge d'acheminer le courrier, qui lui fut imposée à l'époque de sa première et timide apparition au Guatemala, la compagnie a acquis le monopole des postes :

elle a créé des lignes téléphoniques et télégraphiques, des stations émettrices de radio...

Quelle est la nature juridique de cette société commerciale qui possède des éléments qui, en tout autre lieu, font partie du domaine de l'Etat : les ports, les fleuves, les routes, les voies ferrées ? Ses domaines, éparpillés à travers sept pays, égalent, au total, l'étendue du territoire d'une petite nation. Elle règne sur un peuple de bureaucrates et d'ouvriers, de paysans et de marins. Sur les listes de son personnel figurent des ingénieurs et des officiers de marine, des juristes et des policiers : des hommes de loi et des hommes de choc... Elle compte des représentants officieux et des agents de confiance dans les plus hauts postes de l'administration, aux Etats-Unis et dans les pays où s'exerce son action. Elle appointe en secret des fonctionnaires, des ministres, et peut-être des chefs d'Etat... Elle possède une flotte de commerce. Société privée, elle exerce des prérogatives régaliennes. Sa puissance effective dépasse celle de nombre de gouvernements. La facile pénétration du capital et de la technique modernes dans un monde primitif aboutit à la constitution d'un monstre de nature ambiguë qui échappe à toutes les catégories juridiques connues jusqu'à ce jour : société de commerce par certains aspects, et, par d'autres, super-Etat.

Voyons-la aux prises avec le gouvernement guatémaltèque d'*Action révolutionnaire* issu d'un monome des étudiants de l'Université de Guatemala-city, appuyés par une poignée de jeunes officiers. Les minorités organisées ont toujours imposé leur loi en ce pays où la masse indienne est illettrée et passive. Les conjurés de 1944 n'étaient pas unis par les liens de l'intérêt commun, mais par ceux de l'âge et des illusions communes. Ces vainqueurs de 20 ans, étudiants pour la plupart, devaient logiquement remettre le pouvoir aux mains d'un universitaire, d'un grand aîné. Philosophe et pédagogue, Juan José Arévalo joignait à son prestige universitaire celui de l'éloignement. Il enseignait depuis plusieurs années à la faculté de Tucuman, en Argentine. Il semble avoir été profondément influencé par son long séjour dans ce pays, où Péron prêchait, déjà, depuis un an et demi, la doctrine de l'émancipation économique. Etranger aux réalités de sa terre natale, accoutumé à vivre en un pays plus évolué,

Arévalo avait eu la révélation de la grande misère du *«peon»* indien au cours de sa tournée électorale : « *Si j'arrive à la présidence* — dit-il aux ouvriers d'une grande exploitation rurale — *je prendrai des dispositions pour que nos travailleurs soient aussi bien traités que s'ils étaient des étrangers.* »

Les dispositions annoncées sont contenues dans le Code du Travail de 1947, qui introduit au Guatemala le salaire minimum, les assurances sociales, le droit de grève, les contrats collectifs de travail et les tribunaux d'arbitrage des conflits...

L'augmentation des salaires et le paiement des cotisations d'assurances sociales imposaient à la « *United Fruit* », premier employeur du pays, une charge supplémentaire de 200.000 dollars par an. Peu accoutumée à se plier aux lois, la compagnie commença par tenir pour nuls et non avenus les nouveaux textes. Elle devait finir par céder de mauvaise grâce à des mises en demeure réitérées. L'ambassadeur nord-américain, Mr. Kyle, qui ne prenait pas assez à cœur les intérêts de la société, fut brusquement rappelé à Washington. Son successeur, Mr. Patterson, gros actionnaire de la « *United Fruit* », avait de son rôle d'ambassadeur une conception singulière qu'un seul trait suffit à peindre : rendant visite au président de la République, il lui présenta une note en plusieurs points par laquelle la compagnie faisait connaître ses conditions au gouvernement guatémaltèque. Arévalo fit remarquer qu'il n'entrait pas dans les fonctions d'un chef d'Etat de recevoir un ultimatum d'une société commerciale. L'ambassadeur, auprès de qui tous ceux qui conspiraient contre le régime trouvaient aide et assistance, fut déclaré *persona non grata*. La presse « *yankee* », dans son ensemble, a nié la collusion de Patterson avec les conspirateurs qui avaient tenté de renverser le régime. Mais, en désignant un nouveau représentant, le gouvernement de Washington aurait-il tacitement accepté l'expulsion de son ambassadeur par un petit pays comme le Guatemala, si Mr. Patterson ne s'était mis dans une situation insoutenable, et si le gouvernement guatémaltèque n'était en mesure de fournir la preuve qu'il avait gravement manqué aux usages diplomatiques ?...

La « *United Fruit* » dut se plier à la nouvelle législation sociale. Concession que ses dirigeants jugeaient sans doute temporaire. L'existence du régime semblait si précaire en

cette période où les complots d'extrême-droite s'enchaînaient les uns aux autres, et où les conspirateurs paraissaient avoir trouvé quelque inépuisable mine d'armes et de numéraire...

Il n'était pas dans le destin d'Arévalo d'être chassé du pouvoir par une conjuration armée. Il devait être battu sur le terrain qu'il avait lui-même choisi et préparé : celui d'un scrutin loyal. Sa défaite était certaine dès l'instant où son rival, un homme de son propre parti, un ministre de son gouvernement, le jeune colonel Arbenz, se posait en champion de la réforme agraire. Aucun thème n'était plus propre à galvaniser la masse indienne éveillée à la vie politique par Arévalo. Une forte poussée démographique rendait chaque jour plus pesante la concentration des sept dixièmes du capital-terre aux mains d'un petit groupe de privilégiés représentant à peine 2 % du nombre total des propriétaires. 112.000 petits métayers cultivant le bien d'autrui en des conditions léonines, faisaient figure de privilégiés, par rapport aux centaines de milliers de «*peones*» sans terre : travailleurs des grandes «*haciendas*» où chômeurs chroniques guettant le travail occasionnel, en leurs misérables hameaux surpeuplés. Au Guatemala, comme en tout autre pays, la grande propriété a entraîné l'adoption des méthodes paresseuses de la culture extensive. Le grand propriétaire, satisfait du revenu global de son domaine, n'a nul intérêt à engager des frais pour augmenter le rendement à l'hectare. De grandes étendues sont laissées en friche ou consacrées à l'élevage. La production est faible, le travail rare. Mais au cours des 15 dernières années, la population s'est accrue de près d'un tiers — 790.000 personnes. L'augmentation du nombre des bouches à nourrir et des bras disponibles requiert à la fois plus de denrées alimentaires et plus de travail. Double nécessité qui ne peut être satisfaite que par une mise en valeur intensive du capital-terre. La grande propriété est le système normal de répartition de la terre dans les pays de population clairsemée. L'accroissement démographique exige le morcellement agraire, condition de la mise en valeur rationnelle, sous l'aiguillon du besoin individuel, de la terre devenue rare, précieuse, et mesurée...

Depuis un an, les opérations de morcellement se sont poursuivies à un rythme extrêmement rapide. 510 exploitations

ont déjà été morcelées. 150.000 paysans propriétaires ont pris possession de leur petit bien.

Les vastes bananeries de la « *United Fruit* » apparaissaient à première vue comme le type même de l'exploitation condamnée à disparaître par la poussée démographique. La banane, produit d'exportation occupe l'emplacement qui devrait être consacré à des cultures alimentaires. Et le produit de la vente, absorbé par les actionnaires étrangers, ne sert même pas à acquérir des denrées alimentaires d'importation. Néanmoins, tandis que les propriétaires guatémaltèques ne sont autorisés, en aucun cas, à posséder plus de 180 hectares, les bananeries de la compagnie ont été déclarées intangibles, sans limitation d'étendue, à la seule condition d'être effectivement plantées et exploitées.

Seules furent expropriées moyennant indemnité les terres en friche, les bois, les prairies, qui représentaient, il est vrai, la majeure partie de la superficie des domaines de la compagnie. L'intangibilité reconnue à ses bananeries confirme tacitement la « *United Fruit* » en sa nature ambiguë de société privée échappant au droit commun. Privilège encore confirmé par le fait que le gouvernement n'ose remettre en question les droits de la compagnie sur les ports et les voies de communications. Désireux d'ouvrir au pays un libre accès à la mer, il met en chantier un nouveau port, à Santo Tomas, sur la côte Atlantique, et entreprend de faire percer une route qui reliera la capitale au port libre. Chaque kilomètre de route, percé dans le roc ou la savane, donne lieu à la publication, dans la presse, d'un bulletin de victoire. Une taupe se creuse une voie d'échappée vers l'air respirable.

La crainte de représailles « *yankees* » paralyse toute mesure de nationalisation. Aussi bien les ingénieurs, les hommes d'affaires, les agents de la compagnie détiennent-ils tous les leviers de commande du pays. Un ordre de New-York ou de Boston peut figer le Guatemala en une immobilité de cauchemar. Plus un navire n'entrera ou ne sortira des ports. Des wagons, immobiles, stationneront au long des voies. Aucune dépêche ne sera plus reçue ou expédiée. Aucune conversation téléphonique ne pourra avoir lieu. Les postes-radio seront silencieux. Les turbines cesseront de tourner, dans les usines, et les rues seront plongées dans l'obscurité, puisque le mono-

pole de la production et de la distribution du courant électrique appartient à la firme «*yankee*» « *Empresa Electrica* », filiale de la « *Bond and Share* ». L'occupation des gares, des ports, des centrales électriques par la force publique guatémaltèque, fournirait aux Etats-Unis un prétexte pour envoyer des « *marines* » protéger la vie et les biens de leurs nationaux. Si les autorités « *yankees* » ont tout pouvoir, elles n'osent en user, de peur de dresser contre elles l'opinion latino-américaine. Crainte moins vaine qu'on ne pourrait le croire. Averties du danger mortel que la pénétration économique « *yankee* » fait courir à leur indépendance, d'autres nations nationaliseraient les biens nord-américains. Les Etats-Unis devraient-ils soutenir par l'intimidation et la violence les intérêts de leurs nationaux ? Useraient-ils leurs forces à soumettre leur propre continent ? Le gouvernement de Washington, à l'exemple de celui de Guatemala-city, ne peut combattre, atteindre l'adversaire que par des voies obliques. L'accusation d'anti-communisme est l'arme qui, évitant l'intervention unilatérale, sert à discréditer la victime, pour la livrer à une intervention collective.

III. — La guerre des bananes n'aura pas lieu

Dans quelle mesure l'accusation de communisme, portée contre le gouvernement guatémaltèque, est-elle fondée ? Le P.A.R. — parti au pouvoir — s'en est toujours défendu. Et la libre existence du Parti du Travail, ouvertement communiste, exclut l'hypothèse d'un camouflage. En se refusant à déclencher une persécution contre les quelques représentants du Parti du Travail qui figurent au Parlement et dans l'administration, les hommes de la majorité ont montré qu'ils ne craignaient pas de heurter l'opinion continentale. Dès lors, quelle crainte les empêcherait d'adhérer au Parti du Travail, s'ils partageaient réellement ses convictions ?

La réforme agraire, présentée par la propagande «*yankee*» comme une mesure typiquement communiste, mérite-t-elle ce qualificatif ? Les auteurs de la réforme ont fait connaître

leurs intentions dans le préambule de la loi. Il est déclaré que le lotissement des grands domaines avait pour objet de « *liquider la propriété féodale* » et de « *développer les formes d'exploitation et les méthodes capitalistes de production dans l'agriculture, afin de préparer le chemin à l'industrialisation du pays* ». En d'autres termes, deux mobiles, l'un social, l'autre économique, sont à l'origine de cette réforme qui, loin de créer une forme collective d'exploitation, a morcelé en petits lots individuels, non seulement les grandes propriétés privées mais aussi certains domaines de l'Etat. Le seul objet de la loi agraire n'est pas de fixer au sol une masse dangereusement instable, et de lui fournir des moyens d'existence. En augmentant le niveau de vie des paysans, la réforme crée une masse consommatrice qui constitue un débouché pour l'industrie naissante. Ce n'est pas sans raison que la création de la « *Banque de Crédit industriel* » a immédiatement suivi la promulgation de la loi agraire. Par la voie d'une réforme agraire similaire, l'Angleterre, la France, les Etats-Unis ont passé, à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe siècle, du stade féodal au stade industriel, de la domination des grands propriétaires fonciers au règne de la bourgeoisie mercantile. Le Guatemala veut, lui aussi, entrer dans le XIXe siècle.

Les dirigeants « *yankees* » ont-ils pu se méprendre de bonne foi sur la nature du régime guatémaltèque, et la signification de ses réformes ? A force de crier au communisme, comme le berger de la fable criait au loup, les professionnels de la chasse aux sorcières finissent-ils par voir le danger communiste embusqué en tous lieux ? Accoutumés à identifier leur pays à l'anti-communisme, en viennent-ils à considérer comme communiste tout ce qui est anti-*yankee* ? Tel qui cherche des arguments pour convaincre autrui, ne convainc parfois que lui-même. Il y a de la naïveté à attribuer à certains politiciens toute la fourberie que leurs contradictions laisseraient supposer. Car peu d'hommes ont le jugement assez clair pour n'être point les premières dupes de leurs propres mensonges.

Qu'il soit né d'un froid calcul ou d'une erreur semi-volontaire, l'anti-communisme, s'il est exact qu'il constitue, en Amérique latine, une arme au service de la pénétration

« *yankee* », doit révéler au combat sa nature et son efficacité. Pour en juger, remontons de quelques semaines le cours du temps. Revivons la conférence de Caracas telle qu'elle n'a pas eu lieu. Supposons que les Etats-Unis aient trouvé les délégations latino-américaines plus dociles à leurs injonctions. Pourquoi remettre à une future réunion l'examen de la cause guatémaltèque ? Pourquoi ne pas produire devant l'assemblée les 22 points sur lesquels le sénateur Wiley a tenté de démontrer à l'opinion nord-américaine que le Guatemala était d'ores et déjà tombé sous la domination communiste ? Dès lors, les conditions d'une intervention collective sont réalisées. Sous quelle forme se produira-t-elle ? L'assemblée est tirée de sa perplexité par l'annonce d'un coup d'Etat au Guatemala. La position géographique de ce petit pays est singulièrement vulnérable. Au nord, la frontière du Mexique est amicale et rassurante. Les deux frontières du sud, celles du Salvador et du Honduras, sont incertaines et menaçantes. Au-delà de ces deux pays, plus au sud de l'étroite langue de terre qui pointe vers le canal de Panama, s'étend le Nicaragua, entièrement soumis à l'emprise « *yankee* ». Des détachements d'émigrés guatémaltèques et de mercenaires étrangers, entraînés depuis plusieurs mois dans l'île de Momotombita, au Nicaragua, sont transportés par mer sur la côte guatémaltèque du Pacifique, et débarquent dans les ports de la « *United Fruit* », Champerico et San Jose. Des avions venus du Nicaragua atterrissent sur les aérodromes de la côte du Pacifique. D'autres détachements entrent par la frontière du Honduras. Les envahisseurs sont pourvus d'armes légères et de mitrailleuses achetées — avec quels fonds ? — à la maison H.F. Cordes, de Hambourg, au nom d'Anastasio Somoza Debayle, fils du président de la République du Nicaragua. Des soulèvements se produisent dans plusieurs villes du Guatemala, où des armes ont été introduites en fraude dans les wagons de la « *United Fruit* ». Deux émigrés guatémaltèques, le leader d'extrême-droite Idigoras Fuentes, et le général Castillo Armas, constituent un gouvernement, conformément aux termes du pacte d'alliance qu'ils signèrent à San Salvador le 31 mars 1952. Pour assurer le triomphe des insurgés, la conférence de Caracas n'a plus qu'à reconnaître la nouvelle « junta », décision qui implique la suspension des livraisons

d'armes au gouvernement légitime, et qui justifie toutes les fournitures d'armement « *yankee* » aux conjurés.

La découverte de la conspiration par la police guatémaltèque, la divulgation de ce plan d'attaque et les résistances des délégations latino-américaines ont mis obstacle au déroulement de ce scénario. La guerre des bananes n'a pas eu lieu. La délégation « *yankee* » avait un autre scénario en réserve. Supposons que l'assemblée ait voté la motion de Saint-Domingue interdisant les rapports entre les syndicats du continent et les organisations extra-continentales plus ou moins teintées de communisme, et créant une commission permanente de contrôle. Cette commission, investie du pouvoir d'enquêter et de fouiner en tous lieux, découvre des traces de correspondance normale entre la Confédération des Travailleurs guatémaltèques et la C.G.T. française, par exemple. Le gouvernement Arbenz est sommé de dissoudre la confédération. Cède-t-il ? Il se prive lui-même de son meilleur appui. Résiste-t-il ? Ce refus est interprété comme un indice de connivence avec les communistes. La preuve est faite que le gouvernement guatémaltèque est tombé sous la domination d'un syndicat communiste. Les conditions d'une intervention sont réalisées. Il n'y a plus qu'à réunir la conférence de l'intervention collective.

Mais les délégations latino-américaines, flairant le piège, se sont refusées à voter la motion de Saint-Domingue. Aucune commission n'ira chercher à Guatemala-city ou San Jose de Costa-Rica — où l'on prépare des mesures d'expropriation de la « *United Fruit* » — des preuves à produire devant une éventuelle conférence inter-américaine. Si les Etats-Unis provoquaient la réunion de la conférence prévue par la motion anticommuniste, toute proposition d'action pratique contre un gouvernement se heurterait aux oppositions qui, à Caracas, firent échec à leurs plans. Pour obtenir un vote différent, il faudrait modifier les termes du problème, c'est-à-dire la nature et la composition de certains gouvernements latino-américains. Mais la tâche des agents « *yankees* » devient singulièrement malaisée si l'anticommunisme, arme d'intervention dans les affaires intérieures des pays, ne peut être imposé à la collectivité ibéro-américaine qu'au moyen d'interventions préalables.

Les agents « *yankees* » vont tenter de briser ce cercle vicieux. Noyauté par les grandes compagnies commerciales, identifié à leurs intérêts, le gouvernement de Washington offre, une fois de plus, le spectacle d'un gouvernement pratiquant, sous l'influence des colons, une politique de défense des intérêts privés au détriment de ceux de l'Etat. Défense acharnée contre les attaques que dicte aux gouvernements latino-américains l'impérieuse nécessité de relever le niveau de vie de leurs peuples, tant pour satisfaire à la justice sociale, que pour assurer la stabilité économique à leur production, par la création d'une large masse consommatrice. La guerre des deux Amériques était inévitable : elle a débuté à Caracas par une escarmouche de motions platoniques.

Eléna de LA SOUCHÈRE.

Le Théâtre

La Soirée des Proverbes, de *Georges Schehadé*, au Petit Marigny.

« Être poète, disait Valéry, c'est aller du familier à l'étrange, et dans l'étrange affronter le réel. » C'est là, assez exactement, la démarche de Georges Schehadé dans *La Soirée des Proverbes.* A l'heure où l'offensive du théâtre de digestion s'étend jusqu'à des scènes qui furent glorieuses, il est réconfortant que J.-L. Barrault ait accueilli, pour le premier spectacle du Petit Marigny, dans cette salle vivante et drôle, sans mièvrerie, ni cristaux, ni dorures, l'œuvre de l'authentique poète qu'est Georges Schehadé. Ce n'est pas, Dieu merci, une pièce où l'auteur s'efforce à la poésie. C'est la poésie même, un jaillissement frais, un ruissellement ingénu.

Révélé aux amateurs de poésie par Guy Levis-Mano qui publia en 1938 son premier recueil de poèmes, Schehadé le fut aux amateurs de théâtre par Georges Vitaly, qui monta, en 1951 *Monsieur Bob'le* à la Huchette. Quel concert de sarcasmes à l'entracte! Qui donc était ce Monsieur Bob'le, et cette île, où il allait mourir? Et Paola-Scala, ce mystérieux village? Il n'y avait, disait-on, ni « situation » ni « caractères ». Il est vrai qu'il ne s'y passait pas grand chose. Rien d'autre que le passage, sur la terre, de la poésie et de la bonté, — les deux pour Schehadé, se confondant toujours. Monsieur Bob'le, heureux à Paola-Scala, faisait ses valises. En plein équinoxe, sous le grand vent « qui veut boire la mer », poussé par Dieu sait quoi, sans doute le besoin de solitude, le refus du bonheur, il s'apprêtait à gagner une île où il allait, nous disait Schehadé, creuser le sol et extraire des « échantillons » de minerai. Ah! ces « échantillons »! Ils furent, à la soirée de Monsieur Bob'le, ce qu'avaient été, un ou deux ans plus tôt, les « chardonnerets oblitérés » des « Épiphanies » de Pichette. Ils servirent à mitrailler l'auteur, à petits coups de lance-pierre. Monsieur Bob'le, donc, que tout le monde aimait à Paola-Scala, partait. Il quittait le village où « de l'aube à la nuit, à part l'hallucination des grands arbres, tout est ennui, tout est bonheur », et l'attente interminable commençait pour ses amis. Sur le bateau qui le ramenait à Paola-Scala, Monsieur Bob'le était pris par la fièvre. On le débarquait dans un hôpital tout blanc, où il allait mourir, veillé par deux infirmiers et par un médecin bouffon qui scrutait son délire, et s'étonnait de cette obstination d'un moribond à évoquer le printemps. La pureté du thème, l'extrême délicatesse des

scènes d'amour, la finesse du comique, l'éclat insolite du langage, où les mots brillaient comme des ablettes dans l'eau vive, le mépris du psychologique, tout cela ôtait à Schehadé le droit de prétendre avoir fait œuvre de dramaturge. Les dépositaires des secrets de fabrication, les gardiens des lois sacro-saintes du théâtre, le lui firent bien voir.

Autant valait demander à Schehadé de changer la couleur de ses yeux. Ce dangereux récidiviste nous revient d'Orient avec une autre pièce sous le bras. Il n'a pas fait amende honorable : mais *La Soirée des Proverbes* est très supérieure à *Monsieur Bob'le*. Ce n'est plus un solo de flûte, c'est une symphonie. Le thème central, certes, n'en est pas nouveau, et les romantiques allemands, entre autres, l'ont beaucoup exploité. Il peut, très grossièrement, se résumer à ceci : Quel homme accepterait à vingt ans son visage de la cinquantaine? Mais l'orchestration en est complexe, les variantes subtiles.

Les premières minutes sont rassurantes pour l'amateur de théâtre « bien fait ». Le rideau se lève sur une salle d'auberge qu'entourent la nuit et les bois. Le Président Domino, un homme mûr, en robe de magistrat, caresse nostalgiquement les marmites rebondies, et tourne autour de l'hôtelière. L'écolière Follète, qui a rendez-vous avec le menuisier Raphaël, sirote de la framboise, et Argengeorge, qui est beau, et dont l'œil « a gardé l'émail blanc de l'enfance », attend celle qu'il aime, en lisant *Le Jet d'eau grammatical*. Mais des personnages singuliers vont arriver, les uns après les autres... Car l'auberge du Cygne Blanc est le lieu d'un étrange rendez-vous. C'est de là que des hommes et des femmes doivent gagner, à travers la forêt, la maison des Quatre-Diamants, pour une soirée, une quête étrange dont l'enjeu nous apparaîtra plus tard. Ils ont tous, en commun, comme nous tous, la trahison de leur jeunesse. Ce sont des morts vivants, qui cachent leur désespoir, leur pourriture ou leur décrépitude sous les oripeaux de la raison, de la sagesse, de l'expérience. Le Président Domino — c'est la médiocrité mûre qui s'accepte telle qu'elle est et s'arrange avec la vie — restera à l'auberge. Argengeorge, lui, voudrait bien rester étranger à l'aventure. Mais la curiosité l'emporte : il renoncera à suivre celle qu'il attendait et partira avec les autres, vers les Quatre Diamants. Qu'y fera-t-on? On va, dit Jules Faton, l'un des invités, « déboucher la bouteille des légendes, secouer le vieux bahut pourri des vérités, ou celui, en cristal, du mensonge. » On va faire tomber les masques, « se peser nu sur la bascule de vérité ». Il y aura l'usurier Sola, qui porte un coffret rempli d'or et une flûte, en souvenir de sa jeunesse vouée à la musique, et qui est devenu le Scepticisme, le « Seigneur de l'Expérience »; l'enseigne Marc Topoloff, qui fut poète et qu'on appelle maintenant « l'adjudant des poissons » ; et cet étrange chasseur Alexis, dont le visage est si triste, et qui, dès son arrivée à l'auberge, fixe Argengeorge d'un long regard où la mort est inscrite. Un réseau de fils ténus se tisse autour d'Argengeorge, il ne peut plus échapper; et l'usurier Sola, à la laide figure, par dérision, évoque la Soirée : « Ils vont parler comme princes orientaux sur dromadaires, de la sagesse dans la vie; célébrer les fleurs calmes de la bienveillance, l'amour et la bonté comme des terres arables. Que sais-je encore? Car ils sont doubles, comme dans un jeu de glaces : accusateurs lyriques, et menteurs promus. »

Le deuxième acte, remanié par Schehadé dès les premières répétitions, et considérablement allégé le soir de la générale, demeurait encore beaucoup trop long. Il renfermait, dans le détail, de très grandes beautés, mais les intentions de l'auteur y restaient confuses, et, venant après le « un » d'une si belle coulée, il était assez déconcertant. Il se peut que des spectateurs y aient perdu pied, et qu'ils n'aient pas pu renouer avec le « trois ». Le contact, avec Schehadé, est fragile, et requiert un état de grâce permanent. On avait, ici, une impression de dispersion, de gratuité. Appelant au secours quelques-uns de ses démons familiers, Barrault l'avait mis en scène avec habileté, sans parvenir pourtant à le rendre nécessaire, à lui donner l'ossature qui lui manquait. Il fallut élaguer encore. Finalement, ce second acte fut réduit à une scène qui durait un quart d'heure environ, et faisait corps avec le « trois ».

On retrouve, au dernier acte, les personnages du « un », à l'exception du Président Domino, resté à l'auberge, du diacre Constantin, du Calligraphe innocent, de Philippe l'Effrayant — un militaire —, qui n'ont pas pu entrer dans la maison des Quatre-Diamants. D'autres sont arrivés, que nous ne connaissions pas encore : le professeur Kozma, le chapelier Max, et des femmes : Mlle Marthe, Octavie, qui fut si belle et qui, maintenant, « crépusculaire en ses dentelles », s'appuie sur une béquille. Le menuisier Raphaël, aussi : c'est lui qui, un moment face à face avec Argengeorge, lui raconte ce que fut, alors que tous étaient jeunes et lisses, la soirée des Quatre-Diamants, dans cette même salle, tandis qu'au dehors la « neige vénielle tombait, avec sa fatigue blanche ». Qu'est-il donc arrivé depuis, demande Argengeorge, pour que tout soit sans âme? « Rien, dit Raphaël, il n'est rien arrivé. » On a seulement vécu. Et la pièce glisse tout naturellement vers son dénouement tragique : la porte s'ouvre, et le chasseur Alexis, son fusil à la main, apparaît. Vieillards et vieillardes, en piaillant, vont se cacher derrière les rideaux. Argengeorge, lui, ne bouge pas, et s'offre au fusil du chasseur Alexis, qui le tue avec tendresse, tandis qu'au dehors la neige, symbole de la saison perdue, retrouvée, de l'amour, de la grâce, de la naïveté des choses, se met à tomber.

Même élaguée, la pièce restait très difficile à interpréter. Le composé théâtre-poésie est instable, et il suffit d'un rien pour en rompre l'équilibre. Le comédien est pris entre la nécessité de donner à la pièce un rythme, une respiration, et celle d'en dégager au maximum la beauté formelle. Les thèmes, enfin, s'enchevêtrent de façon très subtile (il y a, par exemple, à coup sûr, un thème religieux dans cette quête d'un paradis perdu) — et l'acteur, ici, doit composer son personnage sans le secours des traditionnels points d'appui psychologiques. Ce n'est pas facile. A la troupe habituelle de Barrault : Bertin, Servais, J.-P. Granval, Brunot, Beauchamp, M. H. Dasté, Simone Valère, etc... sont venus se joindre Michel Piccoli, H. Manson, Nicole Berger. L'ensemble est admirable, et je ne me donnerai pas le ridicule de distinguer entre les mérites des uns et des autres. Ohana a composé une pure musique, et Labisse, avec la collaboration de M. H. Dasté, a dessiné décors et costumes, qui sont beaux. Est-il besoin d'ajouter que la *Soirée des Proverbes* n'est pas faite pour ceux qui entendent « brouter l'avoine raisonnable au râtelier des idées philosophiques »?

Renée Saurel.



Un nommé Judas, de *C. A. Puget* et *P. Bost*, à la Comédie Caumartin.

La soutane, cette année, a battu le bikini, et nous avons travaillé en nous appuyant d'un côté sur la Bible et de l'autre sur le Droit Canon. C'est dire que nous avions quelque prévention à l'égard de ce Judas, quelque crédit que l'on pût attacher au nom de ses auteurs. Nous avions tort : *Un nommé Judas* est une bonne pièce, intelligente, sympathique.

On sait que les Évangiles, en ce qui concerne l'Iscariote, n'abondent point en explications psychologiques. Nous ne savons pas grand chose de lui, si ce n'est que, trésorier de la petite troupe de Jésus, il s'en fut trouver les Princes des prêtres, et reçut d'eux trente deniers pour livrer Jésus. La pièce de C.A. Puget et P. Bost tente, non de réhabiliter Judas, mais du moins d'expliquer sa trahison autrement que par l'appât du gain.

Ce qui décide Judas à suivre Jésus, ce n'est pas la croyance à son esssence divine : au contraire, pour ce rabbi qui se dit fils de Dieu et vient de faire à Jérusalem une entrée tapageuse, Judas et Léa, sa maîtresse, une ex-prostituée — n'ont que sarcasmes. Ces fleurs répandues sur son passage, les guérisons miraculeuses, et cet « Hosannah au fils de David ! » qui monte de la foule leur font hausser les épaules. Mais quand le « charmeur » chasse les marchands du Temple, fout en l'air les tables des changeurs et disperse les vendeurs de colombes, Judas commence à réfléchir. Lui qui sort de prison, où la police romaine l'a gardé deux ans, lui qui a connu ce qu'il y a de plus humiliant, de plus dégradant, lui que l'on a forcé à faire office de bourreau, va suivre Jésus parce qu'il a confiance en lui, parce que Jésus lui a rendu la foi en l'homme.

Naturellement, la police rôde. Le policier romain, qui vient de temps en temps aux nouvelles, ne se presse pas. Il méprise assez les hommes, lui si méprisable, pour être certain que le moment venu, quelqu'un livrera le gêneur. Cynique et stupide, d'une familiarité répugnante, cuirassé comme un monstrueux insecte, il est la parfaite incarnation de la police de tous les pays, et de tous les temps.

Quand le rideau se lève au deuxième acte, la Cène vient de finir. Jésus, accompagné de Pierre, de Jacques le Majeur et de Jean, vient de partir aux Oliviers. (On a ainsi très heureusement évité l'imagerie sulpicienne.) Ceux qui restent sont bouleversés par les paroles de Jésus, qui a prédit sa mort prochaine, et la trahison de l'un de ses disciples. Chacun s'interroge, plein d'angoisse. Le plus intelligent de tous, Judas est aussi le plus troublé. Et Léa, qui revient des Oliviers, raconte que là-bas Jésus pleure, qu'il paraît accablé et qu'il prie... Alors Judas, par amour, imagine d'arracher Jésus à sa condition trop humaine, et de le forcer, fût-ce au prix d'un traitement inhumain, à manifester sa divinité. Le policier survenant, il

lui livre Jésus. Il y a là une très belle scène : assis à la place du Christ [1], le flic casse la croûte, et Judas, un Judas torturé qui aurait voulu pouvoir employer un autre moyen, lui verse à boire.

Le « trois » est l'acte de la Passion : celle de Jésus, et celle de Judas. Léa, et le jeune Marc l'apprenti, ont assisté à la flagellation, au carnaval sanglant. Ils en font le récit à Judas, en suffoquant d'horreur, de dégoût, de mépris. Autour du traître, la solitude se fait, totale. Il ne lui reste plus que l'espoir, vite déçu, du miracle qui prouvera que Jésus est bien le fils de Dieu. Quand il saura que tout est fini, Judas ira se pendre, avec cette corde qui ceignait sa taille, et qu'il avait achetée avec son « pécule », au sortir de prison. Léa le trouvera mort, quand elle viendra lui annoncer la Résurrection, et s'effondrera en criant : « Ce n'est pas juste! »

La mise en scène de Jean Mercure dégage intelligemment, au-delà de l'histoire de Jésus et de Judas, le sens actuel de la pièce : cette angoisse de la trahison qui vit, lovée, au cœur de l'homme moderne, et lui fait craindre tour à tour d'en être l'auteur et la victime. Les beaux décors, — celui du second acte surtout —, les costumes intemporels de Léonor Fini, l'interprétation émouvante de M. Jamois et plus encore de Paul Meurisse, qui joue avec le naturel d'un bon acteur de cinéma, servent admirablement la pièce.

R. S.



Crinolines et guillotine, à la Gaîté Montparnasse.

Tout n'est pas également bon dans ces quatorze tableaux de Monnier, que Christine Tsingos a mis en scène, en les faisant précéder d'une brève et jolie parade, et en les reliant par des intermèdes dans lesquels Léo Campion est, avec esprit, le meneur de jeu. Ou, plutôt, tout n'était pas également vif le soir de la générale : mais le rythme a dû s'accélérer depuis. C'est là, en tout cas, l'un des spectacles les plus joliment présentés, et les plus amusants qu'il nous ait été donné de voir cette année. *La chambre de Fifine*, qui fait songer au *Bel indifférent* de Cocteau, et que joue de façon étonnante Arlette Méry, *La femme du condamné*, où l'on voit une épouse, bonne ménagère, venir rendre une dernière visite à son mari promis à la guillotine, et « récupérer », pour l'emporter dans un panier, tout ce qui peut encore servir, *Misères cachées*, où l'émotion pudiquement contenue affleure sous le dialogue, sont autant de petits chefs-d'œuvre.

C'est la première fois que nous assistons à un spectacle entièrement composé de textes de Monnier. Jusqu'à présent, l'on n'avait guère puisé dans son œuvre que pour y prendre par-ci par-là un lever de rideau. Christine Tsingos a pensé, et elle a eu raison, que Monnier trouverait maintenant ce public qui lui fut refusé de son vivant. Car l'œuvre de Monnier,

1. Il y a une dizaine d'années, l'on disait, en argot, « se faire enchrister » pour se faire arrêter. C'était là, peut-être, un hommage inconscient que le « milieu » rendait aux résistants?

on le sait, demeura longtemps sous le boisseau : M. Prudhomme cruellement caricaturé se vengeait en feignant d'ignorer Henri Monnier. Et celui-là, avec sa vision noire, un peu systématique, avec son ironie, sa pudeur, allait à contre-courant d'un siècle qui exprimait souvent plus qu'il ne ressentait. Cette « insondable bêtise humaine », dont parlait Gide, préfaçant Monnier, est très justement répartie dans ces quatorze tableaux : bourgeois, pipelettes, filles et clochards, vieux cabots, et même les enfants, personne n'est épargné. Jules, le troubadour-clochard et Mme Madou, la concierge, La Rousse aussi bien que Hortense de Couverchel, tout le monde se retrouve, voyeur et sadique, au petit jour, et guette le couperet qui va tomber. Les mêmes tout à l'heure à l'église...

Le dialogue est percutant, les costumes et les décors ravissants. Jean Wiener a composé une musique tendre, mais sans mièvrerie, et les comédiens, Léo Campion, Christine Tsingos, Arlette Méry, Grégoire et Amédée, C. Charras, J.-J. Lagarde, A. Pradel, — et tous les autres, sont excellents. Il y a là un style, une homogénéité que l'on rencontre rarement, et qui ne peut être que le fruit d'un long et honnête travail préalable.

R. S.



La Cocktail-Party, de *T. S. Eliot*, au Vieux-Colombier.

« Dieu seul comprend la créature », dit T.S. Eliot. Chacun est étranger aux autres, et plus encore à soi-même. Tout ce que l'homme tente pour nier cette pénible vérité, — et l'amour en premier, même s'il s'accompagne d'un grand élan de l'âme — n'est que grimace, contrefaçon, palliatif misérable. L'homme ne peut se trouver que seul, et en Dieu. C'est là sans doute le thème essentiel — point nouveau — de la *Cocktail-Party*. Étrange pièce, qui échappe en partie à son auteur, — il y a aussi le mystère de la création artistique — et nous parvient comme voilée, sous une traduction qui ne pouvait pas ne pas la trahir, et le fait, paradoxalement, d'autant plus qu'elle est plus fidèle. Le traducteur lui-même, M. Henri Fluchère, dans l'avant-propos à *La Cocktail-Party* et à la *Réunion de famille*, parues aux Éditions du Seuil, exprime très honnêtement ses craintes, et affirme que la tâche lui fut plus aisée avec *Meurtre dans la cathédrale*. Nous nous en doutions! Ici, l'entreprise était beaucoup plus périlleuse : la pièce est écrite en vers, comme les autres pièces d'Eliot (qui, dans une très belle préface, explique que théâtre et poésie, pour lui, ne font qu'un) mais elle se passe de nos jours, dans un salon de la « gentry » londonienne, et si c'est en vers qu'un personnage y exprime son regret d'avoir cherché Dieu là où il ne pouvait pas le trouver, c'est en vers aussi qu'un autre personnage nous dit qu'il a pris les six œufs qui restaient dans le frigidaire. N'ayant pu fréter un galion pour aller voir la pièce outre-Manche, je ne sais ce que cela donne en anglais. Au Vieux-Colombier, on assiste à deux pièces : une comédie à la limite du Boulevard, où l'on se dit mondainement : « L'avez-vous connu à Oxford? » et un drame mystique, qui se termine

de façon assez cruelle, la victime étant d'ailleurs consentante, et même, paraît-il, comblée. Les deux plans, en partie à cause de la traduction, qui ne restitue ni le rythme ni l'aura poétique, et surtout à cause de la mise en scène peu exhaustive de M. Badel, pourtant assisté de M. Raymond Gérôme, restent distincts, au lieu de se fondre comme cela se produit, par exemple, chez Claudel.

Le rideau se lève sur une « cocktail-party », dans le salon des Chamberlayne. Le maître de maison, Edward, un avocat entre deux âges, vient d'être abandonné par sa femme, Lavinia. Mais, en bon gentleman, il le cache à ses invités. Il y a là un jeune mondain, Alex, et une charmante toquée sur le retour, Julia, qui poursuivent un dialogue assez farfelu. Premier traquenard que nous tend l'auteur : ces deux personnages, d'apparence si futile, se révéleront plus tard comme les auxiliaires brouillons, mais efficaces, de la divinité, quelque chose comme des anges gardiens. Tout ce petit monde élégant, et oisif, pratique l'adultère, moins par tempérament que pour passer le temps. Edward a une liaison avec une très jeune femme, Celia Copplestone. Quant à Lavinia, elle a pour amant Peter, ami de son mari et aussi de Celia. Un invité anonyme — nous saurons plus tard qu'il se nomme Sir Henry Harcourt-Reilly, et qu'il est un « psychiatre » célèbre — les regarde tous d'un œil assez narquois. Edward l'ayant retenu pour lui ouvrir son cœur, l'énigmatique invité acceptera de mettre un peu d'ordre dans cet imbroglio sentimental, en commençant par faire revenir Lavinia, dont le départ laisse Edward désemparé. A vrai dire, celui-ci ne sait pas très bien ce qu'il veut : il est à peu près certain de ne pas aimer sa femme, mais ne peut vivre sans elle. Il l'avoue à Celia, qui tombe de haut, mais en belle joueuse. Il ne se sent même pas libre : « Je vois que ma vie était déterminée depuis longtemps... » Et le « « moi qui veut » lui paraît trop faible auprès de l'autre moi, plus coriace, plus obstiné, qui est en lui « l'indomptable esprit de la médiocrité ». Celia s'aperçoit qu'auprès de cet amant qu'elle aimait passionnément, elle a toujours été seule. Il n'était que la projection de quelque chose dont elle souhaitait désespérément l'existence, et qui doit arriver. Mais quoi? Mais où? Sir Henry, le « psychiatre », l'aidera à trouver la réponse à ces questions.

Et en effet, quelques semaines plus tard, une grande « consultation » a lieu dans le bureau de Sir Henry. Edward et Lavinia, confrontés par surprise (pour Dieu tous les coups sont permis) en sortiront réconciliés, Sir Henry leur ayant démontré, non sans humour, qu'ils formaient un couple très acceptable : elle incapable d'inspirer un véritable amour, lui incapable d'aimer. Bien entendu, il a auparavant révélé à Lavinia, — qui le savait déjà — qu'Edward avait Celia pour maîtresse, et à Edward, qui l'ignorait, que son ami Peter était l'amant de Lavinia. Il a même ajouté, pour corser la chose, que c'est après que Peter, trop épris de Celia, l'eut plaquée, que Lavinia a quitté Edward. Il les renvoie donc réconciliés, avec un « Allez-en paix et travaillez à votre salut avec diligence » qui ne laisse pas d'inspirer, pour la suite des événements, quelque inquiétude.

Celia, à son tour, vient à confesse. C'est une âme plus exigeante. Si elle se sent seule, irrémédiablement, elle se sent *coupable* aussi de n'avoir

point trouvé dans l'amour ce qu'elle cherchait. C'est qu'il fallait, dit Sir Henry, le chercher ailleurs. Il y a deux solutions au cas de Celia : ou bien se réconcilier avec la médiocre condition humaine, ou bien suivre une voie plus solitaire encore, celle de la souffrance, qui mène tout droit à Dieu. C'est cette dernière que choisira Celia, et nous apprendrons au troisième acte, — qui se passe deux ans après, — que Celia, envoyée par Sir Henry pour évangéliser une île sauvage, y est morte crucifiée auprès d'une fourmilière. On est libre, bien entendu, de ne prendre cette mort que sur le plan symbolique, d'y voir seulement le terme du pénible voyage intérieur de Celia. Quoi qu'il en soit, elle aura eu, dit Sir Henry, une vie « triomphante ». Elle a choisi Dieu, et « payé le prix de la plus haute souffrance ». Les Chamberlayne, eux, réconciliés dans la médiocrité, s'apprêtent à donner une nouvelle « cocktail-party ». A chacun selon sa faim, à chacun selon sa soif !

Il serait vain de dissimuler que ce mysticisme passe très au-dessus de ma pauvre tête mécréante, et que Sir Henry m'apparaît comme un sinistre farceur. Je dois dire pourtant que la pièce, à la lecture, m'a semblé beaucoup plus belle qu'à la scène, et moins certaine l'impuissance de la traduction à nous en restituer le climat poétique.

Pour cette pièce attendue depuis longtemps, on a voulu avoir une « belle affiche ». On a donc réuni des comédiens connus. Ce n'est pas toujours le meilleur moyen de servir une œuvre. Je suis persuadée qu'une équipe plus anonyme, mais plus homogène, dirigée par un Mercure par exemple, nous eût rendu, sinon la vraie pièce, du moins son équivalent. Ici, il faut se contenter d'une approximation. Les hommes dominent nettement : M. Guy Tréjean, qui est le moins connu parmi les principaux protagonistes, est le meilleur. C'est M. Grégoire Aslan qui est Sir Henry Sans doute parce qu'il a déjà été le psychiatre du *Complexe de Philémon !* Les dames, — Madeleine Barbulée mise à part — sont à peu près insupportables. Passe encore pour l'élégante Mme Renée Saint-Cyr, dont l'affectation convient assez bien au personnage assez vain de Lavinia, mais Mme Madeleine Ozeray minaude si gentiment, elle dégage une telle facticité, que l'on a peine, vraiment, à la croire promise à la crucifixion.

R. S.



Hamlet de Tarascon, de *Jean Canolle*, au La Bruyère.

Un spectacle mis en scène par Christian Gérard, le « metteur en scène le plus occupé de notre époque », et présenté chez G. Vitaly. C'est une parodie de *Hamlet*, qui aurait pu faire, au cabaret, un excellent divertissement d'une heure. J. Canolle nous avait déjà donné, au Théâtre de Poche, puis au Gramont, une *Phèdre ou l'esprit de famille* qui nous avait fait rire, mais nous eût inquiétés si nous avions pu penser qu'un *Hamlet* allait suivre. A quand *Rodogune* et *Athalie* ? C'est une « production »

André Certes. Nous reparlerons un de ces jours du rôle des « producteurs » dans la vie théâtrale. Le cinéma n'est plus le seul à souffrir d'un cancer qui s'étend chaque jour.

R. S.



Mon cœur dans les Highlands, de *William Saroyan*, au théâtre Hébertot.

Au fronton du théâtre de l'Élite, ce n'est pas « Abandonnez toute espérance » qu'il faudrait inscrire, car il arrive que le spectacle y soit excellent, mais « Abandonnez tout esprit critique! ». Dès qu'il pénètre dans l'antre de l'Ogre des Batignolles, le spectateur, par le truchement d'un programme aussi abondant que comminatoire, est mis en demeure d'admirer. Hausse-t-il un sourcil dubitatif? Il découvre, ornant le cadre supérieur de la scène, un *Audaces juvat fortuna* qui réduit à néant ses velléités critiques. Il arrive pourtant que quelques mauvaises têtes s'interrogent encore à la sortie. On les voit qui gagnent le métro tête basse, rasant les murs, conscientes de leur indignité. Ainsi filais-je, à la sortie de la générale de *Mon cœur dans les Highlands*, à laquelle un confrère, mieux en cour auprès de la Direction, avait eu la gentillesse de me convier.

Il me semblait que *Mon cœur dans les Highlands* n'était pas tout à fait une pièce, et que le spectacle, — joli et touchant, encore qu'un peu lénitif — que nous venions de voir devait plus à Michel Vitold, metteur en scène et interprète, et à Christiane Lénier, décoratrice de talent, qu'à W. Saroyan. L'auteur, lui, dans une sorte de « prière d'admirer », parlait de pièce « classique », et, pour tout dire, de chef-d'œuvre. Je me persuadai que le classicisme américain n'est pas forcément semblable au nôtre, et qu'il fallait, là-dedans, faire aussi la part de l'humour. Tout de même, il me semblait que cette pièce, tirée par Saroyan d'une nouvelle primitivement assez brève, puis allongée pour les besoins de la scène, se ressentait fâcheusement de son état premier, et que l'auteur avait eu tort de ne pas en refondre les éléments au creuset dramatique. Mais Vitold y était magnifique, et le petit garçon qui interprétait le rôle de Johny, — le courageux et astucieux gamin qui nourrit, à crédit, son père poète-méconnu, gardait, par quel miracle? la grâce pure de ses dix ans. A aucun moment il n'avait l'air d'un fagotin sur un orgue de Barbarie, et il ne récitait pas.

La soirée, chez M. Hébertot, commence par *La vie à l'envers*, un acte de M. Serge Delprat. Malgré le talent terrible de Mme Marcelle Géniat, on peut, sans inconvénient, n'arriver qu'à l'entracte.

R. S.

Tant qu'il y aura des hommes, film de *Fred Zinnemann*.

En Europe, le film contre la guerre est tragique, mais le film contre l'armée comique. Entre *Les Croix de bois* et *Adémaï* il n'y a guère de milieu. L'horreur du fonctionnement de l'armée, des relations instaurées par l'armée, de la routine, de pourrissement sur pied de l'armée, l'horreur de l'armée en temps de paix n'avait donc jamais éclaté comme dans ce film. On ne lui trouverait d'analogue qu'en littérature, dans les récits sur la Légion ou les Bat' d'Af'.

L'horreur de l'armée en temps de paix, disions-nous. Il faudrait pouvoir écrire : *même* en temps de paix. Ce même est absent, on peut dire qu'il est nié puisque, lorsque la guerre éclate, elle remet tout en ordre, et c'est bien là ce qui gêne. Plutôt qu'aux récits que nous évoquions plus haut, c'est à *Servitude et grandeur militaires* qu'il conviendrait de se référer. Grandeur, mais servitude, servitude mais grandeur. Les deux points de vue s'affrontent, non pas à égalité mais par suite d'une liaison interne qui fait que jamais l'un n'aura raison de l'autre car chacun a besoin de l'autre pour exister. Cette liaison interne est le désespoir. Nous voilà loin des ruses et des temporisations d'un auteur qui s'efforce de tourner les barrières de la censure. Le titre de l'œuvre, en français comme en anglais, exclut toute équivoque : *Tant qu'il y aura des hommes... From here to eternity*. Pas d'échappatoire : tant qu'il y aura des hommes, il y aura non seulement la guerre, mais ce genre d'univers masculin livré à lui-même qu'est l'armée. Univers où se réfugient les masochistes et où prospèrent les sadiques comme poissons dans l'eau, où les sadiques torturent et les masochistes sont torturés, où, par conséquent, *tout est dans l'ordre*. Les sadiques sont des orangs-outans qui ne font pas de façons, les masochistes sont un peu plus compliqués : refusant à la fois de se soumettre et de porter plainte contre les sévices, ils opposent à leurs bourreaux un courage exaspérant qui porte la tension au maximum. « L'armée ne t'aime pas, dit-on à Prewitt. — Mais moi je l'aime », répond-il et il ajoute à peu près : « Quand on aime, il ne faut pas trop demander. » Tous ces masochistes, soldats de 2e classe, sont autant de colonels Lawrence dans la R.A.F. Seulement ils n'ont pas la conquête de l'Arabie et *les Sept piliers de la sagesse* derrière eux. L'avenir et le passé sont vides, le présent est cette tension à l'extrême, ce silence obstiné, en attendant que sonne l'heure de la bataille et du sacrifice sanglant, si toutefois ils ont vécu jusque-là. Ils n'ont rien d'autre à espérer. L'idée de retourner au pays fait horreur à Prewitt tout autant qu'au sergent. Si bien que, par dessus la dénonciation de l'armée, pèse d'un poids écrasant la dénonciation implicite d'une société qui n'a rien à offrir à ses fils que l'ennui, la platitude et la solitude. Dans ce désespoir réside la grandeur du film.

Ici les femmes sont sacrifiées d'avance, non parce qu'elles sont méprisées, mais parce que, prises elles-mêmes dans les mailles de cette morne société, elles ne sont capables ni de sauver les hommes, ni de les faire souffrir autant que leurs bourreaux.

Colette Audry.



Roman Holiday, film de *Billy Wilder*, avec *Grégory Peck* et *Audrey Hepburn.*

Une jeune princesse, héritière d'un trône considérable, est en visite officielle à Rome. Réceptions, discours, premières pierres, orphelinats, l'excèdent tant et tant qu'une nuit elle quitte subrepticement le palais et va à la rencontre d'une Rome nocturne et estivale, à la rencontre du monde et de l'amour. L'amour s'appelle Jo Bradley, journaliste américain. Pendant vingt-quatre heures, l'héritière du plus grand trône de la terre (on nous le laisse deviner) pose de beaux yeux émerveillés sur les rues, les pierres, les visages des habitants de Rome; surtout sur le visage ironique, anguleux et sympathique de Jo Bradley. Flâneries, glaces à la terrasse d'un café, promenade à Vespa, et voici l'amour qui naît. Dès la nuit tombée, « la vie sépare ceux qui s'aiment » (Prévert et Kosma) et la Princesse regagne son palais. Le lendemain, conférence de Presse sur la situation internationale. Bradley est au premeir rang des journalistes. Sa princesse perdue le regarde. Il la regarde. « Jamais, dit-elle, je n'oublierai Rome. »

La princesse Margaret d'Angleterre s'est baignée en bikini à Capri, a fumé une cigarette en public, veut épouser le capitaine Townsend, etc... Cette jeune personne est, paraît-il, d'une vivacité espiègle. Il lui arrive d'oublier sa condition et de temps en temps elle va jusqu'à avoir un geste, un sentiment dont les journaux du monde entier nous entretiennent à la hâte avant que tout ne rentre, comme il sied, dans l'ordre. Il ne fait pas de doute que les scénaristes d'Hollywood ont puisé là leur première inspiration et qu'ils ont offert à la Princesse Margaret ces vingt-quatre heures de vacances romaines qu'elle n'aura probablement jamais.

De toute façon, ce n'est pas l'*origine des sources* qui donne à ce film sa grâce et son allure. C'est le charme étonnant d'Audrey Hepburn, la désinvolture sympathique et décontractée de Grégory Peck. Il faut voir Audrey Hepburn promener son *minois* (pour une fois, j'aime ce mot...) royal à travers les rues de Rome, il faut voir comme elle sait être gracieusement altière mais toujours prête à laisser fuser d'elle un rire, un geste, un mot en liberté. Le spectateur est ravi. Comment peut-on être persan? Comment peut-on être princesse? Complice, il le sait maintenant. Et qu'une enfant royale ait envie de manger une glace à la vanille, de monter à Vespa, de danser et d'aimer, qui s'en serait douté? Et qu'une enfant royale soit d'abord une enfant, un journaliste sans scrupule d'abord un homme, qui ne s'en réjouirait? Oui, voici un conte. Ne soyons pas sévères. Ne disons pas qu'une princesse royale est avant tout une princesse, qu'un cul de roi n'est pas, malgré Montaigne, le cul d'un vilain.

Après tout, la petite princesse revient à son trône et à ses discours de somnambule; le journaliste à sa machine à écrire et à sa vie de bohème. Rendons cette justice à *Roman Holiday :* ils s'aimèrent, ils ne se marièrent pas et n'eurent pas d'enfants. Ils n'existèrent jamais.

Jean CAU.

Le Gérant : Francis JEANSON.

Imprimerie CHANTENAY, Paris. — Mai 1954
Dépôt légal 2e trimestre 1954

BIBLIOGRAPHIE

I. — PHILOSOPHIE. RELIGIONS

BONNES (Jean-Paul). Marietta Martin ou La tige et la fleur.
(La Colombe, 600 fr.)

GARMA (Dr Angel). La psychanalyse des rêves. Traduit de l'espagnol par Madeleine et Willy Baranger.
(P.U.F., « Biblio. de Psychanalyse et de Psychologie clinique », 1.600 fr.)

HESNARD (Dr A.). Morale sans péché.
(P.U.F., « Biblio. de Psychanalyse et de Psychologie clinique », 1.000 fr.)

JUNG (C. G.). Métamorphoses de l'âme et ses symboles. Analyse des prodromes d'une schizophrénie. Préface et traduction de Yves Le Lay.
(Librairie de l'Université, à Genève, L'Arche, 3.000 fr.)

MARIAS (Julian). Philosophes espagnols de notre temps.
(Aubier-Montaigne, coll. « Philosophie de l'Esprit », 525 fr.)

MARTIN (Marietta). Transfiguration.
(La Colombe, 500 fr.)

MIALARET (Gaston). Nouvelle pédagogie scientifique.
(P.U.F., « Nouvelle Encyclopédie pédagogique », 300 fr.)

POURRAT (Henri). L'exorciste. Vie de Jean-François Gaschon, p.m.
(Albin Michel, 500 fr.)

ROUART (Julien). Psychopathologie de la puberté et de l'adolescence.
(P.U.F., coll. « Paideia », 300 fr.)

II. — LITTÉRATURE

a) *Essais. Histoire littéraire*

BREE (Germaine). André Gide, l'insaisissable prothée. Étude critique de l'œuvre d'André Gide.
(Les Belles lettres, coll. « Études françaises », 750 fr.)

BROCHON (Pierre). **Le livre de colportage en France depuis le XVIe siècle. Sa littérature. Ses lecteurs.** 60 reproductions.
(Librairie Grund, 1.800 fr.)

BROMBERT (Victor). **Stendhal et la voie oblique.**
(P.U.F., Publications de l'Institut d'Études françaises de Yale University, 600 fr.)

CAMUS (Albert). **L'été.**
(Gallimard, coll. « Les Essais », 370 fr.)

Cette âme ardente. Choix de lettres de André Suarès à Romain Rolland, 1887-1891. Préface de Maurice Pottecher. Avant-propos et notes de Pierre Sipriot.
(Albin Michel, coll. « Cahiers Romain Rolland », 900 fr.)

CLAUDEL (P.). **Mémoires improvisés.** Recueillis par Jean Amrouche.
(Gallimard, 750 fr.)

DE LA NOE (François). **L'homme en tentation.**
(La Colombe, 580 fr.)

DU BOS (Charles). **Journal V (1929).**
(La Colombe, 700 fr.)

FLAUBERT. Œuvres complètes. Correspondance. Supplément. Recueillie, classée et annotée par René Dumesnil, Jean Pommier et Claude Digeon. 4 volumes.
(Louis Conard. Chaque vol. : 1.200 fr.)

GERMAIN (André). **Les fous de 1900.**
(La Palatine, 480 fr.)

GRANJARD (Henri). **Ivan Tourguenev et les courants politiques et sociaux de son temps.**
(Institut d'Études slaves de l'Université de Paris, 1.500 fr.)

GRASSET (Bernard). **Sur le plaisir.**
(Grasset, 330 fr.)

GREGH (Fernand). **Victor Hugo. Sa vie. Son œuvre.**
(Flammarion, 950 fr.)

HAEDENS (Kléber). **Une histoire de la littérature française.** Nouvelle édition corrigée et augmentée.
(Gallimard, 790 fr.)

JOURDAIN (Francis). **Jours d'alarme.**
(Corrêa, coll. « Le Chemin de la vie », 510 fr.)

LAUTREAMONT. Œuvres complètes. Les chants de Maldoror. Poésies. Lettres. Portraits imaginaires par F. Valotton et Dali. Préfaces de Genonceaux, Gourmont, Jaloux, etc.
(José Corti, 600 fr.)

MAY (Georges). **Diderot et « La Religieuse »**
(P.U.F., Publications de l'Institut d'Études françaises de Yale University, 900 fr.)

RENARD (Jules). **Correspondance. 1864-1910.** Introduction et notes par Léon Guichard.
(Flammarion, 950 fr.)

SAINTE-BEUVE. Port-Royal. Tome 2. Texte présenté et annoté par Maxime Leroy.
(Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2.500 fr.)

SAUNDERS (Edith). **La Dame aux Camélias et les Dumas.** Traduit de l'anglais par Lola Tranec.
(Corrêa, 660 fr.)

SUARÈS (André). **Voyage du condottiere (Vers Venise - Sienne - Fiorenza).** Édition en un volume.
(Émile-Paul, 1.200 fr.)

TCHEKHOV (Anton). **Œuvres. Œuvres de 1885. Tome V.** Traduit par Édouard Parayre.
(Les Éditeurs français réunis, 375 fr.)

b) Poésie, Théâtre.

BECKER (Lucien). **Plein amour.**
(Gallimard, 250 fr.)

BOURDET (Édouard). **Théâtre II : Vient de paraître. Le Sexe faible.**
(Stock, 780 fr.)

RÉDACTION — ADMINISTRATION : 30, RUE DE L'UNIVERSITÉ, PARIS

LES LETTRES NOUVELLES

REVUE MENSUELLE

Directeur : MAURICE NADEAU - *Rédacteur en chef :* MAURICE SAILLET

AU SOMMAIRE DU nº 15 (1er MAI 1954).

ANDRÉ DHÔTEL .... Comment on traverse un arbre
MATSIE HADJILAZAROS .... L'araignée-images
THOMAS MANN .... Le mirage (II)
JEAN-PIERRE RICHARD .... L'appétit de Flaubert
JEAN-LOUIS CURTIS .... L'exécution
HERMANN MELVILLE .... Lettre à Hawthorne



ROLAND BARTHES .... Si Versailles m'était conté
MAURICE SAILLET .... Les inventeurs de Maldoror (II)
FRANÇOIS ERVAL .... Les sciences fiction
PATRICK WALDBERG .... Bobino

Notes de Lecture - Variétés

LA GAZETTE D'ADRIENNE MONNIER

TARIF DES ABONNEMENTS

France et Union française	Six mois : 1.100 fr,	Un an : 2.100 fr.
Étranger	Six mois : 1.300 fr.	Un an : 2.500 fr.



DEVAL (Jacques). Théâtre. Tome 1. Ce soir à Samarcande. Étienne. Figaro-ci, Beaumarchais-là.
(Calmann-Lévy, 630 fr.)

DUMAS (Akexandre). Kean. Adaptation de Jean-Paul Sartre.
(Gallimard, 540 fr.)

GREEN (Julien). L'ennemi. Pièce en 3 actes.
(Plon, 390 fr.)

JOUVE (Pierre-Jean). Langue. Poème.
(Mercure de France, 360 fr.)

MARCENAC (Jean). Pablo Neruda.
(Seghers, coll. « Poètes d'aujourd'hui », 390 fr.)

MAULNIER (Thierry). La maison de la nuit. Pièce en 3 actes, précédée de La Politique où la pitié ?
(Gallimard, 420 fr.)

NERUDA (Pablo). Le Chant général. 3e et dernier tome. Poème, traduit de l'espagnol par Alice Ahrweiler.
(Les Éditeurs Français Réunis, 375 fr.)

SAURAT (Denis). William Blake.
(La Colombe, 400 fr.)

c) *Romans, récits, nouvelles*

BAZIN (Hervé). L'huile sur le feu.
(Grasset, coll. « Les Cahiers verts », 495 fr.)

BESSETTE (Hélène). Materna.
(Gallimard, 600 fr.)

BEUCLER (André). Le carnet de vengeance.
(Albin Michel, 450 fr.)

BLIXEN (Karen). La ferme africaine. Traduit du danois par Yvonne Manceron.
(Gallimard, coll. « La Méridienne », 600 fr.)

BOLL (Heinrich). Le train était à l'heure.
(Denoël, 600 fr.)

BONNER (Paul Hyde). Hôtel Talleyrand. Traduit de l'anglais par Jacqueline de Sedouy.
(Robert Laffont, coll. « Pavillons », 850 fr.)

BRADBURY (Ray). Chroniques martiennes.
(Denoël, coll. « Présence du futur », 450 fr.)

BRASSENS (Georges). La tour des miracles.
(Les Jeunes Auteurs Réunis, 500 fr.)

CAIN (James). Sérénade. Traduit de l'américain par Sabine Berritz.
(Gallimard, coll. « La Méridienne », 450 fr.)

CALET (Henri). Les deux bouts.
(Gallimard, coll. « L'Air du Temps », 560 fr.)

CARY (Joyce). Sara. Traduit de l'anglais par Yvonne Davet.
(Plon, coll. « Feux croisés », 570 fr.)

CRONIN (A.-J.). L'épée de justice. Traduit de l'anglais par Henri Thies.
(Albin Michel, 590 fr.)

DEJEAN (Jean-Luc). Les voleurs de pauvres.
(Gallimard, 650 fr.)

DENGER (Fred). Le lit des autres. Traduit de l'allemand par H. et M. Thiess.
(André Martel, 520 fr.)

DESCOTTES (Maurice). Monseigneur.
(René Julliard, 690 fr.)

SOMMAIRE

T. M. — Le rendez-vous de Dien-Bien-Phu 1921
NELSON ALGREN. — Chicago 1925
ALFRED DÖBLIN. — Des capitales et leurs habitants.... 1945
JULES VUILLEMIN. — La personnalité esthétique du Tintoret 1965
GEORGE LAMMING. — Les Iles fortunées (III).......... 2007

TÉMOIGNAGES

MADELEINE ALLEINS. — Approches du divin.......... 2046

CHRONIQUES

ELENA DE LA SOUCHÈRE. — Le colonialisme yankee et la chasse aux sorcières en Amérique latine......... 2073

NOTES

RENÉE SAUREL : « La soirée des proverbes », de Georges Schehadé; « Un nommé Judas », de C.-A. Puget et P. Bost; « Crinolines et guillotine »; « La cocktail-party », de T.-S. Eliot; « Hamlet de Tarascon », de Jean Canolle; « Mon cœur dans les Highlands », de William Saroyan.................................. 2102
COLETTE AUDRY. — « Tant qu'il y aura des hommes », de Fred Zinnemann 2111
JEAN CAU. — « Roman Holiday », de Billy Wilder...... 2112

N O T I C E

THIS VOLUME IS INCOMPLETE.

THE FOLLOWING ISSUES ARE NOT AVAILABLE:

Vol. 9, No. 103, June 1954

SERIALS SECTION